







392



LES FIANCÉS  
DE LAUFEN



LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

---

DU MÊME AUTEUR

GONTRAN DELORME

Un fort volume grand in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

LE PRIX D'UN MARI

DEUXIÈME ÉDITION

Un fort volume grand in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

---

Paris. --- Imprimerie de l'*Étoile*, BOUDER, directeur, rue Cassette, 1.

# LES FIANCÉS DE LAUFEN

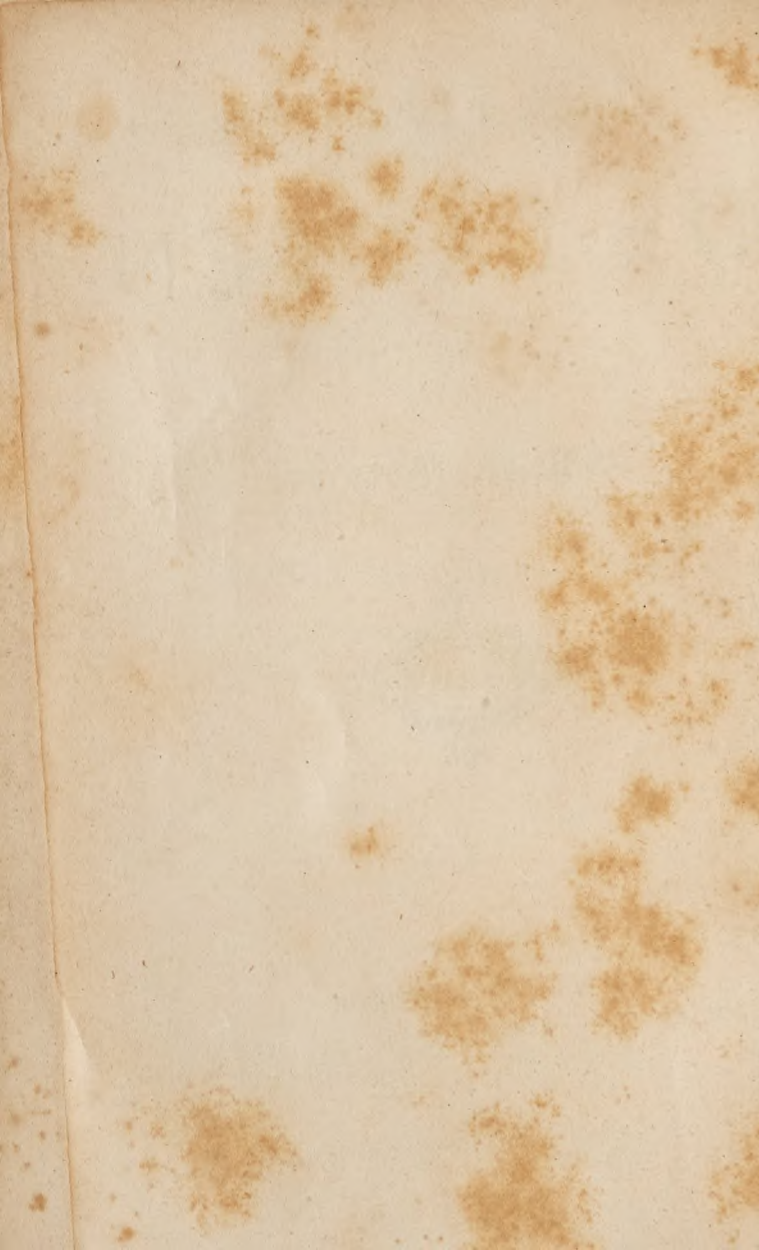
PAR  
OSCAR NOIROT



PARIS  
E. DENTU, ÉDITEUR  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES  
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—  
4883

Droits de traduction et de reproduction réservés.





A

MA MÈRE



LES

# FIANCÉS DE LAUFEN

---

## LIVRE PREMIER

### I

Le dimanche de la Passion de l'année 1858, à l'aube, il neigeait dans la vallée d'Ornans, en Franche-Comté. Le bourg dormait encore, bercé par les rafales, quand la porte de l'écurie de l'auberge du *Lion d'or* s'ouvrit avec un juron ; et un palefrenier et un cheval en sortirent, l'un tirant l'autre, l'homme fort brutal, la bête fort patiente, prudente seulement pour gravir les deux degrés dont la rue s'exhaussait.

Une bonne secousse à la mâchoire l'avertit d'avoir à se hâter.

— Hue donc !... rosse ! grommela l'homme... Si ce n'est pas stupide de s'en aller par ce temps-là... C'était bien la peine de s'arrêter ici à trois heures du matin...

Et il regardait méchamment le cheval et les trous qu'ils avaient faits dans la neige, profonds de cinq pouces au moins. Le cheval le contemplait d'un œil doux.

C'était une jument bai brun dont le maintien attentif



n'accusait pas moins que son harnachement la vie militaire. Elle appartenait en effet à un officier, dont elle reconnaissait bientôt la voix par un dressement d'oreilles.

L'officier, maintenant sur le seuil de la cuisine avec l'hôte, s'enveloppait de son manteau en prenant de derniers renseignements sur sa route; puis il enfourchait lestement sa monture, mettait une pièce dans une main tendue vers lui par hasard, piquait des deux et partait au grand trot.

Il alla bon train le long de la rivière, non sans éperonner sa bête, qui changeait à chaque coup d'éperon son trot ralenti contre vingt pas de galop. Il semblait éperonné lui-même par le murmure sourd des angélus que le vent lui fouettait aux oreilles avec la neige; et qui lui tintaient six heures au fond de la vallée ou dans la montagne.

Mais le cheval ne put longtemps soutenir cette allure : il était visiblement fourbu. Les coups d'éperon ne lui firent même bientôt plus rien ; le petit trot et le petit pas alternèrent selon la pente de la route, ou même sans que la route montât.

Un arrêt complet tira tout à coup l'officier des pensées qui l'absorbaient, et qui lui tenaient les yeux baissés. Il releva vivement la tête, et regarda à droite et à gauche. Au delà de la tourbillonnante blancheur, il entrevit la masse noire de la montagne, avec une échancrure oblique, le col qu'il avait à franchir, vers lequel la route montait raide en lacet. Il se reconnut : il allait arriver au plateau dont lui avait parlé l'aubergiste. Il laissa son cheval souffler en montant. Lui-même respira longuement, détendit ses membres, secoua la neige de son manteau et de son képi, tira sa montre, et, moins inquiet sur son arrivée, ou ne

comptant plus arriver, s'étira, bâilla, s'abandonna à sa lassitude.

C'était un capitaine, un capitaine d'artillerie, reconnaissable pour le premier passant, s'il y eût eu un passant, au triple galon d'or de son képi, au bleu-noir de tout son uniforme, à la double bande rouge de son pantalon.

On lui eût donné trente ans, mais peut-être aussi bien cinquante, car sur son visage jeune étaient deux plis profonds, ces longs plis des joues qu'y creusent les années, ou l'amertume des lèvres serrées. On n'eût pu que deviner sa bouche, couverte par sa moustache, mais en le regardant bien, on eût aperçu dans ses yeux, vivace à travers les longues méditations, l'ardeur native. Avec cela, ses cheveux grisonnaient.

Mais il était sûrement d'une forte et fière race. Son nez en bec d'aigle, sa peau bronzée, la souplesse et la vigueur de ses muscles, accusées par ses moindres mouvements, le port superbe de sa tête jusqu'en cet instant d'affaissement, le beau geste avec lequel il ramena sur lui son manteau en appuyant ses poings à ses hanches, la grâce avec laquelle il tenait sa cravache, jusqu'à la façon de porter dans ce désert le gant d'uniforme, tout en lui disait noblesse et énergie.

Il ne demeura pas longtemps abandonné.

« Allons, murmura-t-il, j'arrive en haut de la côte pour sept heures : je serai à Besançon à neuf heures et demie, si cet aubergiste ne m'a pas trompé.

Allons, Duru, allons, ma belle, courage ! »

Comme si Duru eût entendu, elle fit un effort pour trotter, effort vraiment courageux, car c'était après dix lieues d'une course folle, dont huit au moins sans reprendre haleine, du fort de Joux à Ornans. Le capitaine, parti du fort la veille au soir à huit heures,

ne s'était arrêté au *Lion d'or* qu'en voyant sa jument épuisée.

Maintenant la neige avait presque complètement cessé de tomber; elle commençait à fondre sur la route en en faisant un marais. Le soleil marquait sa place au ciel par une tache jaune seulement. Mais le capitaine salua avec joie cette petite tache. Il connaissait les brusques changements de temps de ces montagnes, et la saison pouvait lui promettre une belle journée.

Il regarda au loin avec un visage heureux.

« Le soleil donne peut-être déjà là-bas! » s'exclama-t-il.

Il fut bientôt au plus étroit de la gorge et au plus haut de la route, entre deux rochers qui lui rappelèrent, par une singulière ressemblance, les montagnes qu'il avait quittées la veille, cette prison de Joux, alors sa prison à lui, d'où il s'était véritablement évadé. Il s'élança de là comme s'il eût eu à s'évader encore, déchirant sans pitié les flancs de la pauvre Duru.

Deux heures après il approchait de vertes montagnes entre lesquelles il devinait une vallée. C'était la vallée du Doubs : il arrivait. Son cœur battit à se rompre. Il avait presque peur d'arriver maintenant. En approchant davantage, il s'aperçut tout à coup qu'il descendait sur des maisons serrées; en même temps de tous côtés les pentes s'escarpaient; il voyait des rochers à pic, des positions imprenables. Touchait-il donc à Besançon? Mais non, c'était un village. L'inquiétude de nouveau le saisit : il allait arriver trop tard.

— Mon ami, demanda-t-il à un gamin qui l'attendait curieusement au seuil de la première maison, quelle distance y a-t-il d'ici à Besançon?



— Oh ! pas une demi-heure, monsieur, répondit l'enfant. Là, tout près, en sortant du village, vous allez voir la citadelle.

Elle apparut en effet bientôt à notre officier, lui apportant l'étonnement violent d'un souvenir précis, cette forteresse majestueusement assise sur son roc inaccessible, la première qu'il eût connue, et qu'il n'avait fait que traverser ; elle lui apparut dans toute la magie d'un subit et éclatant soleil, exaltant son orgueil de soldat, avec son cortège de forts, sa rivière et ses rochers : ses lignes droites coupaient le ciel, tout au bout de la courbure de la montagne, dont il touchait presque de la main le granit vertical piqué de buis ; elle lui apparut aussi, accablant son énergie d'homme de tout un monde de souvenirs doux et poignants, souvenirs qui l'agitaient toujours au seul nom de cette ville, qu'elle cachait encore. Et, comme si ce n'était pas assez de ce spectacle et des pensées qu'il évoquait pour faire éclater son cœur, les frémissements de la grande fête vers laquelle il courait, oubliant le devoir militaire, arrivèrent aussitôt à lui en concert aérien : les sept clochers de la ville envoyaient dans toute la vallée les voix de leurs vingt-cinq cloches, grandiose harmonie que Besançon doit à la munificence du cardinal de Rohan.

Il fut vaincu : il pleura.

Quelques instants après, il franchissait la porte Taillée, et dès les premières maisons bordant la route, adossées au rocher de la citadelle, cherchait un gîte pour Duru. Il ne se souciait pas de se montrer à cheval dans les rues. Il n'avait pas voulu quitter son uniforme, mais il ne voulait pas braver l'autorité supérieure, dont la susceptibilité pouvait mieux être éveillée par un cavalier.



Il n'était plus qu'à quelques pas du pont-levis de la porte Rivotte, quand il aperçut sur une enseigne : « *Loge à pied et à cheval.* » La maison n'était pas précisément rassurante, et en toute autre occasion, il n'eût voulu s'exposer au contact des habitués de semblable hôtellerie ; mais il n'avait pas le choix. Il s'y arrêta donc.

Un goîtreux sans âge vint le recevoir avec force mauvais coups d'œil à ses galons.

— Y a-t-il de la place pour mon cheval dans votre écurie ? demanda l'officier.

— Ce n'est pas la place qui manque, grogna le goîtreux.

— Qu'est-ce qui manque donc ? riposta l'officier.

Et il mettait pied à terre.

— Ce soir, vers huit heures, continua-t-il, je repasserai chercher ma bête.

Vous me reconnaissez, ajouta-t-il, en laissant percer un peu de menace dans son regard. Et vous ne remettrez pas mon cheval à un autre.

— Je ne perdrai pas la mémoire d'ici à ce soir, mon commandant, grommela le goîtreux avec un air louche.

— A huit heures, répéta le capitaine d'un ton impérieux, s'arrêtant un instant pour voir conduire Duru vers l'écurie.

C'était pour la troisième fois que le capitaine Salaberry entraînait dans Besançon. La première fois c'était en sortant de l'école de Metz, plein d'ambition et d'espérance, pour y trouver bientôt dans le tourbillon du monde une jeune fille ravissante et admirée, en être aimé et l'épouser ; la seconde fois, c'était pour presser sur son cœur sa femme mourante ; maintenant c'était pour embrasser sa fille unique le jour de sa première communion.

La veille encore, il ne songeait pas à y venir. Son cœur saignait à la pensée que la joie de le revoir manquerait à sa Charlotte un si beau jour, joie longtemps caressée par la pauvre enfant qui ne l'avait pas vu depuis bien des années. Mais il redoutait d'apporter la douleur à sa fille chérie ; il redoutait d'affronter, pour lui-même, mais surtout pour elle, le grand-père et la grand'mère qui l'élevaient avec amour, deux vieillards qu'il vénérât, malgré la haine injuste qu'ils lui portaient, une haine qui l'avait cependant accablé au point de lui ôter toute autorité sur sa fille, et jusqu'à toute prétention à la voir. Mais la solennité de l'événement avait exercé sur lui une immense tentation. Il y avait résisté pourtant, en étouffant tous ses sentiments jusqu'au dernier moment, jusqu'à une dernière lettre de sa Charlotte, lettre désespérée, le suppliant de ne pas manquer une occasion sans pareille de l'embrasser. Et alors il était parti au galop, la nuit, prenant à travers champs pour contourner Pontarlier, traversant au petit pas les premiers villages, se dissimulant comme un déserteur qu'il était. Il était parti pour une journée, bien décidé à s'arracher le soir à tous les embrassements, à braver toutes les larmes, et en crevant, s'il le fallait, plus d'un cheval, à rentrer la nuit suivante dans son fort.

A l'heure où il entrait dans Besançon, il trouvait dans la brièveté du temps qu'il devait consacrer à sa fille un sacrifice si poignant, qu'il ne lui semblait presque plus qu'il eut manqué au devoir. Qu'il maintînt seulement sa résolution, et il se trouvait presque irréprochable. Mais il avait peur d'y manquer.

« Ce soir, à huit heures, » répéta-t-il tout haut, quand il eut passé le pont-levis.

Il fallait qu'il se rendît à l'église comme il était,

sans même mettre un peu d'ordre dans sa toilette, sans même pouvoir se débarrasser de son manteau ni de sa cravache. Les sonneries finissant de toute part l'avertissaient que les offices partout commençaient, Et il ne voulait rien perdre de la messe de communion de sa Charlotte. Allait-il la reconnaître seulement à travers la foule des robes et des voiles blancs ? Une enfant de neuf ans, qu'il avait quittée âgée de quatre !

En ce moment il fut bien malheureux : son long éloignement de sa fille lui semblait sans excuse. Il ne se pardonnait pas surtout d'avoir vécu au fort de Joux depuis un an, si près d'elle, sans la voir, par pur orgueil : car, il se le disait alors, il avait été surtout préoccupé de se tenir raide vis-à-vis de son beau-père. Et il ne se trouvait pas une allure fière en arrivant enfin, en arrivant si tard pour chercher celle qu'il ne connaissait plus, qu'il eût dû bénir à l'aurore de ce jour, dont il eût dû plutôt encore recevoir les bénédictions avec les innocentes caresses. Alors qu'il eût voulu espérer pour elle une foi sans mélange, il songeait qu'elle devait avoir sur lui un doute affreux.

Son trouble s'ajoutant au défaut de ses souvenirs, il eut quelque peine à se mettre sur le chemin de Saint-Jean, l'église où Charlotte communiait.

## II

Au moment où le capitaine Salaberry, descendant du village de Morre, reconnaissait Besançon, deux enfants, un petit garçon et une petite fille, tous deux parés de blanc, un cierge à la main, suivaient la Grande-



Rue, montant vers Saint-Jean. Ils étaient graves et haletants : c'étaient des communians.

Sur leurs pas marchaient deux vieillards, un homme et une femme, appuyés sur le bras l'un de l'autre, non moins haletants, non moins pressés, se hâtant en vain pour les suivre, souriant de ce sourire de pur bonheur qui éclaire parfois la vieillesse, en lui prêtant une grâce toute enfantine. Ils allaient, le regard vague dans une contemplation muette. C'était visiblement un grand-père et une grand'mère en admiration de leurs petits-enfants, qu'ils accompagnaient à l'église.

C'étaient, à en juger par l'attitude de ceux qu'ils croisaient, des gens fort connus et fort considérés. On se rangeait pour les laisser passer, et on les saluait avec grand respect. Mais, si les regards confiants qui s'adressaient à la femme paraissaient témoigner de sa bonté et de sa bienfaisance, la craintive curiosité avec laquelle les yeux se reportaient sur le mari semblait surtout accuser une puissance. Ce grand vieillard, droit, pâle, à la longue chevelure d'argent, haut boutoné, à la rosette de la Légion d'honneur brillante, était bien véritablement un personnage considérable dans la ville. C'était M. Lutello, président de chambre à la Cour impériale, depuis trente ans dans la magistrature de Besançon, un Franc-Comtois d'origine vénitienne, né Français par la proscription d'un de ses ancêtres, dont le nom résonnait comme une mélodie de l'Orient dans la vieille cité Séquanaise ; un juge raide sur son siège, un peu vénéré comme le glaive de la loi lui-même, passant habituellement soucieux, et dont le visage alors si doucement épanoui faisait impression sur les moins réfléchis.

La petite fille était cette Charlotte que le capitaine Salaberry accourait embrasser. Le petit garçon était

cousin de Charlotte. Il s'appelait Edouard. C'étaient les deux seuls petits-enfants du président. Ils étaient l'un comme l'autre ses petits-enfants par leurs mères, elles-mêmes les deux seuls enfants de M. Lutello ; deux sœurs éblouissantes d'une même beauté qui leur donnait un air de jumelles, qu'on n'admirait pas moins dans les rues que dans les salons, en répétant leurs noms italiens d'Augusta et de Rafaëla. La survivante, la mère d'Edouard, était mariée à Besançon, à un avocat fort connu, M. Montal. Le petit garçon n'en était pas moins dès longtemps presque complètement élevé chez son grand-père comme sa cousine. L'impartiale justice de M. Lutello les lui avait fait prendre dans sa maison l'un et l'autre, de peur qu'insensiblement l'habitude ne vint à lui former une préférence. Charlotte n'y avait pas perdu. La vie grave du magistrat et de sa femme, si grand-père et grand'mère qu'ils fussent, eût été bien compressive pour son ardente nature, si elle n'eût eu un compagnon de son âge, presque de son âge, car Edouard avait deux ans de plus qu'elle ; mais cette différence était plus que compensée par la précocité de la petite fille.

Ces enfants s'étaient depuis leurs premières années aimés tendrement. Ils avaient reçu leurs premières leçons en commun ; et lorsqu'ils s'étaient séparés naguère pour le lycée et le Sacré-Cœur, il y avait eu encore pour eux une joie partagée dans cette première échappée du foyer : c'était ensemble, en jasant des choses nouvelles que chacun voyait, qu'ils faisaient chaque jour, suivis par un domestique, la promenade de la maison à l'école et de l'école à la maison, le lycée et le Sacré-Cœur se touchant ; et le soir, dans un coin du sévère salon, à l'écart des conversations, ils se confiaient sans réserve tout ce qu'ils avaient

senti et pensé loin l'un de l'autre, dans le recueillement de l'étude ou dans l'ardeur des jeux. Ils n'avaient ainsi pas cessé d'être étroitement unis. Maintenant leurs cœurs battaient de la même émotion de l'heure solennelle, qui sonnait à toute volée sur leurs têtes.

Ils furent bientôt mêlés à une foule d'autres enfants, communiant comme eux, qui sortaient à chaque instant des maisons sur leur chemin, ou qui arrivaient des rues transversales. Ils s'éloignaient rapidement de leurs parents. Ceux-ci tendaient leurs regards pour les suivre toujours.

— Mon Dieu ! je ne les vois plus, soupira tout à coup M. Lutello, avec un vrai chagrin.

— Moi non plus ! s'exclama M<sup>me</sup> Lutello, comme si son bonheur s'envolait.

— Ah ! reprit le président, recouvrant sa sereine contemplation au bout d'un moment, ils se sont séparés pour se mêler, chacun de son côté, aux petits garçons et aux petites filles...

— Oui, oui, murmura M<sup>me</sup> Lutello... Mais c'est dommage : j'aurais voulu les voir jusqu'à la fin se tenir par la main.

— Quelle belle union, répliqua le grand-père, dont les yeux, suivant la pensée, se levaient, perdus dans le vague... Tiens, il me semble que quelque chose plane sur eux... et sur nous !... comme un bruissement d'ailes... Leurs anges gardiens qui lieraient en ce jour leurs destinées...

M<sup>me</sup> Lutello regarda son mari : elle était moins éloignée de la terre.

Ils venaient de passer sous le vieil arc de triomphe romain. Leurs regards plongeant maintenant dans l'église, noyés dans la poudreuse lumière tamisée par les vitraux, par-dessus la foule des fidèles s'engouf-



frant sous le large portail, se tassant et regorgeant sur les degrés et jusque dans la rue, les faisaient déjà comme pénétrer dans le recueillement du sanctuaire, dont ils croyaient sentir une bouffée d'encens, tandis que la voix de l'orgue filtrait à travers les murs.

Le cœur de M<sup>me</sup> Lutello en était remué comme ses sens. Et les paroles de son mari se traduisirent pour elle en espérance d'une autre fête à ce même Saint-Jean, où Édouard et Charlotte seraient bien à genoux tous deux côte à côte, seuls devant l'autel.

— Que Dieu nous laisse vivre assez pour les marier ! dit-elle.

— Dieu t'exauce ! répondit-il dans une sorte d'extase.

La mère d'Edouard, qui les avait devancés de beaucoup, très occupée du spectacle, leur avait choisi des places.

— Où est Charlotte ?... Je ne vois pas Charlotte... dit bientôt M. Lutello.

Cette plainte du vieillard ressemblait un peu à un désenchantement d'enfant.

Sa fille lui répondit, comme à un enfant : — Tu la verras parfaitement : sois tranquille.

Elle n'aimait pas beaucoup sa nièce, et croyait que c'était lui témoigner assez d'attachement que de la suivre des yeux à la table de communion.

Ils étaient placés dans la nef latérale de droite, du côté occupé dans la grande nef par les petits garçons, et fort peu en arrière du banc où se tenait Edouard. Charlotte, que la première lettre de son nom reléguait parmi les derniers rangs des petites filles, n'était pas seulement loin de son grand-père et de sa grand'mère, mais leur était encore cachée par un pilier.

M. Lutello ne répliqua pas à sa fille... Maintenant,

il regardait surtout dans un rêve, rêve aux images gaies et sombres ; il rêvait de cet instant, de sa mère et de ses enfants, de leurs berceaux et de sa tombe. Il songeait plus profondément à la mère que priaît Charlotte, à l'absence de son père. Sa fille reprit auprès de lui son attitude ordinaire de sévère respect.

La messe se célébra lentement, avec toute la majestueuse lenteur des grandes fêtes du catholicisme, aux accords continus du magnifique grand orgue métropolitain, coupée seulement selon la liturgie du diocèse par une exhortation du vicaire général avant le *Credo*. Elle fut longue, cette messe, bien longue et bien fatigante pour les pauvres enfants. Mais elle parut courte comme toujours aux mères et aux grand'mères, éprises de cette pompe autant qu'émues de la communion elle-même.

Elle fut courte aussi pour M. Lutello : après l'agitation rêveuse des premiers instants, il y trouva une évocation des plus fraîches images de son enfance, comme un rajeunissement de son âme jusqu'à l'âge de sa première communion à lui, qui lui faisait partager le tremblement attendri des enfants.

Il vit bien tout. Il vit bien Charlotte, comme le lui avait promis sa fille. Il la distingua bien entre toutes les autres têtes voilées marchant vers l'autel ; il l'admira surtout revenant à sa place : elle s'avançait, comme portée par une puissance mystérieuse, dans l'immobile adoration d'un ange de marbre. Un instant avant, il avait vu revenir Edouard les mains jointes, et il avait regardé sa femme avec un sourire partagé le bonheur. Charlotte, elle, le fit pleurer.

## III

Mais, arrêté près de la porte par la foule, il y avait un homme debout, immobile, qui était venu chercher Charlotte, et qui n'avait pu l'apercevoir. Il n'avait pu que soupçonner à la direction des curiosités où se tenaient les enfants, et leurs mouvements vers l'autel ou vers leurs places. C'était Salaberry.

Il était entré à Saint-Jean fort ému, et longtemps il avait écouté les chants et l'orgue avec attendrissement, s'efforçant de voir, tout entier à l'idée d'embrasser sa Charlotte.

Mais il y avait là trop de choses qui frappaient son souvenir, et qui lui rappelaient son mariage, et la mort de sa femme, par des circonstances précises. Impuissant à s'associer alors aux sentiments de son enfant, il avait trop songé au passé ; et toute l'amertume dont il s'abreuvait lui avait donné presque du dégoût pour ce qu'il vénérât un moment avant. A force de songer il n'avait plus rencontré que la préoccupation de sa dignité, en face du beau-père et de la belle-mère qu'il s'était condamné à aborder.

Il demeurait la gorge serrée, oppressé, attendant impatiemment, étroitement drapé dans son manteau, dans les plis duquel il dissimulait sa cravache d'une main crispée, les bras croisés sur sa poitrine, la tête fixe avec le regard buté, indifférent et distrait.

Cependant l'office était fini.

Les chaises criant sur le pavé, à travers un murmure confus succédant à un grand silence, et les mesures précipitées de l'orgue avertirent le père de Charlotte avant aucun mouvement autour de lui.



Il ne s'était pas incliné sous la bénédiction. Il le remarqua avec chagrin, car il n'était pas irréligieux ; mais une bénédiction lui sembla, pour lui, une ironie. Il compara son sentiment en entrant et en sortant, et trouva dans cette comparaison l'acharnement de la destinée : rien ne pouvait rayonner sur son âme.

Il se retira dans un coin de façon à bien voir tout le monde sortir, lui-même demeurant dans l'obscurité. Charlotte, dans sa lettre si pressante, lui disait que son grand-père et sa grand'mère assisteraient à sa première communion. Il voulait se présenter à eux aussitôt. Il comptait aussi reconnaître Charlotte entre eux.

Il n'attendit pas longtemps.

Il aperçut tout d'abord la belle tête de M. Lutello dépassant toutes celles qui l'environnaient, blanchie par les années, par le chagrin peut-être aussi, mais resplendissante de bonheur en ce moment, un bonheur qui lui troubla le cœur. Puis il crut reconnaître, auprès du président, sa femme, bien cassée, bien flétrie par les larmes. Puis il reconnut sans hésitation, un peu en arrière, M<sup>me</sup> Montal, sa toujours jeune belle-sœur. Il la vit penchée en avant, souriant et saluant à droite et à gauche, avec quelque chose du triomphateur. Elle tendait les mains pour faire admirer l'objet de son triomphe, son pauvre petit Edouard, tout honteux, et se retournant vers elle pour demander grâce. Il vit aussi, s'efforçant de marcher auprès d'eux, et à chaque instant écartée par la foule, une petite fille en blanc, une communiant, cherchant quelqu'un d'un regard ardent, mais triste, triste, qu'il reconnut aussitôt : ce regard, c'était sa fille, c'était Charlotte, confiée sans doute à sa tante au retour, et oubliée par elle à ses côtés.

Il allait tout bousculer pour la serrer dans ses bras. Le respect du lieu l'arrêta à temps. Son élan réprimé, il se faufila le long des murs, jusqu'au seuil de l'église, où il arriva presque en même temps que son beau-père et sa belle-mère.

Il fit un pas vers le président, et le salua. Il n'espérait guère encore avoir été aperçu.

#### IV

— Bonjour, Salaberry, dit M. Lutello avec douceur.

Mais la sereine beauté de son visage fit place à l'expression d'une sourde lutte intérieure. Et aux sentiments qui se combattaient en lui se joignit l'inquiétude des alentours.

— Vous vous êtes rendu aux instances de Charlotte... Vous avez heureusement pu venir, ajouta-t-il visiblement à l'intention des yeux et des oreilles.

— Oui... enfin... balbutia l'officier... J'ai bien craint de ne pouvoir pas...

Il parlait, lui aussi, pour le voisinage. Il cherchait la légèreté, quand il était en proie aux mouvements les plus violents. Son beau-père ne lui avait pas tendu la main, et sa belle-mère regardait de côté.

Une idée traversa son esprit : prendre Charlotte et l'emmener à l'instant, pour jamais. Mais ce ne fut qu'un éclair.

Cependant le président et sa femme descendaient les degrés de l'église. Salaberry s'attachait à eux ; il les suivait, attendant : il attendait qu'on lui rendit sa fille, sa Charlotte, qui était là, négligée, qui ne comprenait pas qu'il ne lui eût pas encore ouvert les bras.

Il attendait une main serrée, un mot d'amitié qui lui permit de presser sur son cœur son enfant, sans l'arracher à ces vieillards. Il se pencha vers sa belle-mère, croyant que c'était à elle qu'il appartenait de la lui rendre. Mais M<sup>me</sup> Lutello, qui avait à peine levé les yeux sur lui, demeura silencieuse, le regard détourné.

— Vous allez voir Charlotte, elle vient derrière nous, dit à la fin le président avec effort.

Et il se laissa emmener par sa femme, comme s'il eût été surtout dominé par la crainte que le public ne fût témoin de quelque scène pénible.

Salaberry s'arrêta, hébété de surprise. Il les regarda s'éloigner à travers les parents embrassant leurs enfants ; il regarda ce grand-père et cette grand-mère si tendres fuir leurs petits-enfants, fuir les premières caresses de leur ineffable joie. Il songea que c'était lui qu'ils fuyaient ; et en se jugeant irréprochable, il crut n'avoir plus dans l'âme que de l'indignation.

Mais il se retourna, et il trouva Charlotte, les bras tendus vers lui. La pauvre enfant avait vu repousser son père. Epouvantée à cette seule idée, ne voulant rien entendre, voulant oublier qu'elle avait vu, voulant surtout que ni lui ni eux ne pussent la soupçonner, espérant toujours l'union, l'espérant par elle, par cette fête, elle s'était arrêtée un moment, faisant appel à son cœur pour diriger sa tête, et elle n'avait été qu'à grand-peine entraînée par la foule.

Maintenant tout l'amour qu'elle couvait depuis qu'elle pensait, pour ce père dont sa précoce raison lui faisait trop deviner les souffrances, tout cet amour fait de douloureuse réflexion dans un cœur d'enfant s'épanchait en un long regard.

Salaberry l'avait reçue dans ses bras, et l'étreignait



avec violence. Deux mots seulement marquèrent cette possession affolée du père et de la fille : « Papa !... Charlotte !... » avec la suffocation d'une angoisse chez le soldat comme chez l'enfant.

M<sup>me</sup> Montal, elle aussi, s'était arrêtée confuse. Une scène dans la rue !... Leur considération à tous l'avait d'abord touchée.

L'éclat conjuré pour l'instant, elle se laissa attendrir par l'embrassement qu'elle voyait. Elle s'approcha avec un sourire, peut-être un peu forcé seulement. Elle sentait sous sa main battre à grands coups le cœur d'Edouard.

Elle élargit son sourire, quand Salaberry se releva, écartant ses bras pour contempler Charlotte.

— Qu'elle est grande ! murmura-t-elle.

Mais il n'entendait pas.

Charlotte fit plus qu'entendre, elle vit. Elle vit l'émotion d'Edouard.

— C'est Edouard ! dit-elle à son père.

En accentuant alors ce seul nom, c'était comme si elle eût dit : « Edouard, mon ami, celui qui sait toutes mes pensées, et qui partage avec moi toutes les siennes, celui que j'aime tant, et qui m'aime tant : embrasse-le aussi ! »

Salaberry embrassa Edouard.

M<sup>me</sup> Montal répondit par un baiser à Charlotte.

— Ah ! dit-elle avec admiration, c'est que c'est une amitié !... Vous n'en avez pas d'idée !... Il y a si longtemps que vous n'êtes venu à Besançon, ajouta-t-elle gravement, faisant enfin, la première, à son beau-frère, l'honneur d'un accueil.

— C'est vrai, répondit-il seulement.

Il songeait que Charlotte rentrait chez son grand-père, qu'il devait aller chez M. Lutello.

M<sup>me</sup> Montal y allait aussi.

Il offrit son bras à cette belle-sœur qu'il n'aimait guère et qui le détestait peut-être, et ce fut avec cette compagne qu'il descendit chez son beau-père. Mais Charlotte, donnant la main à Edouard, lui frayait la route.

## V

Le capitaine, en entrant chez M. Lutello, avait aperçu sa belle-mère se montrer uniquement pour appeler les enfants et M<sup>me</sup> Montal. Le président, au contraire, était venu avec empressement au-devant de lui.

— Tout d'abord, Salaberry, dit-il après avoir refermé la porte du salon, et en conduisant son gendre vers le canapé, ne vous occupez pas trop de la disparition de ma femme : elle a préparé quelque chose dans sa chambre... je ne sais quoi... pour ses petits-enfants...

Le cœur d'une grand'mère a des droits...

C'est vrai : elle ne vous a pas même dit bonjour, s'interrompit-il en voyant les yeux fixes de Salaberry.

Mais écoutez... En vous trouvant à la porte de Saint-Jean, quoique nous eussions pu nous y attendre, nous avons été violemment remués... moi comme elle... Songez que vous reparaissiez pour la première fois depuis... Vous savez bien depuis quand... C'était précisément au seuil de cette même église... Votre brusque rencontre nous arrachait au présent, pour nous replacer en face d'un cercueil...

M. Lutello s'arrêta devant un mouvement de Sala-

berry. Le regard de celui-ci étincelait de fierté, d'indignation, de pitié peut-être. Il ne fit qu'effleurer celui du président, pour s'aller fixer audacieusement sur un portrait de femme, de jeune fille plutôt, qui se trouvait en face d'eux. Mais en passant, il avait dit à M. Lutello, aussi clairement que l'eussent pu dire des lèvres :

— Osez donc m'accuser ! je suis prêt à répondre, devant elle !

Le président ne répliqua pas à cette injonction muette. Il reprit, après avoir regardé, lui aussi, le portrait :

— Cette émotion, je ne vous la reproche pas, mais je veux que vous la compreniez.

Puis aussitôt, avec bonté :

— Salaberry, dit-il, vous êtes ici chez un père, chez une mère. Il y a trop longtemps que nous ne nous sommes vus, pour que je ne tienne pas à vous le dire. Nous avons reçu l'un de l'autre des impressions fâcheuses : elles se dissiperont par la suite de relations que je veux considérer comme rétablies. Le premier moment a été pénible : c'est cela qu'il faut oublier.

L'officier avait ramené lentement les yeux vers son beau-père. Il lui répondit en le regardant bien en face, laissant lire dans son âme : — Moi aussi, j'ai été ému, — il appuya sur le mot ému — et je ne demande qu'à oublier... Pour nous, continua-t-il, nous voulons oublier, et nous oublierons facilement... Mais je crains que le sentiment de M<sup>me</sup> Lutello ne s'apaise pas ainsi...

— Certes, observa le président, il n'en est pas d'elle comme de moi. Les femmes ne savent pas commander à leur sensibilité : elles sont toujours pour ou contre, sans réserve comme sans hésitation. Mais, pour



cela même, il ne faut jamais désespérer d'elles. Un rien produit en elles un revirement.

— Oh ! dit Salaberry, je n'oppose à l'antipathie de M<sup>me</sup> Lutello que le plus profond respect...

— Et, je l'espère, bientôt un peu d'affection, ajouta le président. Ma femme est bonne... elle vous aimait beaucoup.

— Je le sais...

Et Salaberry soupira longuement.

— Ecoutez...

M. Lütello s'arrêta. Il parut concentrer violemment sa pensée, puis prit vivement son parti.

— J'aurais voulu me taire aujourd'hui, dit-il, pour cette fête, pour Charlotte. Mais mon silence laisserait justement planer sur nous un nuage. Je suis seul avec vous...

Eh bien ! mon cher Salaberry, la mort de Rafaëla, que vous avez bien pleurée, — une ombre en est restée sur votre front, — cette mort si étrange, inexpliquée pour la science, nous avait laissé, à ma femme comme à moi, un doute sur son bonheur. Sa douceur même pour vous, à ses derniers moments, vous avait accablé comme un pardon... Oh ! c'était injustement... Notre jugement avait été porté dans l'égarement... Nous en sommes revenus... moi du moins... bien que tout à l'heure j'en aie eu comme un ressentiment... Ma femme, elle aussi, vous reviendra ; mais elle n'a pas comme moi la pratique des hommes, elle n'a pas comme moi, fouillé au fond des consciences... elle est femme !.. Ayez de la condescendance pour elle ! Nous ne demandons qu'à vous aimer. Vous êtes le père de notre Charlotte chérie : soyez vous-même pour nous un fils.

— J : vous remercie, répondit Salaberry, je vous

remercie du fond du cœur de vouloir m'associer à Charlotte dans votre affection. Je souhaite de m'en rendre digne. Je puis vous assurer du moins que, si j'ai vu depuis trop longtemps en vous un père irrité, je n'ai pas cessé de vous appeler mon père.

Il ne dit pas qu'il regardait M<sup>me</sup> Lutello comme une mère ; il ne le dit pas parce que cela n'était pas dans sa pensée.

— Salaberry, reprit le président, vous avez eu tort de demeurer si longtemps éloigné de nous.

— Charlotte ne m'engageait pas à venir, ni à vous écrire. Et c'était le cœur de Charlotte que je devais consulter, car j'avais bien toute sa tendresse... Et si elle se taisait, elle avait ses raisons... Elle entendait trop peu parler de moi... ou trop !... Pour cette journée seulement elle m'a appelé... et avec quel amour !...

— Quoi ! Charlotte aurait fait tant de réflexions !... Pauvre enfant !...

Et M. Lutello songeait profondément.

— Salaberry, dit-il en offrant vivement sa main, entre nous toute ombre est dissipée ?

— Oui, oui, répondit l'officier, serrant avec transport entre les siennes cette main du vieillard.

On entra au même instant. C'était M<sup>me</sup> Lutello et les enfants. Cette arrivée n'était pas gaie. La grand-mère souriait bien, mais les enfants étaient graves, distraits du cadeau qu'ils venaient de recevoir, deux mignonnes montres d'or, dont ils semblaient ne savoir que faire, tout inquiets qu'ils étaient des visages qui se rencontraient là.

M<sup>me</sup> Lutello fut fort embarrassée de l'effusion qu'elle trouvait, qu'elle vit d'ailleurs aussitôt refoulée. Mais, tout entière maintenant à l'obligation de bien traiter ce Salaberry, puisqu'il était là, elle voulut pa-

raître n'y pas prendre peine ; et, courageuse à suivre son inspiration, comme si elle était sortie un moment pour chercher des objets désirés, elle parla ainsi familièrement :

— Voilà les gages d'indissoluble amitié qu'ont échangés le cousin et la cousine, car ce sont eux qui se sont donné un souvenir de ce beau jour... du plus beau jour de la vie !...

Et elle sourit d'un sourire bien vrai aux enfants qu'elle faisait avancer devant elle, qui levèrent la tête avec des regards surpris. Elle sourit de même à son mari ; entraînée, elle sourit de même à Salaberry.

— N'est-ce pas, mes enfants, n'est-ce pas ? répéta-t-elle.

Et elle posa sur leurs fronts toujours levés vers elle deux baisers retentissants.

— Fais voir à ton père, ma chérie, dit-elle à Charlotte, en ouvrant la montre de la petite fille entre ses doigts, et en lui désignant au fond de la boîte une inscription encore inconnue.

— Oh ! fit Charlotte, comme éblouie.

Et l'enfant interrogea cette fois avec joie, avec cette joie si belle de l'innocence, les visages de sa grand'mère, de son grand-père et de son père. Et elle n'hésita plus. Elle s'élança dans les bras de son père, s'abandonnant à sa tendresse.

— Lis donc, papa, dit-elle après avoir embrassé et embrassé Salaberry : « Édouard à Charlotte à sa première communion. » Sur l'autre montre est écrit : « Charlotte à Édouard » ? ajouta-t-elle en se retournant vers sa grand'mère.

M<sup>me</sup> Lutello répondit oui d'un sourire.

— Charlotte à Édouard : merci Charlotte ! s'écria Édouard en plaisantant, comme il admirait sa montre.



— Oh ! papa, reprit Charlotte, la poitrine soulevée par la joie comme par un sanglot, oh ! grand'maman est bien bonne !... Crois-tu qu'il y ait au monde bien des grand'mamans qui auraient eu cette idée-là ?

— Non, certainement, ma fille, je ne le crois pas, répondit le capitaine, en tirant son mouchoir et en s'essuyant le front, et un peu aussi les yeux.

— Merci, ma mère, dit-il d'une voix altérée, merci de cet instant, pour elle et pour moi.

Charlotte était debout entre les jambes de son père, rejetée en arrière par un mouvement de caresse familial aux enfants, lui enlaçant le cou d'un de ses bras, et la joue collée à sa joue. Elle tenait amoureusement sur sa poitrine le cadeau de son ami Édouard.

Elle avait les yeux levés. C'était en haut qu'elle regardait habituellement, comme si elle eût eu toujours quelque chose à y chercher. Mais maintenant, elle semblait plutôt y envoyer une action de grâce. Le feu de son regard était aussi adouci, — car elle avait dans ses yeux bleus l'étincellement des prunelles noires de son père. — Ses cheveux blonds tirés sur les tempes et relevés au sommet de la tête en une torsade dorée, piquée des épingles qui tout à l'heure retenaient son voile, en dégageant son front, allongeaient l'ovale de son visage, et aidaient à faire ressortir la surprenante réflexion qui en avait moulé tous les traits. Mais sa bouche, ordinairement close avec une petite moue sérieuse, s'entr'ouvrait légèrement comme détendue par une insouciance nouvelle, et laissait apercevoir ses brillantes petites dents. Elle était bien belle ainsi dans sa robe blanche et dans son bonheur.

Son père l'admirait en s'efforçant d'étouffer son émotion, qui déjà perlait à ses cils sur la joue de la petite fille : il ne la connaissait que depuis un moment !

Edouard aussi l'admirait, ramassé sur son fauteuil, semblant sous ses cheveux bruns frisés retombant, avec sa bonne figure potelée épanouie, se faire un jeu de guetter le regard de sa cousine, et mettre de la coquetterie dans son contentement.

Le président avait retrouvé sa douce contemplation. Il se tenait immobile, les mains sur ses genoux, comme en dehors du groupe de son gendre, de ses petits-enfants et de sa femme, planant au-dessus d'eux, en leur associant le portrait, sur lequel ses yeux demeureraient arrêtés, ce portrait que M<sup>me</sup> Lutello n'avait pas la force de regarder, qui se trouvait alors heureusement derrière elle.

M. Montal survint pour bouleverser tout cela. Le mari de la fille aînée du président avait un masque froid et une tenue apprêtée qui jetaient autour de lui un rayonnement de cérémonie et d'indifférence. Avocat d'affaires, il semblait toujours proposer une transaction. Entre ces gens divisés il eût pu être un trait d'union ; mais au milieu de cette émotion, on n'avait que faire de lui.

Les visages changèrent aussitôt, comme les pensées retombèrent aux choses vulgaires. L'arrivée de Montal, c'était du reste le signal du déjeuner : si l'on demeurait au salon, c'était qu'on l'attendait.

M<sup>me</sup> Lutello se leva au-devant de son gendre en lui serrant la main. Elle fit aussitôt passer la famille à la salle à manger.

Alors, en plaçant son monde, en plaçant Salaberry, elle fut comme abasourdie de le souffrir là. En sortant du salon, elle avait entendu derrière elle l'accent étonné de son excellent Montal dans un « tiens, Eugène ! » suivi d'un glacial : « Bonjour, comment allez-vous ? » qui avait soudain brisé pour elle la joie de



tout à l'heure, pour la rejeter violemment dans le passé.

## VI

C'était bien une lamentable évocation, sur la joie de ce jour, que l'histoire de Rafaëla. Quand, après moins d'un an de ménage, elle revint à Besançon pour les couches qui devaient lui donner Charlotte, personne ne reconnut dans la femme languissante, au regard terne, qu'une pensée inexorable semblait obséder, la plus éblouissante, la plus expansive, la plus jeune de caractère comme d'années, de ces deux sœurs naguère l'admiration et l'entrain de toutes les fêtes.

M<sup>me</sup> Lutello n'avait jamais pu se reporter à ce retour, sans retomber dans la stupeur qui l'avait alors frappée. Comment une mère avait-elle pu n'être pas instruite d'un tel changement, ni par l'un ni par l'autre ? Qu'est-ce qui avait pu causer ces ravages, comme ce silence ? Ce silence, quand ils écrivaient tous deux de si longues lettres, elle racontant les attentions de son mari, lui s'étendant complaisamment sur les occupations et les grâces de sa femme ?

Et l'accueil que Rafaëla avait fait aux questions de sa mère ? M<sup>me</sup> Lutello l'avait pourtant interrogée avec de bien grands ménagements. Rien que des réponses évasives, avec une obstination à écarter les petits soins. Et c'était le cœur le plus ouvert, la fille aimant le plus à être dorlotée. M<sup>me</sup> Lutello n'avait jamais pu cependant l'accuser d'ingratitude ; elle n'avait même jamais pu l'accuser de rien. Mais enfin qu'avait-elle ? Pourquoi se taisait-elle ?



M<sup>me</sup> Lutello avait appelé les médecins à son secours ; mais ils n'avaient su que dire. Rafaëla leur avait d'ailleurs répondu qu'elle ne souffrait pas. Un seul à la fin, un philosophe, se permit un jugement : « C'est une femme que la réalité du mariage ennuie, ou plutôt que l'idéal tourmente. »

Cependant Charlotte vint au monde. Ce fut alors comme l'éclosion de deux vies. La maternité avait fait revivre Rafaëla. Elle pressait sa petite fille sur son cœur avec une vivacité dont elle ne semblait plus capable. Elle avait voulu la nourrir elle-même, et s'acquittait de sa tâche en se jouant : elle s'empressait au premier cri, admirait la gourmandise du bébé, boudait ses refus, taquinait ses caprices, riait et pleurait avec lui. Elle n'était guère moins enfant.

Mais bientôt sa tendresse devint grave, ses caresses furent nerveuses ; en tenant sa petite fille sur son sein, elle regarda au delà dans le vague. En même temps, elle voulait rejoindre la garnison de Salaberry, sa garnison, comme elle disait en plaisantant avec effort. Il fallut bien se rendre à ce désir. Son père la conduisit. C'était à Thionville.

Elle s'en était allée navrée, M<sup>me</sup> Lutello n'en doutait pas, n'en avait jamais douté. Ah ! si, profitant du trouble des adieux, elle eût dit : « Reste, reste avec ta mère ! » Rafaëla ne fût point partie, et peut-être vivrait-elle encore ! Mais le président était là, commandant à l'attendrissement au nom de la raison : il les avait séparées. C'était pour jamais !

Oh ! Salaberry avait reçu avec transport sa femme et sa fille. Le président en avait été ému aux larmes. Au retour, il avait tracé un charmant tableau des épanchements dont il avait été témoin. C'était bien vrai : Salaberry et Rafaëla avaient été heureux de se

revoir, ils avaient eu au moins une illusion de bonheur. Huit jours durant, M. Lutello les avait vus encore unis dans l'amour de leur enfant. Il était trop clairvoyant pour qu'on eût pu le tromper par des apparences, et trop sincère pour avoir voulu tromper sa femme.

Mais qu'est-ce que cela prouvait? Salaberry n'eût pas été père, s'il n'eût été profondément ému de la présence nouvelle d'un enfant sous son toit.

Mais ensuite? Qu'étaient-ils devenus dans cet éloignement de près de quatre ans, à Thionville, puis à Bayonne, sans que Salaberry eût un congé, sans qu'il amenât, fût-ce pour quelques jours, sa femme dans sa famille, sans qu'ils eussent l'idée d'inviter une seule fois à les aller voir? Quand Salaberry se rendait à Bayonne, non par un changement de garnison de son régiment, mais par une permutation contraire à son avancement, de l'avis de tous et de son propre avis, permutation sollicitée pour sa femme, qui avait besoin du soleil du Midi, quand ils traversaient toute la France sans trouver le moyen de se détourner de leur voyage pour passer à Besançon.

A ce soin d'éviter les regards, on pouvait croire qu'ils dissimulaient leur désunion. Orgueil à peine croyable dans un cœur tel que celui de Rafaëla, mais orgueil possible par la contagion du cœur de Salaberry, l'orgueil incarné.

## VII

Alors il y avait des instants où M<sup>me</sup> Lutello ne doutait pas que cet orgueil n'eût dicté à sa malheu-

reuse fille, en la torturant, toutes ces lettres si longues et si vides dans leurs efforts d'enjouement, où la peinture de ce qu'elle appelait son bonheur était toujours assombrie d'un irrésistible regret d'autrefois, où elle traitait légèrement sa mélancolie en s'accusant, tandis qu'elle s'attendrissait sur les sacrifices que lui avait faits son mari, ces tristes lettres que M<sup>me</sup> Lutello avait toutes gardées comme des dépouilles funèbres, qu'elle savait par cœur, et qu'elle relisait encore, lorsqu'en voyant Charlotte seule, après leur mort, elle voulait espérer que Salaberry n'était pas un père indigne.

Et, en croisant sans cesse son regard avec celui de cet homme assis en face d'elle, elle se sentait pénétrée de plus en plus comme d'une conviction contre lui.

Et il arriva qu'à travers la gaieté de ces enfants excitée par le président, soutenue avec entrain par Montal et par Augusta, cette gaieté à laquelle elle n'était pas demeurée sans se mêler malgré ses souvenirs, et qui ne lui semblait pas toucher Salaberry, elle entendit plus déchirant que jamais le cri de Rafaëla à bout de contrainte, cet appel qu'elle croyait voir aussi imprimé sur le front du coupable : « Viens me chercher, je veux revoir Besançon ! »

Et elle se représenta toute la scène de l'arrachement de la victime des mains de son bourreau, l'accueil attendri qu'il avait voulu lui faire, à elle, lorsqu'elle avait passé son seuil, son trouble quand il avait compris ce qu'elle venait faire chez lui, le silence avec lequel il l'avait entendue lui signifier qu'elle emmenait sa fille et sa petite-fille, et qu'elle les gardait désormais avec elle, et les protestations et les larmes de Rafaëla s'accusant, s'accusant seule, accusant son imagination, accusant ses nerfs, accusant sa raison, accusant sa plainte.



Elle sentit ses yeux flamber de l'indignation de l'entrevue de Bayonne, et vit Salaberry pénétrer sa pensée.

Elle ne le regretta pas.

Mais Salaberry n'avait pas été seul à apercevoir ce qui se passait en elle. Il y eut un silence pénible. Tous interrogèrent ce front habituellement rayonnant sur les réunions de famille, ce regard si chaud, si bon, si caressant, qu'ils ne reconnaissaient plus; tous implorèrent le meilleur cœur de mère, tous jusqu'à Edouard, qui ne comprenait pas, tous excepté Salaberry, l'accusé, qui refusait de se défendre. Tous demandèrent grâce pour le souvenir qu'ils voulaient garder de cette journée.

M<sup>me</sup> Lutello eut pitié de ses petits-enfants, de l'étonnement bourru d'Edouard, comme de la suffocation de Charlotte qui semblait lui crier : « Pardon ! »

Elle se leva : une maîtresse de maison peut toujours avoir à faire. Et comme on semblait s'inquiéter. : — Mais causez, causez, dit-elle. Avez-vous donc besoin de moi ? Je reviens à l'instant.

Elle avait pu dire cela d'un ton naturel, légèrement. Elle déroba un moment à leurs yeux les mouvements de son âme. Elle avait senti qu'elle ne pouvait faire que cela.

Charlotte la regarda sortir d'un air qui inquiéta le président.

Pauvres enfants ! ne pouvait-on donc dissimuler devant eux ?

## VIII

Lui aussi songeait à sa fille qui, seule, manquait à cette table. Mais ce n'étaient pas des récriminations qu'il avait dans le cœur. Oh ! oui, il eût voulu parler de Rafaëla ! Il eût voulu devant ces enfants, dont l'imagination était alors peuplée d'anges, l'évoquer comme un ange envolé du berceau de Charlotte, la leur faire apparaître souriante pour les bénir ! Il ne voulait pas alors percer de mystère, ni juger. Il voulait l'union de tous, l'union avec la morte, et il laissait le jugement à Dieu !

Oh ! lui aussi avait des souvenirs poignants. Tout à l'heure, comme il riait, il revoyait dans ce salon qu'il venait de quitter, sur ce canapé où il venait de s'asseoir, Rafaëla assise en face de son portrait de jeune fille, mourant de langueur en interrogeant son bonheur perdu. Et la présence de Salaberry à son côté lui rappelait irrésistiblement cette autre arrivée de l'officier, alors que Rafaëla n'avait plus que quelques jours à vivre, ces pas précipités qui retentirent tout à coup dans l'âme de la malheureuse, en soulevant son corps brisé, son attente haletante d'un instant, le secouement de la porte, l'entrée affolée d'un homme couvert de sueur et de poussière, les bras tendus, la voix entrecoupée, qui s'arrêta court avec le renversement de visage d'une épouvante s'effrayant d'elle-même, en retrouvant encore celle qu'il avait désespéré de revoir ; et le cri de Rafaëla en apercevant son mari, et ces paroles si douces : « Que tu as été bien inspiré ! Je songeais tout à l'heure que je mourrais sans te dire adieu... Je ne te demandais pas, parce que

je croyais qu'il était trop tard !... » Et leur longue étreinte, et Rafaëla rêveuse, les yeux fixés sur lui, et lui accroupi à ses pieds, tenant ses mains dans ses mains et la regardant en murmurant seulement : « Ma pauvre Rafaëla, » comme s'il n'eût rien eu dans le cœur, ou qu'il l'eût eu trop plein pour pouvoir parler. Et Charlotte venant entre eux, et passant en silence ses petits bras autour de leurs cous. Et leur émotion à tous, car ils entouraient alors la jeune femme. Et les jours suivants, quand la mort allait saisir sa proie, qu'elle approchait à grands pas, leur stupeur à tous deux, au milieu de la famille, d'où semblaient à peine les tirer les caresses de Charlotte et le mystère de leurs muets entretiens seul à seul, le regard dans le regard, ce mystère qui avait paru si étrange à M. Lutello. Tout cela tourbillonnait dans sa tête et agitait son cœur.

Mais il ne s'y voulait point appesantir. Salaberry était le père de Charlotte, et Rafaëla avait expiré en le tenant embrassé. Et puis c'était la première communion de ses petits-enfants.

## IX

M<sup>me</sup> Lutello était une nature faible et bonne. Elle avait emporté comme impression dominante l'angoisse de Charlotte. Quand elle fut enfermée dans sa chambre, elle fondit en larmes, pleurant plus que sa fille, le chagrin qu'elle venait de causer; elle s'en voulut de sa mauvaise humeur, et après le premier épanchement de son émotion, elle se mit avec une hâte irritée à réparer le désordre de son visage.



Elle rentrait bientôt dans la salle toute souriante, songeant à demander pardon plus encore qu'à pardonner. Sous le coup encore de sa disparition, on s'entre-regardait en échangeant à peine quelques mots, et en mangeant du bout des dents le premier plat du dessert. Le maintien du domestique collé au mur accusait bien cet embarras. Seule la pensée du président s'était élevée au-dessus du fâcheux petit incident, et planait sereine bien au-dessus des misères de la vie, en lui faisant comme une auréole. Ce front toujours vénéré eût dit bien haut son devoir à M<sup>me</sup> Lutello, si elle ne l'eût alors profondément senti.

Elle alla aussitôt à Charlotte, sa Charlotte bien-aimée, à la fois son grand amour et sa grande douleur, sa Charlotte qu'elle avait contristée, et qui tournait vers elle sa tête sérieuse. Elle courba sur elle sa taille voûtée de vieille femme avec un effort plein de tendresse, posa une de ses mains sur les cheveux blonds de l'enfant, tandis que de l'autre elle lui relevait le menton, et força à sourire cette bouche sévère, ces joues allongées à rebondir sous les baisers, ces yeux inquiets à briller de confiance. Elle eut enfin, en appuyant sa joue à la joue de la petite fille, un chuchotement confus de la langue universelle que se parlent les âmes, auquel Charlotte répondit en attirant dans ses bras la tête de sa grand'mère, et en l'embrassant à grand bruit.

Elle passa ensuite à Édouard, à qui elle fit les mêmes caresses, et qui ne l'en remercia pas avec moins d'expansion.

Puis, elle se redressa avec un rayonnement de plaisir, et demeura un moment immobile, tremblante; elle regarda avec complaisance son mari, et Augusta, et Montal, et Salaberry, et les enfants.

— Vous voyez, dit-elle, une vieille femme bien heureuse ! Mais comment aurait-on dans le cœur autre chose que du bonheur un pareil jour, quand on se sent l'âme épurée au contact de ces âmes si pures !

Les yeux humides lui répondirent seuls. Elle reprit alors sa place, ayant enfin trouvé le contentement, l'ayant donné à tous.

## X

— Je vais vous priver de Charlotte, dit Salaberry, quand on se leva. Pour la mener au cimetière... avant les vêpres... ajouta-t-il, comme on ne comprenait pas.

— Mais, fit Augusta, nous devons y aller... Je l'aurais conduite avec Édouard... Édouard a son grand-père et sa grand'mère Montal justement pas très loin de Rafaëla.

La belle-sœur du capitaine avait parlé ainsi sans réfléchir, de l'air dont elle eût exprimé le regret d'une partie manquée, avec l'orgueil peut-être de rappeler le tombeau de son beau-père élevé par souscription civique. Elle n'avait pas songé qu'elle devait blesser son beau-frère. Elle n'avait pas aperçu davantage qu'elle irritait chez sa mère une impression douloureuse.

Cette brutale indication funéraire cependant, plus encore que le nom du cimetière, avait troublé ces vagues aspirations de M<sup>m</sup><sup>e</sup> Lutello vers l'avenir, qu'elle avait trouvées comme apaisement dans l'amour de ses petits-enfants. Il y eut évidemment en elle une lutte d'un instant contre le terrible grief, qu'elle voulait alors véritablement chasser à tout jamais, tandis qu'

Salaberry, la main déjà sur l'épaule de Charlotte, était bien décidé à ne pas se laisser disputer sa fille, et n'était arrêté un moment que par une faible déférence.

— Vous allez emmener Charlotte, certainement, Salaberry ! dit le président, prononçant avec l'instinct du cœur, s'imposant à temps pour ne laisser dans les esprits que comme une illusion de malentendu.

Bien inutilement M. Montal, l'homme des transactions crut devoir ajouter : — Eugène peut toujours partir avec Charlotte, puisqu'il est prêt ; Augusta pourra le retrouver.

— Je vous la ramènerai tout de suite après, reprit Salaberry en s'adressant à sa belle-mère, à moins que les cloches de vêpres ne nous obligent à monter, sans nous arrêter, à Saint-Jean.

— Faites, faites, répondit doucement M<sup>me</sup> Lutello, touchée de ces ménagements.

Et elle passa dans sa chambre avec sa petite-fille, pour lui rattacher son voile.

Le président, aidé de Montal, expliqua pendant ce temps à Salaberry le chemin qu'il devait prendre pour aller au cimetière. Montal y joignit des indications précises pour trouver sans peine la tombe de Rafaëla.

— Nous y sommes allés plus d'une fois, dit-il... Mais, je ne vous accompagne pas...

— Non, non, interrompit vivement le président. Vous avez besoin, Salaberry, d'être un moment seul avec votre enfant... et avec elle ! acheva-t-il avec effort.

— Va, ma fille, dit M<sup>me</sup> Lutello, en embrassant Charlotte. Je prierai d'ici avec toi !

Tous les cœurs étaient serrés ; mais plus que tous les autres celui d'Edouard. L'amour qu'il portait à sa



mère était demeuré, malgré ses autres affections, malgré son penchant à l'amitié, malgré son habitation chez son grand-père et son entrée au lycée, ce qu'il était dans le giron maternel, la flamme de sa vie. Il sentait par là tout ce qui manquait à Charlotte, et voulait l'aimer d'une tendresse qui l'en pût consoler. Il eût voulu alors, lui aussi, prier avec elle, mais à genoux sur la même pierre, en murmurant la même prière, pleurer avec elle, pleurer pour elle, et sécher ses larmes en lui rappelant l'espérance de leur communion du matin.

Il la voyait avec douleur s'en aller au triste pèlerinage. Si du moins il avait pu lui dire : « Courage ! » Mais il n'osait pas.

Cependant Charlotte était tout à l'émotion de se trouver seule avec son père, de voir la tombe de sa mère. Elle achevait fièvreusement de se ganter, son père attendant. Elle n'avait pas boutonné le dernier bouton qu'elle gagnait l'antichambre.

Salaberry rentra quelques pas pour dire au revoir, et les mains s'offrant à lui, s'avança avec empressement pour les serrer. Charlotte se retourna. Elle vit alors Edouard tout au fond de la salle, le cœur gonflé. Elle courut à lui.

— Que je ne parte pas sans un adieu, Edouard ! Et elle l'embrassa tout émue.

— Toi aussi, tu prieras avec moi !

— Oh ! oui, murmura-t-il, suffoqué.

Il la vit se retirer aussitôt, recueillie dans sa pensée, les yeux baissés, son livre sur son cœur.

Et il la suivit d'un regard profond, immobile, le long des fenêtres de l'antichambre et du palier, jusqu'à ce que la blancheur de sa robe et de son voile eût disparu au tournant de l'escalier.

## XI

Quand le capitaine se trouva seul dans la rue avec Charlotte, il respira enfin. Certes, la dernière émotion qu'il venait d'avoir était douce ; mais il passait depuis le matin par des alternatives trop poignantes ; il s'était trop contraint. Son premier sentiment fut celui d'une délivrance ; et il lui fallut quelques minutes de marche à travers des indifférents, pour reprendre possession de lui-même et démêler ses réflexions.

En voyant clair dans son âme, il y trouva surtout la volonté d'être père et le sentiment de la brièveté de l'existence. Il se sentit plein de résolution.

Il avait assez regretté, assez pleuré Rafaëla. On n'immobilise pas le temps, on ne pétrifie pas le cours de la vie. Une loi suprême veut que toutes les générations s'épanouissent comme les fleurs de chaque saison. Il avait vu vite passer une floraison, il devait sourire à celle qui venait. L'époux, l'amant, car pour lui le mariage avait été pur amour, devait mourir enfin pour faire place au père. Il ne voulait pas l'oubli, mais il demandait à cette tombe qu'il allait toucher d'être comme le terme de son découragement, à cette journée d'être la fin de son deuil.

Neuf années étaient déjà retranchées de celles qu'il devait posséder sa fille, et combien lui en restait-il encore ? Il était militaire : une guerre pouvait survenir au premier jour, et l'emporter vers quelque champ de bataille, d'où il ne reviendrait pas. Cette idée de possession lui mit au cœur l'amertume d'un remords. Comment avait-elle été à lui cette pauvre enfant, depuis qu'elle était au monde ? D'abord,



objet de sa vive espérance, elle lui avait apparu bientôt comme une impuissante distraction, comme une préoccupation énervante et une fatigue pour la mystérieuse mélancolique ; il l'avait négligée à travers les inquiétudes de l'épouse chérie, regardée peut-être comme un embarras. Puis, quand il avait senti ses caresses, quand toute petite elle avait commencé à comprendre, qu'elle avait pleuré sur son cœur, un jour elle lui avait été enlevée, il l'avait entrevue un instant auprès du lit funèbre de sa mère, puis il ne l'avait plus vue. Plusieurs années après seulement, il avait respiré le parfum de son âme dans des lettres bien douces.

S'il fût mort en Crimée, ils ne se fussent pas connus.

Et il regarda, avec un sentiment voisin du dégoût, miroiter sur sa poitrine l'étoile de la Légion d'honneur ; il n'estima que la vie qu'il avait rapportée de la campagne. Il se reprocha presque son insouciance dans les tranchées de Sébastopol, quand il n'avait d'autre pensée pour l'orpheline que de regarder furtivement un instant, quand il serait seul, la photographie qu'il portait sous son habit.

Il voulait sa fille. Il la voulait avec énergie. Il ne songeait pas à l'emmener immédiatement. Il ne la voulait pas enfermer au fort de Joux, dans une prison, sous un climat de fer. Mais il voulait aussitôt devenir l'hôte assidu de la maison Lutello, y reprendre sa place légitime, sans excès de condescendance, mais sans susceptibilité exagérée. Il lutterait au besoin, et saurait se faire respecter.

Il ne voulait pas déraciner du cœur de Charlotte l'affection à laquelle ses grands parents avaient droit, mais il voulait y tenir la première place. Quoiqu'ils



eussent pris son enfant chez eux par un injurieux soupçon, il leur devait de la reconnaissance. Situation triste, mais dont il avait la force de surmonter les difficultés.

Il n'était plus pour longtemps au fort de Joux : il devait en sortir, au plus tard, en passant chef d'escadron. Alors il entendait avoir sa fille, être le maître de son instruction et de son éducation. Il espérait qu'il serait temps encore pour ce qu'il souhaitait de développer en elle. Il formait pour cela maints projets. Il voulait d'ailleurs la rendre aux bons parents Lutello quelques mois chaque année, et se promettait même de passer chez eux avec elle, chaque année aussi, un congé au milieu des mois d'absence. Il voulait encore prendre sur ses congés pour voyager avec elle.

Ces réflexions l'avaient mené assez rapidement hors des murs, non sans quelques hésitations aux embranchements des rues, quelques arrêts et quelques pas en arrière, quand surtout son mouvement machinal, qu'il voulait régler pourtant sur les indications qui lui avaient été données, cessait un moment d'être docile à la pression de la petite main qu'il tenait dans la sienne, cette pression à laquelle Charlotte si encieuse et inquiète mettait toute son énergie. Car c'était bien elle qui le conduisait, un peu d'instinct, à travers des quartiers à peine connus d'elle, absorbée, elle aussi, mais uniquement par le but de leur course, et le soin d'en trouver le chemin.

Ils furent bientôt au cimetière. Ils ne s'étaient rien dit dans tout ce trajet. Lui avait parlé, un moment seulement avant d'arriver, pour se renseigner à un passant.

Le concierge leur donna pour guide un de ses enfants, qui connaissait à merveille son cimetière et

leur ferait prendre par le plus court. Ils furent en effet en quelques instants auprès du monument qu'ils n'avaient vu ni l'un ni l'autre, et qu'ils se désignèrent aussitôt. L'enfant s'était retiré. Charlotte alla en avant, d'un pas ferme, malgré la révolution de tout son être. Salaberry se découvrit, et s'approcha à la suite de Charlotte, très remué aussi.

Les orties poussaient drues contre le marbre, formant au tombeau, — un rectangle blanc brillant au soleil, — un encadrement de verdure sombre. La place de la tête était marquée par une croix, de marbre blanc aussi, dont les lettres d'or avaient la cruauté d'une inscription toute récente. On y lisait : — Maria-Anna-Rafaëla Lutello, épouse de Jean-Eugène Salaberry, morte à 24 ans. Priez pour elle !

— Priez pour elle ! lut Charlotte avec un sanglot.

Et, s'agenouillant à l'angle du marbre, à travers les orties qui la tiraient par son voile, elle fondit en larmes, en couvrant son visage de ses mains.

Salaberry murmura lentement le nom de sa femme et le sien. Il chercha quelque temps ce qui se passait en lui. Puis il demeura les yeux butés à l'inscription, stupide : la mort est une limite de la pensée.

Il sortit de cet état pour regarder avec curiosité de tous côtés. La distraction s'imposait à lui, et le lieu lui était inconnu. Un lieu inconnu, que son imagination avait cherché maintes fois à travers les vagues images de ces montagnes qui l'entouraient, et dont il devait emporter, avec un courage nouveau, le souvenir exact dans son cœur entre les souvenirs affaiblis du passé.

Il examina les alentours, les tombes les plus proches, les inscriptions, les fleurs, les couronnes, tout ce qu'on apporte aux morts ; puis il embrassa le cime-

tière entier, une pelouse en pente où quelques allées se dessinaient à peine, et d'où s'élevaient en foule, parmi la végétation particulière aux champs funéraires, les colonnes, les pyramides, les urnes, les croix, les croix de marbre ou de pierre rares entre les croix de bois, où le vert tendre des feuilles naissantes de quelques saules et de quelques peupliers jetait sur la couleur sombre des cyprès comme un sourire de l'éternelle jeunesse de la nature.

Il regarda par-dessus les remparts étroitement serrés par le Doubs, au delà des vastes casernes, l'emmêlement des toits et le fourmillement des cheminées, et les fumées se perdant dans une poussière lumineuse, avec des rayons rejaillissant çà et là sur des vitrages, et les clochers projetés sur les tons verts des montagnes, ces montagnes qu'il nommait toutes par le nom d'un fort, Bregille, Montfaucon, Rosemont, Chaudanne, et tout au fond, derrière la citadelle, le Mont des buis, où il était allé avec Rafaëla, dans les premiers jours de leur mariage, pour voir dans son ensemble la campagne de Besançon.

Il vit passer à travers le cimetière des robes blanches et des pantalons blancs d'enfants amenés comme Charlotte auprès de leurs morts ; il entendit les voix des parents se consultant dans leurs recherches ; il vit l'enfant du concierge faire son office de guide. Il entendit les grelots des omnibus allant à la gare, et le sifflet des locomotives et le roulement des trains, activité tout extérieure d'une ville assoupie. Il s'intéressa à tout cela.

Charlotte priait. La prière lui faisait du bien.

Salaberry mesura la distance qui les séparait de Saint-Jean, tira sa montre, et comptant que l'heure ne les pressait pas encore, laissa Charlotte à sa douce



émotion. Le clocher de Saint-Jean, cet étrange clocher de village, qui s'élève sur un des p'us antiques et des plus puissants sièges archiépiscopaux du monde, devint l'objet de sa vive attention, le point fixe auquel son regard oscillant revint sans cesse.

C'était le calcul de tout à l'heure qui avait arrêté ses yeux sur ce clocher, mais c'était un souvenir, un souvenir harcelant qui les y ramenait.

C'était la triste scène des funérailles, dont la place était ainsi marquée devant lui : c'était cette répulsion qu'on avait affectée pour lui au sortir du service, quand toute la famille serrée d'abord autour du président se divisait ensuite, les uns devant reconduire le vieillard, les autres devant suivre le corbillard, et qu'il ne se trouvait personne pour lui donner le bras, à lui, le mari : c'était cette injure, qui l'avait fait partir immédiatement, sans même embrasser Charlotte, tandis que des indifférents accompagnaient seuls le convoi, qui l'avait tenu aussi jusqu'à ce jour éloigné de cette tombe. La pauvre morte le lui avait pardonné, mais il ne se le pardonnait pas. Pauvre Rafaëla, il lui eût cependant sacrifié sa carrière, il eût tout donné pour son sourire.

— Oh ! papa, dit Charlotte, se levant tout à coup, est-ce que tu crois que nous la reverrons ?

— Je le crois, mon enfant, répondit vivement Salaberry, mais tout bas comme s'il s'effrayait de mentir.

Charlotte, dit-il au bout d'un moment, nous avons bien des choses à nous dire.

Et il entraînait la petite fille en lui prenant la main, et en pressant cette main sur son cœur. Il semblait avoir hâte de la faire rentrer dans la vie, d'y rentrer avec elle.

— Aujourd'hui nous n'avons guère le temps de causer. Tu es tout occupée de ta communion : je ne veux pas t'en détourner.

Mais il faut que tu saches tout de suite que je ne continuerai pas à vivre loin de toi. Je veux venir souvent à Besançon. Nous ferons alors de bonnes promenades aux environs, où nous nous dirons tout... tout, entends-tu !

— Oh ! demain nous ferons la première, interrompit Charlotte.

— Demain, ma fille, je serai au fort de Joux.

— Oh ! tu pars déjà demain !

— Cette nuit, avoua-t-il avec un long baiser.

Mais je reviendrai bientôt.

— A la bonne heure ! fit Charlotte. Mais, pour plusieurs jours alors... Grand-papa et grand'maman seraient si heureux de t'avoir ! ajouta-t-elle, mais tout bas, comme il avait fait, lui, un moment avant. Elle craignait aussi de mentir.

— Oui, pour plusieurs jours, dit-il.

Elle sentit le doute sous cette exactitude de réponse. Et, comme si elle avait voulu leur donner le change à tous deux, elle se mit à raconter avec ardeur tous les mérites de M<sup>me</sup> Lutello, sa douceur, son indulgence indéfinie, la vivacité de ses caresses, tous ses petits soins pour ses petits-enfants, sa générosité, son intelligence à découvrir les cadeaux qui pouvaient le mieux plaire. Et comme preuve de tout ce qu'elle avançait, elle tira de la petite poche, ménagée à son insu à la ceinture de sa robe de communion, la montre donnée le matin.

— Je t'assure que grand'maman est excellente, dit-elle à la fin, avec un accent de profonde conviction, et un regard suppliant.

— Je le sais, ma fille, je le sais, répondit-il.

Et cela sonnait comme une consolation, pour lui comme pour elle.

Il entra chez le concierge pour rémunérer le service de l'enfant. Il y trouva, entrée pour le même motif, Augusta avec Edouard.

— Nous avons passé tout près de vous tout à l'heure, mais nous n'avons pas voulu vous déranger, dit-elle.

— Vous avez bien fait, répliqua-t-il en toute sincérité.

— Il faut nous dépêcher, dit Charlotte comme ils se disposaient à causer. Nous n'avons que bien juste le temps, Edouard et moi, d'arriver pour le serment !

— Le serment ? demanda Salaberry.

— Le serment sur l'Evangile ! Le renouvellement des vœux du baptême ! dit violemment Charlotte, comme l'officier interdit regardait sa belle-sœur stupéfaite de sa négligence.

— Avant vèpres ?

— C'est vrai, fit Augusta. Vite, mes enfants.

Et elle poussa devant elle Edouard, tout troublé, ainsi réveillé de sa confiance dans sa mère, partagé peut-être entre l'admiration et le regret de la promptitude d'enthousiasme de Charlotte.

Car elle était bien visiblement maintenant tout à son serment.

Ce serment sur l'Evangile auquel Salaberry ne songeait pas, qu'il avait si complètement oublié comme un incident banal de son enfance, devait lui causer la plus grande émotion de cette journée si remplie.

Il se trouvait non loin de la chapelle baptismale : il apercevait le prêtre qui faisait poser aux enfants,



deux à deux, la main sur le livre sacré, il entendait aussi le murmure grave de sa voix, et, lui répondant, le murmure confus des voix des enfants. Il était derrière sa belle-sœur, placée, elle, au premier rang des parents sur le passage du défilé. Il regardait avec fatigue, la fatigue d'une cérémonie trop longue, car lorsqu'il était rentré sous les voûtes de l'église, toutes ses émotions depuis qu'il en était sorti le matin s'étaient comme fondues dans les impressions de la messe, et se continuaient pour presser d'un seul poids sur son âme. Il n'avait plus le grand air dont son cœur comme ses poumons avaient besoin. Et puis, c'était un spectacle vulgaire, par l'admiration même qu'il excitait, tous ces fronts passant, plus pommadés que recueillis, fronts voilés ou fronts nus, tous ces visages, à bien peu d'exceptions près, d'une expression unique fort peu religieuse, le contentement d'être regardé, cette procession qui se trouvait intéressante, et qui semblait être le véritable intérêt des assistants.

Augusta n'était pas parmi les parents les moins heureux, les moins remplis d'admiration. Salaberry voulait, ne fût-ce que par politesse, partager le sentiment de sa belle-sœur. Il avait pu du moins de bon cœur sourire à la pieuse gravité d'Édouard, la véritable admiration d'Augusta.

Les robes blanches passaient cependant devant lui, et dans ces flots de mousseline qui s'écoulaient, dans le tour de Charlotte qui approchait parmi les dernières, il ne voyait que la fin de ce défilé, les vêpres bientôt dites, et quelques heures à passer encore avec sa fille.

Mais soudain la respiration lui manqua. Une petite voix douce, claire, argentine, s'élevait au-dessus des murmures, une voix charmante qui répandait l'atten-

drissement en suspendant les souffles dans les poitrines, et dont le ferme accent retentissait solennellement dans le silence qu'elle avait fait. C'était la voix de Charlotte.

— Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours ! — Dans la façon dont ces mots vibraient, il y avait la manifestation éclatante d'un caractère, la volonté d'une foi.

Salaberry s'inclina, plein d'une sainte joie : le caractère et la foi, c'était à ses yeux le premier des bonheurs.

## XII

Cette joie, il l'avait encore intacte au cœur le soir au dîner de famille, au moment de se séparer de Charlotte. Et il semblait qu'elle se reflétât autour de lui. M<sup>me</sup> Lutello n'eût pas été vaincue déjà par sa tendresse pour ses petits-enfants, qu'elle eût été désarmée par la confiance de son gendre. Elle l'accueillait bien véritablement, elle le caressait. S'il y avait là maintenant quelque lutte, c'était comme une émulation d'entrain pour les enfants, un peu contenue par le simple sourire du président.

Cette union de toute la famille touchait davantage Salaberry par le sentiment du temps qui passait, de l'obligation de partir tout à l'heure. Elle lui eût rendu son départ facile par l'accueil assuré au retour, si ce départ n'eût été jusqu'à cet instant un secret, dont on pouvait s'étonner. Charlotte qui en avait la confiance semblait l'avoir oublié.

Enfin l'heure sonna. Salaberry s'était tu jusque-là : il dit alors la consigne qu'il s'était donnée, sa fuite ignorée du fort de Joux, la course qu'il allait faire dans la nuit.

Les regrets comme la surprise furent grands à cette nouvelle. Il y avait peut-être déjà une habitude à rompre.

— Puisqu'il n'est pas possible de vous retenir, dit le président, du moins ne tardez pas à revenir.

— A bientôt, à bientôt, répétèrent M<sup>me</sup> Lutello, et Montal, et Augusta.

— Bientôt, et pour plusieurs jours comme tu me l'as promis, dit Charlotte d'une voix altérée.

Ce ne fut que pour l'embrasser que M<sup>me</sup> Lutello eut un embarras, aussitôt surmonté. Toute la famille l'embrassa ensuite, les Montal cordialement, le président longuement, gravement, Édouard avec une mutinerie rieuse, Charlotte avec une larme.

### XIII

Tandis que l'officier galopait sur la route de Pontarlier, la lune montait dans un ciel pur sur la ville endormie. La maison du président était depuis longtemps silencieuse comme les environs. Tout à coup il s'y fit au deuxième étage un petit bruit, une porte doucement ouverte, avec quelques légers pas, puis une autre porte poussée plus timidement celle-ci. Et une voix d'enfant, une voix basse, lente, à grand effort de souffle, jeta ces mots : — Dors-tu, Édouard ?

Édouard dormait, et profondément, du plein som-



meil des longues émotions du jour. Sa respiration égale répondit seule à Charlotte.

La petite fille écouta un instant, perplexe. Pauvre Édouard, il était si heureux !

Cependant, si elle avait eu quelque hésitation dans ses mouvements et dans sa parole, la résolution était dans son cœur. Si elle venait ainsi trouver son cousin dans la nuit, c'était qu'elle était rongée de réflexions, et qu'elle avait un besoin de confiance aussi pressant qu'irrésistible.

Après avoir un peu attendu, comme s'il eût fallu quelque temps pour que son appel parvint à Édouard dans le monde des rêves où le sommeil l'avait emporté, elle dit, toujours à voix basse, mais avec un plus grand effort, et en faisant un pas : — Tu dors, Édouard ?

Cette fois la voix de Charlotte arriva à Édouard, sans doute en dissonance au concert d'anges qu'il entendait, et mêla vaguement au rêve la réelle apparition de sa chambre : car il fit un mouvement et eut comme un étonnement murmuré dans un long soupir.

— C'est moi, reprit Charlotte.

Il se réveilla avec peine, ouvrant grands ses yeux.

La lune entraît crûment par la fenêtrésans persiennes, aux rideaux serrés, jetant sur le parquet une blêmeur qui fit d'abord à l'enfant l'effet d'une de ces tombes qu'il avait vues dans la journée. Et, debout sur cette tombe, dans cette pâle lumière, Charlotte avec sa robe blanche de communion, mais bien différente de la communianta recueillie, les cheveux épars, les yeux battus par les larmes, étendait vers lui une main tremblante.

— Oh ! qu'est-ce que tu as, Charlotte ? demanda-t-il tout effaré.

— Je ne peux pas dormir, Édouard, je ne peux

pas... J'ai voulu prier, mais je ne peux pas non plus...

— Mais pourquoi?... Qu'as-tu donc? fit-il tendrement.

— Oh! vois-tu, c'est que je pense... je pense... Pardonne-moi de te faire du chagrin, de venir ainsi te troubler... mais il le fallait, Édouard!

Je n'ai que toi, mon ami, je n'ai que toi...

Et sa voix s'arrêta dans un sanglot, comme elle se jetait sur le fauteuil à la tête du lit de son cousin.

— Oh! ne pleure pas comme cela, Charlotte!... Parle-moi! voyons! je t'aime de tout mon cœur... et si je peux te consoler...

Voyons! qu'est-ce que tu as?

Et il se pencha au bord de son lit, et il s'efforça de l'attirer vers lui.

— Pauvre Charlotte! ne pleure pas, répétait-il, pleurant comme elle.

Elle se souleva un peu, mais sans relever encore la tête.

A la lueur qui les éclairait, il distinguait, entre les nappes de ses cheveux retombants, le battement de ses paupières, ses lèvres serrées, et le mouvement de sa gorge ravalant son sanglot.

— Pauvre Charlotte! mon Dieu! qu'as-tu donc?

Elle s'épaula au lit avec un mouvement vif, presque joyeux, en levant son front, et montra de près à Édouard, dans le vague du demi-jour, ses traits bouleversés et le flamboiement de son âme par ses yeux.

De sa joue il touchait presque son front; il respirait son haleine. Il allongea le cou et les lèvres, et l'effleura d'un baiser.

— Ah ! Edouard, dit-elle en soulevant un poids sur sa poitrine, ce que j'ai vu aujourd'hui !...

— Mais quoi ? quoi donc ?

— Quelque chose... Oh ! c'est affreux !... Depuis des heures, je me torture à y penser toute seule... Il faut que te le dise... et cela me fait peur !

— Pauvre Charlotte ! Mais je t'aime tant !

— Oh ! je le sais bien, Edouard !

Et elle se jeta à son cou, et l'embrassa longuement.

— Aujourd'hui, j'ai compris tout mon malheur, Edouard, dit-elle en se laissant retomber sur le fauteuil...

J'ai vu la haine de mon grand-père et de ma grand-mère pour mon père... et la haine de mon père pour eux !..

Oh ! quelle horreur !

Et elle se rejeta en arrière en se cachant le visage.

— Mais non, mais non, murmurait Edouard.

— Si, dit-elle en se redressant, et en regardant avec une ardeur de contradiction qui semblait refouler son émotion.

Si, c'est bien vrai : je ne peux plus aimer d'un cœur tranquille ceux qu'il faut que j'aime pourtant, que j'ai le devoir d'aimer !... Et je ne peux plus avoir d'espérance : c'est pour jamais qu'ils sont ennemis : aujourd'hui m'a éclairée.

Oh ! je savais déjà... je soupçonnais... quand je comptais des années sans voir venir mon père... quand mon grand-père et ma grand-mère gardaient le silence sur lui... Et plus tard, quand ses lettres arrivaient à la maison, qu'on semblait se demander s'il fallait me les remettre, et que j'avais un besoin de secret pour lui écrire... Oh ! j'ai bien souffert, bien pensé, j'ai eu de bien grands découragements... mais il a fallu tou-



tes les luttes d'aujourd'hui pour m'arracher à jamais tout espoir.

— Mais non, mais non, disait toujours faiblement Edouard.

Il avait bien vu quelque chose de ce qui désolait Charlotte. La fuite de son grand-père et de sa grand-mère à la sortie de la messe était un fait bien précis ; et s'il ne s'était pas arrêté à d'autres remarques, il avait senti à maintes reprises, sous le ciel pur de cette belle journée, comme un vent d'orage qui avait refroidi son contentement.

Mais il n'avait trouvé que de l'affection, et des regrets, et des projets de se revoir, dans le départ inattendu de son oncle. Et cette impression était forte en lui, et il voulait en consoler Charlotte.

— Mais non, dit-il plus vivement, on était bien heureux à dîner, et bien uni. Et tu n'avais pas ces tristes idées !... Tu riais, et de bon cœur, Charlotte !... Et quand ton père est parti, comme nous l'avons tous embrassé !... avec autant de joie que toi, Charlotte !... Et comme on lui a fait promettre de revenir au plus tôt ! Et comme on a été heureux de sa promesse !

— Oui ! mais c'était une illusion !... Ma grand-mère a eu une bien grande répugnance à l'embrasser !... Et mon grand-père, dans la bonne grâce qu'il y mettait, souffrait tout un sacrifice. C'était pour moi qu'il le faisait.

— Mais non, mais non, soutenait Edouard.

— Oh ! tu n'as pas vu le mouvement de grand-maman. Mais je l'ai vu, moi, et mon père aussi !

Ce mouvement imperceptible, ce rien, m'a réveillée de mon insouciance, Edouard : il traduisait le vrai sentiment de ma grand-mère pour mon père, une invincible répulsion, une répulsion qui est aussi dans

le cœur de mon père, et qu'il a dû emporter plus forte encore, blessé qu'il a été de cet affreux petit mouvement. Il a surmonté son sentiment, lui, mais il n'a pu me le laisser ignorer. Il souffrait bien !

Oh ! mon Dieu ! pourquoi ai-je vu cela ? J'avais eu quelques heures de joie pure... j'espérais... Toute ma triste histoire s'est représentée devant moi, toutes mes réflexions dans ma solitude me sont revenues...

Pardon ! Edouard, je te désole, je te parle de ma solitude, et tu étais là... Tu étais là, et tu m'aimais... Oh ! j'avais de bien bons moments près de toi, mon ami, mais je ne pouvais pas te dire ce qui me rongait... J'étais bien caressée aussi par mon grand-père et par ma grand'mère. Mais que de fois ces caresses-là m'ont fait mal !

— Pauvre Charlotte, gémissait Edouard.

Et il lui prenait les mains, et il l'embrassait.

— Oh ! que j'aurais besoin d'oublier... Quand je songe à cette guerre, à cette longue guerre de deux ans... Jamais mon grand-père ni ma grand'mère n'ont eu la pensée de me faire écrire, — je commençais à écrire alors, — quelques lignes d'amour à ce père, menacé à tout instant par la mort !... Quand je songe qu'ils ne savaient, eux, rien de son sort !... et qu'ils ne me disaient rien de lui !... et qu'ils me caressaient !...

Il faut qu'il y ait entre eux quelque chose de bien affreux !... Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ?

Et elle porta violemment ses deux mains à son front dans un transport de désespoir.

— Charlotte ! Charlotte ! implora Edouard, en fondant en larmes.

— Ah ! je cherche ce qu'il y a entre eux ?... Je le

sais trop!... Oh! mon Dieu! c'est la mort de ma mère!...  
Oh! je deviendrai folle!

Elle se souleva brusquement. Il la retint, l'attira dans ses bras, et la pressa longuement contre lui, poitrine contre poitrine.

— Charlotte! Charlotte! veux-tu me désespérer? Je suis aussi malheureux que toi!...

— Mais, comprends tu? Moi, qui ne voudrais qu'aimer, il faut que je réfléchisse, il faut que je me fasse un jugement!...

Mais, reprit-elle violemment, le puis-je, le dois-je?...

Si mon père est coupable, dois-je le savoir?...

Mais puis-je faire que je ne le sache pas?...

Elle s'enfonça dans le fauteuil, baissa la tête dans une attitude de complète abstraction, puis la releva et demeura immobile, tous les traits du visage douloureusement tendus par l'effort de la pensée, le regard tout en dedans.

Le mouvement de sa poitrine était saccadé et bruyant.

Edouard la regardait avec un véritable respect, retenant ses larmes, retenant son souffle.

— Coupable, je devrais encore l'aimer! dit-elle avec une sombre passion.

Mais, s'il n'est pas coupable... — et il ne l'est pas!  
— mais, alors... mais eux ils commettent un crime!...

Ah! quelle que puisse être ma pensée, je retombe dans le désespoir!

Et elle s'affaissa, et elle pleura, elle sanglota, comme une enfant qu'elle était. Et Edouard ne sut que pleurer avec elle.

— Ah! Edouard, reprit-elle quand ses larmes eurent longtemps coulé, en perdant ma mère j'ai tout perdu!...



Et eux aussi, car ils sont malheureux de se haïr, et si elle était là, ils s'aimeraient !

Ma mère, — et son sanglot éclata, — ma mère, elle est au ciel !... je ne l'entends pas, et je ne peux lui parler, mais je sens qu'elle me voit !... elle me bénit !...

Mais, se reprit-elle épouvantée, si elle me voit... si elle me voit en ce moment... si elle voit mon désespoir... mais elle est torturée, Edouard !... Ce n'est pas au ciel qu'elle est !...

— Si, si, murmurait Edouard.

— Oh ! je n'ai pas même cela... pas même une espérance en me tournant vers elle !... je ne peux pas croire qu'elle est en paix !... je n'ai qu'un regret qui me dévore !

Et elle se tut.

— Il faut te résigner, Charlotte, balbutia-t-il, hésitant à chaque syllabe... Tu dois songer à être heureuse, pour sa joie dans le ciel...

— Oh ! dit-elle, longtemps après, est-il possible qu'on n'oublie pas, qu'on ne pardonne pas !

Mais, comprends-tu ma vie, Edouard ? J'ai un père qui m'adore, qui ne rêve que de m'avoir, et un grand-père et une grand'mère d'une bonté !... Tu sais, Edouard, quels cœurs ils ont !... Et je les vois se haïr !... Comprends-tu tout ce que je souffre ?

— Ah ! si je comprends, pauvre Charlotte ! Il me semble que je souffre autant que toi : je voudrais du moins souffrir à ta place.

Elle ne l'entendait pas.

— Cette haine me détache d'eux : bientôt je ne les aimerai plus... Oh ! que cette nuit m'a déjà changée !

Et elle eut un cri qui bouleversa Edouard, et qui

dut, à travers le silence, retentir jusque dans l'alcôve du président : — Oh ! que je suis malheureuse !

Et elle se tordit les bras au dessus de sa tête, en se renversant sur Edouard.

Il la pressa vivement sur son cœur.

— Il faut te résigner, Charlotte, lui répéta-t-il doucement, — d'une voix si suppliante qu'elle s'apaisa et fit un mouvement pour l'écouter, — il faut te résigner parce que c'est la volonté de Dieu, te résigner et espérer.

— Me résigner... à voir les miens se déchirer?... non !... mais je cesserai de les aimer... Tiens, je ne les aime plus !... Ils m'ont fait trop de mal !...

Je voudrais mourir.

Sa voix n'était plus qu'un souffle. Edouard eut comme une vision de sa mort. Il frissonna.

— Oh ! non, non, dit-il haletant, tu ne voudrais pas mourir !... Oh ! quelle douleur pour ces pauvres parents que tu aimes toujours, que tu aimes bien, Charlotte, malgré tout... et qui se reprocheraient ta mort... et qui sauraient bien qu'ils t'ont tuée !...

— Oh ! fit-elle avec abattement.

— Eh bien ! pour moi... pour moi, Charlotte, il faut que tu vives !

Elle était épuisée. Pauvre âme si jeune, si tendre, comment avait-elle pu soutenir des pensées si lourdes... et si longtemps ?

Maintenant, elle n'avait plus que son cœur d'enfant, cœur meurtri qui ne voulait qu'être consolé. C'était un cœur d'enfant qui lui parlait, c'était Edouard, un amour que rien ne lui reprochait, celui-là. Elle ne fut plus qu'attendrissement et caresse.

— Eh bien ! oui, dit-elle, je veux vivre ; je veux vivre pour toi, Edouard !

Elle se laissa encore glisser dans le fauteuil, mais cette fois sous le poids de la fatigue et de l'apaisement, alourdie déjà par un irrésistible sommeil. Mais dans un sentiment bien doux des promesses de cet instant, déjà pour elle un bonheur, et dans un besoin débordant de caresse, qui lui fit jeter ses bras au cou d'Edouard, et répéter avec des baisers, des baisers :

— Oh ! oui, je vivrai pour toi... et tu vivras pour moi ! Et nous nous aimerons... nous nous aimerons... toujours... toujours !...

Et ils demeurèrent étroitement enlacés, assoupis dans un baiser, balbutiant encore de douces paroles.

— Aime-moi bien !

— Oh ! Charlotte !

Ce fut un dernier murmure sur leurs lèvres qui se cherchaient encore, un dernier effort de leurs poitrines déjà endormies.

## XIV

Le lendemain, M<sup>me</sup> Lutello fut fort étonnée de ne pas voir Edouard et Charlotte accourir ensemble l'embrasser, comme d'habitude. Quand huit heures sonnèrent à sa pendule, elle se leva, un peu inquiète de ce qui se passait, se flattant cependant que ce retard tenait simplement à quelque jeu, peut-être aux montres auxquelles on avait demandé l'heure, et qu'on n'avait pas songé à remonter un premier soir. Elle voulut surprendre ses petits-enfants elle-même. Et elle monta vivement, tout heureuse d'aller les trouver, jouissant déjà de leur embarras, et se promettant une charmante gronderie.



Elle se rendit d'abord à la chambre de Charlotte. N'entendant aucun bruit, elle ouvrit doucement, de peur de réveiller brusquement sa fille, si par hasard elle dormait encore. Elle avait déjà sur les lèvres le nom de paresseuse, qui lui semblait bien mérité.

Mais, son regard plongeant dans la chambre, elle demeura confondue, sans voix. La chambre était vide, le lit était tel que la servante l'avait préparé le soir.

Quand la bonne grand'mère fut un peu remise de sa stupéfaction, l'odeur forte particulière aux bougies qui se meurent, l'odeur qu'avait répandue la bougie de Charlotte, brûlant jusqu'à son entière consommation, la frappa tout d'abord. Elle vit ensuite sur la table le livre de messe de sa petite-fille, le livre de communion, jeté ouvert et retourné, jeté avec colère ou avec frayeur, avec violence assurément. Les gants blancs traînaient à côté. Le voile était plié soigneusement sur une chaise au pied du lit, tel que M<sup>me</sup> Lutello l'avait elle-même placé la veille avant le dîner. Elle chercha en vain la robe blanche sur quelque meuble ou les bottines sur le tapis. Le seul objet qui révélât que Charlotte eût voulu se coucher était son peigne, errant en compagnie du livre et des gants.

M<sup>me</sup> Lutello s'inquiéta sérieusement.

Elle écouta un instant haletante, chercha instinctivement autour d'elle, comme si elle eût pu apercevoir Charlotte dans un coin. La petite fille n'avait pas pu quitter la maison : M<sup>me</sup> Lutello alla à la chambre d'Édouard.

Les chambres des deux enfants étaient séparées par un cabinet. Si les portes en étaient fermées, ils avaient pu ne pas l'entendre venir. Mais pourquoi Charlotte n'avait-elle pas passé la nuit dans son lit ?

Mais les portes étaient ouvertes ; il n'y avait aucun

bruit dans la chambre d'Édouard : il n'y était donc pas non plus !

Pour le coup M<sup>me</sup> Lutello se sentit défaillir ; ses jambes la portèrent à grand'peine au delà du cabinet.

Mais alors...

Alors son émotion la suffoqua bien autrement : ils étaient là tous deux épaule contre épaule, joue contre joue, et la main dans la main ; sur leurs bouches était le même sourire ; leurs paupières étaient closes de la même profondeur de rêve. Leurs deux têtes sur l'oreiller, éclairées par un vif rayon du matin, avaient quelque chose des têtes d'anges que les peintres rapprochent dans un nuage.

Une joie vraiment religieuse joignit les mains de M<sup>me</sup> Lutello.

Après avoir un moment contemplé ses petits-enfants, elle ouvrit les bras les voulant serrer tous deux ensemble, comme ils étaient là, sur son cœur. Oh ! quel doux réveil sous ses baisers !

Mais elle s'arrêta aussitôt. Cette mystérieuse scène de la nuit, la cause qui avait poussé Charlotte près d'Édouard, leurs caresses, leurs larmes peut-être, leurs serments d'enfants peut-être aussi, — car quel rêve avaient-ils fait en ce grand jour ! — le sentiment enfin dans lequel ils s'étaient endormis embrassés, tout cela devait être à jamais secret entre eux et Dieu !

Elle eut peur d'être aperçue, et se retira bien vite sur la pointe des pieds.

Quand elle eut franchi la porte, elle se retourna, et regarda encore d'un long regard ses chérubins endormis. Puis elle descendit à la hâte, essuyant à plus grande hâte encore les larmes qu'elle n'avait pu retenir, mais heureuse, oh ! bien heureuse !

## LIVRE DEUXIÈME

## I

Six ans après, on remarquait à Toulouse, avec une hostilité toute méridionale, deux étrangers, un officier en civil, un crêpe au chapeau, et une grande et svelte jeune fille blonde en noir appuyée sur son bras. On eût dit que les loquaces Toulousains recevaient quelque injure du silence que ces étrangers gardaient, dans leurs promenades régulières le long des boulevards. La grâce rêveuse de la fille ne palliait du moins pas à leurs yeux la fierté un peu sombre du père.

C'était Salaberry et Charlotte, non-seulement étrangers, mais encore exilés à Toulouse : elle, arrachée récemment à sa patrie par un véritable déchirement de famille ; lui, déjà depuis plusieurs années exilé là de l'armée, sa seule patrie, dans une fonction tout administrative et industrielle, la direction de la fonderie de canons.

M. Lutello venait de rejoindre sa femme dans la tombe : c'était son deuil qu'ils portaient.

Le président s'était éteint doucement, sous le poids des ans, voyant avec sérénité approcher la mort, s'en



entretenant avec Charlotte, qui soutenait son bras dans les allées de son jardin, où il était descendu jusqu'à la fin. La suprême crise n'avait été que de quelques heures, un jour que M. et M<sup>me</sup> Montal, trompés par ce qui restait de force au vieillard, étaient à la campagne aux environs de Besançon. Charlotte avait lutté seule contre l'effarement de ce coup soudain, seule elle avait reçu les derniers adieux. Elle avait fermé les yeux de son grand-père.

Elle l'avait, après la mort de sa grand'mère, entouré de soins plus que sa tante. Elle avait été tout d'abord plus prévoyante et plus entendue auprès de lui : elle savait mieux deviner ces petites attentions, préparer ces douces surprises auxquelles se prend le cœur des vieillards comme celui des enfants, et dont il était plus touché que tout autre ; elle trouvait mieux le mot qui le rassérénait aux instants tristes ; elle avait l'enjouement, le charme, qui pouvait soutenir de longues heures son insouciance. M<sup>me</sup> Montal avait reconnu cela aussitôt, sans dépit, plutôt même avec un mouvement tout nouveau de sympathie vers sa nièce, quelque chose comme de la reconnaissance. Avant que M. Lutello y eût sérieusement songé, elle parlait de Charlotte pour lui tenir sa maison.

Le président avait hésité : pauvre Charlotte ! elle avait déjà trop connu le chagrin. Et fallait-il qu'elle passât de longs mois, de longues années peut-être, les plus riantes de la vie, dans la société d'un vieillard ? Mais Charlotte avait été si tendre, qu'il n'avait plus eu de scrupule. Il s'était même attaché si vivement à cette pensée de sa fin veillée par cette enfant que, sans prendre le temps d'en écrire à Salaberry, il avait cessé d'envoyer Charlotte au Sacré-Cœur, où il ne lui restait d'ailleurs pas grand'chose à apprendre, remet-

tant à plus tard le soin de faire achever son instruction sous son toit par des maîtres particuliers. M. Montal, consulté, lui, comme il l'était toujours, et comme toujours ne perdant pas de vue ses intérêts, avait envisagé l'influence de la petite fille, et n'avait fait qu'en sourire tout d'abord. Il avait la main sur les affaires du président, qui les lui abandonnerait de plus en plus avec l'âge. Il tenait une procuration de son beau-frère, l'officier, un ignare, qui ne pouvait le contrecarrer, et il allait régler seul la succession de M<sup>me</sup> Lutello. Il était obligé de reprendre son fils chez lui. Mais la place plus grande que Charlotte pouvait conquérir dans le cœur du président, ne devait pas s'étendre au testament : il se croyait plus influent qu'elle pour cet acte, dont son beau-père lui avait déjà fait confiance, et à la rédaction duquel il comptait prendre part. Il n'avait eu aucune objection contre la situation faite à Charlotte.

Quant à Salaberry, informé passablement en retard par la négligence d'Augusta, et l'oubli de Charlotte dans son ardeur nouvelle de maîtresse de maison, il avait approuvé vivement, avec émotion. Il n'avait pas eu un instant la pensée d'enlever sa fille à M. Lutello. Il avait compris tout ce que ce pauvre vieillard, cruellement atteint par la mort de sa femme, devait trouver de ressources dans cette enfant, dont l'étonnante intelligence le frappait délicieusement à chacune de ses lettres. Il souffrait de ne pas la posséder lui-même, mais il était incapable de la supposition menteuse, qu'elle devenait alors un embarras pour ce grand-père qui l'adorait, qui l'avait élevée, et qui avait besoin d'elle; il était incapable de la lui ravir.

Et puis, il était militaire, et c'était bien pour un militaire qu'une si jeune fille était un embarras. Salaberry



était enfin une âme haute, mais généreuse, qui ne revenait pas à demi. Il n'avait plus dès longtemps aucun grief contre la famille de sa femme. Il n'avait plus aucune crainte d'abandonner Charlotte, non seulement au président, — il avait toujours vu en lui le meilleur des pères, — mais encore à sa belle-sœur, à son beau-frère lui-même. Il avait maintenant avec eux des relations de bonne parenté : il y mettait sincèrement tout son cœur. M<sup>me</sup> Lutello, en l'accueillant comme un fils, en avait fait pour eux le plus confiant des frères.

Oh ! Charlotte n'avait pas été trompée par son presentiment d'enfant : après la visite de son père, le jour de sa première communion, la glace n'avait pas été rompue entre le gendre et la belle-mère : M<sup>me</sup> Lutello n'avait parlé de lui encore qu'avec répugnance et amertume, et lui était demeuré seul dans son fort. Mais, la blessure de Salaberry à Solférino, sa nomination de chef d'escadrons comme il était à l'hôpital à Milan, la douleur et la joie mêlées dans l'âme de Charlotte avaient profondément remué la femme du président. Le retour de Salaberry à Besançon avait été un retour d'enfant chéri. Il n'y avait eu qu'une ombre à la fête : la jalousie de Montal. Mais, quoiqu'elle fût très visible, Salaberry n'avait voulu y trouver que comme une juste riposte à son orgueil, à lui. Il demeurerait convaincu, depuis ce jour, que la plus franche cordialité régnait entre eux.

Charlotte était ainsi devenue, à douze ans, à la joie de son père, la gouvernante de son grand-père, heureuse de se consacrer à ses derniers jours. Elle avait été secondée, secondée seulement par sa tante.

Salaberry n'avait eu le temps de la voir, que bien peu, à l'œuvre, dans deux ou trois voyages de quel-



ques jours ; puis il était parti pour son exil, son usine, qu'il n'avait pu quitter qu'une fois avant la mort du président. Mais il avait connu, par lui et par elle, toute l'ardeur qu'elle avait mise à sa tâche. Et dans les moments qu'il avait passés sous le toit de M. Lutello, il avait assisté à de véritables fêtes où elle régnait, qu'elle embellissait et qu'elle échauffait de son cœur.

Le président avait pu, par elle, mourir dans la douce pensée qu'il laissait sa descendance bien unie.

## II

Le seul événement de sa mort déchaina cependant la guerre entre les deux beaux-frères.

Cette mort était si récente, que Salaberry ne sentait encore qu'un vide dans son cœur, et se trouvait plus seul, sans songer que Charlotte était enfin à lui. Sous cette impression, il avait besoin d'effort pour conduire son usine. Un matin, il traversait la cour de la fonderie, fort préoccupé, allant assister à une coulée : le vétérans-portier courut à lui, et lui remit un papier.

C'était un papier timbré, deux pages d'un griffonnage illisible, où il devina cependant aussitôt quelques mots : son nom d'abord, puis celui de Montal, celui de Charlotte. Un huissier le sommait de quelque chose, probablement de comparaître devant un tribunal, celui de Besançon sans doute, car ce nom de Besançon revenait maintes fois le long de l'acte. « En validité dudit testament... faute de quoi... dans le délai de... sous peine de... Afin qu'il n'en ignore... Et parlant comme dessus... dont le coût est... » Il y a des gens qui ne reçoivent pas froidement les in-

sultes de la procédure. Salaberry était bien de ceux-là. Il froissa le papier, et le fourra dans sa poche, en jetant un regard indigné. Mais il lui sembla alors que le portier, en l'abordant, n'avait pas eu son respect habituel : cela était plus grave. Il pouvait mépriser la Justice, mais il n'entendait pas qu'il pût paraître à un soldat, amoindri dans sa dignité d'homme et d'officier.

Jamais, en aucunes mains, le commandement n'avait été plus raide que dans les siennes, et rien jamais sous lui n'avait péché par désobéissance. Il n'en éprouva pas moins un besoin inconnu d'autorité, qui lui fit parler trop vivement à des contre-maitres et à des ouvriers : il tenait suspendues sur les têtes les punitions les plus sévères pour le moindre accident fortuit ; rigidité dont il s'irrita, la coulée ayant admirablement réussi, et qui vint grossir l'affaire du papier encore incomprise.

Le soir, quand il reçut une lettre d'explication de Montal, sa colère devint précise : son beau-frère lui avait fait une mortelle injure : il l'assignait en validité du testament de M. Lutello. Ce n'était pas contre lui qu'était prise la précaution, mais on ne savait ce qui pouvait arriver. Charlotte se marierait : on ne pouvait prévoir qui elle épouserait. Et peut-être ce mari inconnu attaquerait-il le testament. C'était une précaution qui assurait leur tranquillité à tous, celle de Salaberry la première. C'était d'ailleurs une formalité. Salaberry n'avait aucun besoin de constituer avoué : défaut serait donné contre lui.

Ce *défaut*, voilà ce que l'officier ne put supporter. Il n'entendait rien aux affaires, et n'avait pas la prétention de défendre lui-même ses intérêts. Mais l'idée qu'il pût paraître se dérober le transporta de fureur.

Si c'était une formalité, il voulait y prendre part, et de près. Il alla trouver son général, et dans l'état de surexcitation où il se trouvait, n'eut pas de peine à obtenir de partir aussitôt, pour ce qu'il appelait une affaire d'honneur.

Grand fut l'étonnement de Montal de le voir paraître.

— Hé quoi ! vous vous êtes dérangé ! je me suis donc bien mal expliqué ?

Cela était dit d'un ton de regret, sincèrement sans doute.

— Vous avez été très clair au contraire, et j'ai fort bien compris, répliqua Salaberry. J'attache une extrême importance à ma comparution. Je ne veux pas avoir l'air d'un homme en fuite !

— D'accord ! fit Montal avec condescendance. Mais comme vous prenez cela ! calmez-vous !... Mais, mon cher, ajouta-t-il en souriant, dans ces affaires-là, tous les jours défaut est donné contre les plus honorables gens et les plus honorés... Vous vous faites une idée !...

— Mon idée est juste, interrompit Salaberry avec violence.

Il sentait que non, il sentait que sa susceptibilité avait été extrême. Il se sentait dominé par le savoir de son beau-frère, un savoir qu'il méprisait.

— Quand je vous disais que je m'étais mal expliqué, que je ne m'étais pas suffisamment expliqué !

Et Montal, fort gêné du silence qu'il avait gardé sur le testament lui-même, continua vivement :

— M. Lutello a fait par testament le partage de ses biens. Ce partage, il le voulait faire depuis longtemps : il en parlait ouvertement. Il en a parlé devant vous, sinon à vous-même.



— Ce que M. Lutello a fait, il l'a bien fait, dit l'officier avec impatience.

— Ce partage, s'obstina Montal, est fort sage.

— Hé ! qui refuse la sagesse à M. Lutello, qui la lui conteste !

— Je vous explique... je veux vous expliquer...

Et le visage de Montal semblait dire en même temps, que Salaberry était incapable de le comprendre.

— M. Lutello, reprit-il avec effort, a donné sa maison à Augusta... parce que nous habitons Besançon... Il tenait à ce qu'elle demeurât dans la famille.

Eh bien, continua-t-il avec plus d'assurance, s'il fût mort sans testament, cette maison il l'aurait fallu liciter... elle eût pu passer en des mains...

— Que me dites-vous ! interrompit Salaberry, qui voulut chasser un soupçon, je ne vous demande pas cela.

Tenez, je n'ai [pas voulu une entrevue avec vous... je suis ici pour répondre à votre assignation... je ne songeais pas à vous [rencontrer... Je venais chez Charlotte... la chercher, l'emmener, ajouta-t-il d'un ton tranchant.

Comme il disait : « chez Charlotte, » son orgueil lui criait : « chez Montal. »

— Mais moi, fit l'avocat, opposant le calme à la vivacité, je suis très heureux de vous voir...

Charlotte est mineure : les étrangers étaient forcément appelés à la licitation...

— Mais, M. Lutello a parfaitement fait de partager lui-même ses biens. Les parents devraient toujours agir ainsi : les héritiers ne se querelleraient pas en partageant.

Comme cela, nous ne nous querellerons pas.

Il voulait briser là. Il avait hâte d'embrasser Char-

lotte, de savoir ce qu'elle ressentait à l'idée de quitter pour toujours la maison où elle était née.

— Puisque vous allez chez un avoué, fit Montal toujours embarrassé, faites-lui prendre connaissance du testament... voyez-le vous-même... rendez-vous compte...

— C'est inutile : je sais tout ce que j'ai besoin de savoir pour le moment : la maison est à vous!

— Ah! monsieur mon beau-frère, s'écria Montal s'irritant pour la première fois, feriez-vous allusion à Tartufe?

— C'est vous qui savez si l'allusion peut être juste!

— Je vous croyais désintéressé. Mais sachez que Charlotte est largement partagée.

— Je le saurais si vous m'aviez envoyé le testament, au lieu d'une sommation injurieuse!

— Mon Dieu! que cela vous tient donc au cœur...

Montal souriait : il avait véritablement pitié du pauvre soldat ignorant.

— Sachez bien, vous-même, dit Salaberry méprisant, que je n'ai souci que de ma dignité.

— Ah! s'exclama douloureusement l'avocat.

Salaberry le regardait fixement, voulant une explication.

— Etes-vous bien sûr, dit Montal lentement, comme s'il eût cédé à une irrésistible conviction, êtes-vous bien sûr d'avoir toujours eu ce souci-là?

Salaberry attendait, les yeux flamboyants.

— Quand vous oubliez complètement votre fille, vous déchargeant d'elle sur ses parents?

Montal avait les bras croisés, et hochait gravement la tête, tristement; il avait l'air d'un penseur qui

aurait longtemps étudié la dignité, et qui eût été forcé d'avouer une triste vérité.

Cette injure philosophique parut à Salaberry repousser toute réparation. Malgré le bouillonnement de son sang, il haussa les épaules, et tourna le dos à son beau-frère, en lui disant d'une voix éclatante : — Je serais parfaitement ridicule de relever cela !

Et il marcha vers la porte.

Charlotte et sa tante accouraient en ce moment au bruit.

La jeune fille se jeta dans les bras de son père. Dans sa surprise, elle ne trouvait aucune parole.

— Qu'avez vous donc ? s'écria Augusta. Pouvez-vous avoir une scène pareille ?

Montal avait un peu perdu de sa philosophie : il cherchait un dénouement, non sans agitation.

— Charlotte, dit Salaberry, en prenant le bras de sa fille avec un mouvement impérieux, tu ne peux rester plus longtemps chez M. Montal.

Et, comme elle demeurait stupéfiée et muette, et regardait Augusta, muette comme elle : — Dis adieu à ta tante ! ajouta-t-il, embrasse-la !

Charlotte obéit machinalement. Augusta se laissa embrasser, sans un geste, avec un regard inquiet seulement vers son mari. Montal respirait avec peine, il avait le front couvert de sueur, et le maintien attentif d'un homme qui achève de franchir un précipice ; mais il y avait du contentement dans ses yeux.

— Adieu, madame, dit Salaberry, entraînant Charlotte.

La jeune fille monta à sa chambre, sa chambre d'enfant qu'elle n'avait jamais quittée. Elle se hâta de s'habiller, sentant avec de grands battements de cœur l'impatience de son père sur le palier. Dans ses mou-



vements précipités, ses yeux tombaient avec ses rapides songeries, sur toutes les choses qui étaient le cadre de sa vie intime, toutes ces choses qu'allait jeter, elle ne savait où, la tempête qui l'emportait elle-même. Son esprit galopait, mais toujours tenu par cette dominante pensée : obéir à son père.

— Oh ! fit-elle tout à coup, Edouard?... Edouard, je ne le verrai plus !

Cette surprise poignante l'arrêta seule un moment.

Une heure après, elle était installée dans un hôtel, dans sa ville natale. Elle s'y cloîtrait quelques jours, tandis que son père courait, tout en affaires, et partait bientôt pour Toulouse.

### III

De ses fenêtres, exposées heureusement plus au nord qu'à l'ouest, et qu'elle laissait ouvertes jusqu'à l'arrivée des rayons du soleil, les derniers du jour, Charlotte voyait des toits de hangars dépendant de l'arsenal, des arbres rabougris et des murs avec un boulevard au travers, et les longs bâtiments de la caserne d'artillerie. Au-dessus s'étendait, commençant par une teinte grise bientôt fondue dans l'azur et coupé, çà et là, de noires fumées montant droit, le ciel brûlant du Midi. C'était un perpétuel flamboiement de lumière, un pétilllement de chaleur desséchant et crevassant tout, une pluie de feu sans trêve, avec un continuel rejaillement d'air embrasé et de poussière. Mais la jeune fille ne pouvait supporter un appartement clos.

Toute la journée, elle voyait cet horizon nouveau et fastidieux, des journées qu'elle passait seule, toute

seule, cherchant à les remplir de travail, entendant du moins avec orgueil les bruits de la fonderie.

Avant le soir, elle ne voyait généralement son père que les vingt minutes du déjeuner. Oh ! ce n'était pas sa faute, à lui : il avait des fonctions bien complexes, une immense responsabilité : il était à la fois absorbé à son cabinet par des calculs ininterrompus, et tenu à une surveillance continuelle des ouvriers. Mais cet éloignement était bien un peu voulu par elle. Elle eût pu souvent, sans l'embarrasser, entrer près de lui, mieux encore l'accompagner aux ateliers. C'était avec grande joie qu'il les lui avait fait parcourir à son arrivée : il s'était complu à lui donner de longues explications du travail qu'elle voyait ; un jour même, qu'il l'avait fait assister à la dernière visite d'une pièce, comme elle s'arrêtait à en admirer les formes et le poli du bronze, il lui avait annoncé avec un irrésistible entraînement qu'il l'en faisait marraine. Quoiqu'elle eût senti tout ce qu'il y avait de tendresse et de fierté paternelle dans cette idée, un peu hardie peut-être, de donner son nom à un canon, et qu'elle fût de caractère à tenir beaucoup à ce grand honneur, elle ne savait encore où en était le travail de la gravure de *Charlotte*. Elle n'en avait pas même reparlé à son père, qui s'en taisait aussi.

Elle avait horreur de la froideur qui régnaient entre eux ; mais elle s'épouvantait, en s'abandonnant à son cœur, de se trouver tout à coup sur la pente de souvenirs blessants pour lui. Cela lui était déjà arrivé. Oh ! c'était affreux ! Il l'aimait tant, il avait tant de joie à lire dans son âme, et il y avait toute une part d'elle-même qu'il fallait qu'elle lui cachât, presque tout son bonheur jusqu'à ce jour !...

Mais elle espérait. Elle espérait s'affermir entre les

sentiments qui se combattaient en elle, concilier à force de volonté ses devoirs opposés.

Elle voulait ne pas mutiler son cœur, le laisser tout entier à eux et à lui, lui consacrer, à lui, toute son activité, garder en même temps toujours leur culte dans son âme, comme dans un sanctuaire. Elle voulait que lui fût la préoccupation de tous ses actes, qu'eux fussent toujours avec elle dans l'envolée de son rêve religieux ; que jamais autrefois n'apparût entre lui et elle pour glacer leur caresses ; que jamais cette réserve ne portât ombrage à leur confiance, qu'ils fussent enfin délivrés tous les deux de la crainte de se blesser et de l'étude de leur langage. Elle voulait avec lui, non plus seulement quelques heures d'amusement, pour lesquelles elle avait besoin comme de se griser de tendresse, elle voulait l'échange de leurs pensées, de leurs pensées intimes et graves. Elle voulait qu'il eût la même volonté qu'elle, qu'il l'entendît sans qu'elle parlât.

Pour cela il lui fallait du temps. Et le sentiment de ce temps pesait cruellement sur elle. Et la hâte qu'elle en éprouvait amoindrisait son jugement. Il y avait des moments, où elle ne savait plus que gémir et pleurer. Mais elle priait aussi, et la prière la relevait toujours.

Elle s'efforçait du moins, dans un labeur de chaque jour, de complaire à ce père chéri en s'imposant les études qu'il préférerait, de diminuer ainsi comme elle pouvait la distance qui les séparait. L'histoire, la philosophie, les langues avaient ainsi leurs tours réglés ; les poètes, les romanciers aussi, car Salaberry, loin de les redouter pour les femmes, croyait que leur éducation se fait beaucoup par eux : il les lui choisissait seulement. Elle s'attaquait même aux sciences physi-



ques, aux mathématiques, sans se faire un mérite d'un sacrifice qu'elle ne faisait pas. Elle y trouvait en effet l'observation, la rectitude de raisonnement qui étaient un besoin de son esprit. En usant ainsi les heures que le tourment même de sa vie n'aurait pu remplir, elle avait la certitude de préparer son étroite union avec son père. Elle étudiait encore son piano, mais un peu seulement, le moins possible, et absolument pour son père. Certes, elle aimait la musique, cette langue vague et infinie; mais un piano en est à peine un balbutiement, un balbutiement sonnant faux partout à nos oreilles, dont les échos ne faisaient pas grâce à Charlotte, jusque dans son désert. Elle s'abandonnait plus volontiers à son enthousiasme pour la peinture, en retrouvant, dans de longs recueils, les impressions qu'elle avait reçues des œuvres de maîtres qu'elle avait vues, et en étudiant à toute occasion la vie des maîtres eux-mêmes.

Elle cherchait enfin à être ce que son père voulait qu'elle fût, non une savante ou une artiste, mais une initiée, un esprit juste, et une amie du beau.

Elle n'avait plus de famille. Et dans ces liens qui venaient de se briser, était le plus tendre qu'elle eût formé, qu'elle crût pouvoir former jamais. Comment eût-elle conservé, après cela, de lointaines et fugitives amitiés de jeunes filles? Il fallait qu'elle oubliât Besançon; et pour cela, qu'elle s'y fit oublier. Elle l'était déjà. Aucune lettre n'était venue la trouver dans sa retraite.

A Toulouse elle n'avait été présentée encore à aucune femme, et n'y avait aucune relation. Aucune occupation de ménage ne venait non plus l'arracher à elle-même. C'était bien rarement que la vieille ser-

vante qui l'avait suivie de sa province, très maîtresse et très capable de l'être, entraît auprès de Mademoiselle. Il fallait quelque choc entre sa rudesse franc-comtoise et la gouaillerie gasconne. Elle voulait alors s'en aller : c'était un abominable pays. Mais un mot de la jeune fille la remettait, et la maison continuait à marcher d'elle-même. Charlotte était bien seule avec le temps tout entier.

#### IV

Elle ne dormait guère. Elle se réveillait souvent en proie à une violente agitation. Ce n'était point la secousse d'un cauchemar : elle ne rêvait pas. C'était sa pensée qui pesait sur son sommeil, et qui la ressaisissait toute-puissante au plus léger retour de sentiment. Il lui semblait que c'était sa conscience elle-même qui la harcelait. Elle reposait, elle était paisible, et son père ignorait encore son cœur. Elle pouvait reposer, quand l'heure qui s'écoulait leur manquerait peut-être pour se connaître. Combien de jours avaient-ils à passer ensemble ?

Et enfiévrée par la nuit, par la brusque suffocation de la surprise, par le vain effort de ses yeux tout grands ouverts, par le silence tintant à ses oreilles, par ses sens comme par son imagination, elle se laissait emporter, dans son énervement, aux pressentiments les plus sombres.

Plus d'une fois, en proie à une véritable terreur, elle s'était levée et habillée en hâte, pour courir à un dieu. Ce seul mouvement lui rendant la réflexion, elle n'avait jamais franchi le seuil de sa chambre,

mais elle était demeurée le reste de la nuit à sa fenêtre, songeant toujours douloureusement qu'elle avait peu de temps à vivre avec son père, résolue à lui parler enfin, cherchant, haletante, ce qu'elle allait lui dire, lui parlant déjà, jetant son émotion au vent avec ses regards inquiets vers le noir horizon dans une impatiente attente du jour.

L'aurore la trouvait anéantie, écoutant cependant avidement les premiers bruits des environs, épiant avec angoisse le réveil de son père.

Mais, l'affolement de la nuit passé, la raison reprenait en elle son empire, et avec la raison la contrainte. Il ne lui semblait plus qu'ils fussent pressés par l'instant, et son inquiétude était de ménager l'avenir.

En se jetant dans les bras de son père, elle n'apercevait plus que bien vaguement leur séparation, et entre les baisers qu'elle lui donnait, elle ne trouvait que les paroles banales et insouciantes qui éclaircissaient le front du soldat.

## V

Ces nuits douloureuses étaient suivies de matinées mornes et vides, vides d'idées, vides de travail, vides de sentiment. Les sensations du monde extérieur s'emparaient alors de la jeune fille, se succédaient, se superposaient et se mêlaient enfin en un rêve les sens ouverts, où elle demeurait de longues heures, attachée à sa fenêtre, aspirant l'air à pleins poumons, sachant à peine qui elle était, où elle était, sentant pourtant un poids sur son cœur qu'elle s'efforçait en vain de soulever. Elle voyait et elle entendait, sans



savoir ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait : les objets auxquels ses yeux se butaient n'étaient que des couleurs qui faisaient un fond aux choses de son rêve; les murmures qui lui arrivaient n'étaient que le berce-ment de ce sommeil debout. Triste sommeil, qui n'a pas la mystérieuse envolée de l'autre, d'où l'attention et la volonté ne sont pas moins absentes, et dont le n'est qu'abrutissement, sommeil qui chez ceux qui vague cherchent, suit souvent l'abus de la pensée.

Quand cette sorte de repos lui avait rendu un peu de force, qu'elle respirait plus librement, il lui arrivait de prendre un intérêt puéril aux détails de son horizon; elle était naïvement curieuse de ce qui se passait dans la cour de l'arsenal, sur le boulevard ou au loin; elle regardait avec empressement du côté d'où lui venait quelque voix; elle se répétait en dedans les cris des marchands, elle s'en occupait; elle cherchait le sens des rumeurs de la ville; elle devenait toute joyeuse à la sonnerie de la trompette d'artillerie, éclatant tout à coup rapide sur tous les autres bruits, et répétée bientôt de cour en cour comme par des échos. Maintes fois, cette sonnerie l'avait d'abord tirée de la torpeur de ces instants. Elle avait alors aussi, quelquefois, trouvé sa première distraction dans le long clapotement sur le pavé lointain, des chevaux revenant de la promenade matinale.

Son esprit avait ainsi comme un moment d'enfance, d'ignorance plutôt que d'oubli. Puis, à mesure que son âme remontait à la région qu'elle habitait, des scènes vraies ou imaginaires s'interposaient entre ses yeux et les objets, souvenirs et espérances, craintes et réflexions l'emportaient bien loin.

Et en reprenant le cours de ses pensées, en se retrouvant dans la réalité de sa vie, elle recevait de tout

ce qui l'entourait comme un redoublement d'ennui, une hâte toute nouvelle vers son avenir. Les désirs et les regrets lui faisaient également repousser ce tableau, qui ne pouvait rien représenter à son cœur, et saisie d'un véritable dégoût, elle en détournait les yeux. Mais une croix d'or étincelait sur l'azur du ciel. C'était à elle que le regard de Charlotte était allé tout droit, lorsque sa fenêtre s'était ouverte la première fois devant elle. Cette croix, elle la regardait encore alors d'un long regard, son dernier regard au dehors. Et elle se mettait à travailler avec ardeur, pressée par le sentiment du temps perdu.

## VI

Elle perdait bien d'autres heures encore pour le but qu'elle avait proposé à sa vie. Mais celles-ci étaient des heures délicieuses : c'étaient ses heures à elle.

C'étaient des élans vers l'infini qui la ravissaient dans une ardente foi du bien, du bien seul, une révélation de Dieu et de sa providence qui ne laissait de place au mal, que dans l'observation étroite de notre monde, une parcelle infiniment petite de l'univers. C'était une intuition de la justice suprême par le mouvement éternel des âmes et leurs successives existences, une probabilité de réhabilitation pour toutes les déchéances par l'expiation, une espérance enthousiaste de tous les pardons, de toutes les réconciliations. C'était l'être sans cesse renouvelé par la mort.

La mort, elle avait appris, auprès de son grand-père, à y songer avec douceur, à voir en elle moins le cadavre qu'elle fait, que le souffle qu'elle dégage, à espérer

encore quelque lien avec ceux qu'elle emporte. Elle se passionnait maintenant pour elle, c'était sa réflexion la plus aimée. La mort, c'était, dans la religion qu'elle se formait, l'exercice continu de la bonté et de la justice divines.

L'action de Dieu sur la terre et la puissance du mal l'avaient violemment troublée. Le génie du bien et le génie du mal lui avaient semblé une création des religions primitives, destinée aux peuples en enfance. Le bien seul devait exister : elle en avait été comme illuminée.

Le ciel et l'enfer du christianisme l'avaient fortement et également inquiétée. Elle ne concevait pas que la seule vie terrestre, bonne ou mauvaise, pût décider de l'éternité. Quelle raison aussi de ne pas croire que l'âme qui vient sur la terre quitte un autre monde, naissant heureuse ou malheureuse, faible ou puissante, selon sa vie précédente ? La petitesse extrême de la terre dans l'univers, véritablement établie par la science, n'en pouvait faire le lieu de toutes les épreuves, le théâtre de toutes les actions, méritoires ou condamnables.

Elle croyait que les âmes se reconnaissent. Elle croyait à la rencontre de celles qui s'aiment, comme à une récompense ; elle croyait à une éternelle espérance de se retrouver, à la possibilité d'une union indéfinie. Il lui semblait avoir entendu dans ses rêves des appels des âmes qui la cherchaient. Elle s'expliquait, par une vie commune antérieure, de mystérieuses et inexplicables sympathies, d'insurmontables éloignements.

Elle croyait fermement à la prière. Elle croyait à la liberté, mais elle croyait aussi au conseil de Dieu. Elle ne doutait pas que toutes ses invocations ne fussent entendues ; elle recevait comme de véritables



réponses les inspirations mêmes de ses recueils religieux. L'action de Dieu, toujours imminente ainsi sur quelque volonté, au-dessus des lois générales, et par l'inflexible logique des événements, lui semblait pouvoir conduire définitivement toutes choses. La plus arrogante volonté pouvait être brisée par la plus infime et la plus éloignée.

Heureux ceux qui appelaient Dieu à leur secours !  
Et elle priait.

Et elle promenait, sans se lasser, son imagination à travers ces idées qu'elle aimait. Elle poussait toujours plus loin son imagination, mais elle la faisait suivre de sa raison. Elle se cherchait avec ardeur des objections, elle s'y complaisait. C'était avec joie qu'elle trouvait un jugement à porter. Parfois elle s'effrayait, parfois elle osait. Elle était heureuse de sa frayeur comme de son audace, par la grandeur du problème auquel elle se heurtait.

Le sentiment de sa faiblesse et le respect de la religion de son foyer ne disparaissaient pas dans cette surexcitation de sa pensée. La poésie de son enfance jetait même toujours un peu son rêve apaisant sur le trouble de ces recherches passionnées ; et souvent son émotion s'achevait dans un retour attendri vers la paisible croyance de ses premières années, comme ses yeux perdus dans le ciel se reposaient sur la croix.

Sa religion, l'inquiétude de sa foi, c'était sa passion intime, sa grande passion. Elle en avait une autre, secrète aussi, toute contemplative, toute naïve, les fleurs bleues. Son balcon en était rempli : fleurs bleu sombre, fleurs bleu pâle, fleurs d'azur. La vieille bonne ne se serait permis d'y toucher, tant mademoiselle les aimait ; son père n'entrait pas dans sa chambre sans les admirer. Mais ni elle, ni lui n'avaient

aperçu jamais les longs dialogues muets de la jeune fille avec ces corolles charmantes, aux fonds blancs, noirs, jaunes, qui la regardaient comme des yeux.

## VII

Quand le soleil couchant la forçait à fermer enfin ses persiennes et ses fenêtres, la suffocation qu'elle éprouvait par l'obscurité et le manque d'air n'était pas son seul malaise. Elle allait aborder son père, non plus, comme le matin, lui jeter ses bras au cou, égayer un instant de ses caresses d'enfant l'aridité de ses travaux. Elle devait alors se montrer à lui, avec ses réflexions du jour. C'était une délivrance et un confiant abandon au fond de son cœur : c'était aussi une insurmontable appréhension d'un moment. Elle s'en irritait, s'en étonnait quand c'était passé, et se jurait d'être forte désormais ; et le lendemain cela lui revenait.

C'était comme la surexcitation de la hâte vague qu'elle éprouvait dans la solitude, qu'elle parvenait à apaiser lorsqu'ils étaient ensemble, qui la pressait ainsi violemment chaque fois qu'ils se retrouvaient ; c'était encore la crainte, qu'elle voyait aussi en lui, de n'être pas assez libre de souvenirs, d'avoir besoin de réticences.

Ils mettaient dans la tendresse de leur embrassement comme une consolation. C'était une étreinte toujours trop courte, à laquelle ils revenaient l'un après l'autre avec l'apparence d'un jeu, mais en réalité avec le sentiment profond qui était dans leurs âmes.

A table, Charlotte racontait sa journée. Elle rendait à son père un compte scrupuleux de la part qu'elle avait faite à chaque étude. Elle réclamait des questions sur ce qu'elle croyait avoir appris, se faisait coller sans dépit en promettant à son père, et en se promettant à elle-même, une prompte revanche, triomphait franchement du problème résolu ou même de l'effort de mémoire réussi, parlait allemand, anglais ou italien, mêlait les mathématiques, la poésie et les beaux-arts, s'évertuant à rendre comme plus ancienne leur vie commune, en la remplissant le plus qu'elle pouvait.

Elle s'attachait plus vivement à quelque page sur laquelle elle avait médité, à quelque idée qui l'avait frappée, dont elle cherchait à faire le sujet d'un entretien plus élevé, où ils se révéleraient un peu l'un à l'autre.

C'était alors qu'elle devait oser dire sa pensée, recevoir sans trouble celle de son père, en cas de divergence de sentiment savoir ne s'appuyer jamais sur quelque autorité vénérée d'elle, dont il eût pu prendre ombrage, trouver en elle-même tous ses arguments, ou s'échapper en effleurant à peine le souvenir qu'elle avait laissé paraître.

Ils prolongeaient leur dîner tant qu'ils pouvaient soutenir ainsi leur causerie, tant qu'il ne lui apercevait pas trop d'effort, jusqu'à ce qu'elle fût à bout de verve ; car elle finissait par lutter contre lui avec l'espièglerie et les caresses.

Puis, ils sortaient pour une promenade, qu'ils ne faisaient que par besoin de mouvement, peut-être un peu aussi pour abrégér leur tête-à-tête, ces promenades si observées par des yeux si hostiles. Ils suivaient toujours les mêmes lignes d'arbres, respirant le mieux



qu'ils pouvaient, marchant machinalement, se limitant un peu à l'aventure, un jour s'arrêtant à l'allée Lafayette, le lendemain poussant beaucoup plus loin, jusqu'à l'autre bout de la ville, jusqu'au musée et au jardin des Plantes.

Parfois la chaleur trop accablante ou un orage les retenaient. Alors Salaberry demandait à Charlotte de se mettre au piano ou de lui faire une lecture. Elle s'exécutait. Mais la musique ou le livre étaient le plus souvent impuissants à les unir dans une même émotion. Ce n'était qu'un moyen de n'être déjà plus ensemble.

La pendule, frappant l'heure de leur retraite, réveillait leurs cœurs fatigués de compression. Leur tendresse débordait alors en longs embrassements, mêlée comme d'un âpre remords, cette tendresse qui avait encore pourtant besoin d'être couvée dans l'isolement. Charlotte quittait son père désolée. Divisée entre ses morts et lui, elle était sûre du moins qu'il était son seul souci sur la terre, son seul amour alors : elle le croyait encore son seul amour à jamais. Elle en avait pour garants le combat perpétuel qu'elle livrait pour lui dans son âme, et la fermeté de son cœur de quinze ans !

## VIII

Lorsque Salaberry envisageait sa vie avec Charlotte, qu'il trouvait dans l'âme de sa fille la souffrance qui était en lui, et qu'il songeait à la joie qu'il s'était promise et qu'il avait si longtemps attendue, il se heurtait à une telle déception, qu'il en ressentait un découragement touchant à la superstition. Il ne croyait

pas seulement à l'ombre du passé à dissiper ; il se demandait si en abandonnant l'enfance de Charlotte à d'autres soins, à des affections rivales, ennemies même, il n'avait pas mis entre eux un abîme infranchissable à leurs cœurs.

Oh ! elle l'aimait tendrement ; elle avait vers lui des élans qui la lui avaient fait souvent presser dans ses bras avec un vrai bonheur. Mais ce n'étaient que des élans.

Le sentiment qu'il voyait vivre en elle était une tendresse grave, mélancolique même, une tendresse raisonnée et raisonnable. Et il eût voulu une tendresse folle, l'abandon insouciant d'un enfant. Hélas ! ce n'était plus un enfant, elle n'avait pas été son enfant.

Oh ! puis, elle avait des moments de trouble affreux pour lui, dont il ne pouvait lui dissimuler l'impression, qu'il provoquait peut-être encore ainsi, et dont le souvenir le poursuivait partout. Il ne pouvait supporter la pensée qu'elle avait besoin d'effort, de devoir, pour l'aimer.

Parfois il déplorait cette intelligence supérieure qu'il admirait en elle, cette intelligence qui leur donnait cependant leurs seules joies, qui ne fussent pas des instants, ces délicieuses causeries où elle abordait si victorieusement tant de choses qui ne sont pas du domaine de la femme, où elle portait un jugement si fin et si profond. Il lui semblait que moins réfléchie, moins pénétrante, elle n'eût pas connu le poids de ses sentiments, qu'il eût été préférable pour elle comme pour lui que son cœur fût plus soumis à ses instincts. Et bientôt il s'indignait, et il s'accusait d'égoïsme.

Ce soupçon d'égoïsme l'avait déjà plus d'une fois fait songer à marier Charlotte, ce qui eût peut-être été une autre façon d'être égoïste, s'il eût conquis

ainsi le repos. Mais il ne croyait guère qu'il y pût réussir. Il souffrait trop de la seule perspective de se séparer d'elle. Mais alors, comme il arrive souvent aux grands cœurs malheureux, il n'aspirait qu'au sacrifice de lui-même. Il se jugeait absolument impuissant pour le bonheur de sa fille; il se traçait les tableaux les plus sombres des jours de Charlotte dans sa solitude, et il croyait qu'il devait se hâter.

Il se répétait qu'un père est généralement peu de chose pour une jeune fille, que celle qui n'a pas le sein d'une mère pour ses effusions, n'a de refuge que dans les bras d'un mari. Puis il s'irritait de traiter Charlotte comme la première venue, d'avoir pu penser, même un seul instant, qu'elle pût être heureuse loin de lui.

Et il tombait dans de mornes stupeurs, croyant qu'ils étaient fatalement malheureux à jamais.

Il lui avait du moins ouvert les voies de la vie aussitôt qu'il l'avait pu, et autant qu'il l'avait pu. Il l'avait émancipée; et il n'était auprès d'elle, pour l'administration et l'emploi de sa fortune, que comme un ami dévoué qui s'empressait à son service, plus rarement un conseiller. Il ne lui avait pas mis ses papiers dans les mains, bien plus par la répugnance qu'il lui avait vue à s'occuper elle-même d'affaires, que par la prière qu'elle lui avait faite, de tout conserver par devers lui. Sur ce point, il n'en doutait pas, malgré son dévouement, il avait eu besoin de se faire violence pour étouffer l'orgueil de son désintéressement. Une fois, une seule fois, il avait fait de son conseil un acte d'opposition. Elle voulait qu'il envoyât à leur notaire à Besançon, avec sa procuration, un ordre de vendre tous ses biens en Franche-Comté. En réalisant sa fortune en valeurs mobilières, elle se débarrassait, disait-elle,



et débarrassait son père de longs soucis, et profitait simplement des facilités de l'époque pour la vie pleine de changements qu'ils devaient mener. Il s'était formellement élevé contre cette volonté. Il l'avait fait avec toutes sortes de raisons, sans avouer les seules véritables, l'inutilité pour elle d'essayer de se détacher d'un pays qu'elle ne pouvait cesser d'aimer, et l'amertume pour lui du reproche qu'elle lui faisait ainsi, et qu'il ne voulait pas complètement mériter.

Car Besançon était un poignant regret pour Charlotte. Salaberry le savait trop. Jamais elle ne prononçait ce nom, jamais elle ne semblait s'en souvenir. Mais elle ne pouvait l'apercevoir sur une lettre sans un tressaillement. Quelques lettres de notaire, les seules qui pussent désormais leur arriver avec le timbre de Besançon.

La pensée qui dominait le commandant, c'était de rentrer dans l'armée. Cette usine qu'il n'aimait guère, mais qu'il s'était trouvé heureux de diriger en recevant Charlotte, parce qu'il croyait que dans cette retraite leur vie se façonnerait mieux, lui était devenue odieuse. Le mouvement de la vie de garnison pourrait être pénible pour Charlotte; mais il pourrait lui donner aussi des distractions, lui faire trouver peut-être le mari qu'il lui voulait.

## IX

L'hiver tiède de Toulouse n'avait fait que changer leur promenade de la tombée du jour en promenade de nuit. Ils demeureraient toujours aussi seuls. Un soir qu'une pluie torrentielle les avait empêchés de sortir,

ils se tenaient au salon, causant avec effort, trouvant le temps long.

La vieille bonne parut, et remit à Salaberry un large pli porté. C'était une carte, une invitation pour Charlotte comme pour lui, chez le maréchal au premier bal de la saison.

L'inévitable mouvement d'impatience du commandant à la réception de toute invitation de ce genre, véritable corvée pour beaucoup, plus pénible encore à un officier presque libre depuis longtemps, et à qui le monde était mausade, un haussement d'épaules sec, court, contenu par la discipline et qui n'eût pas fait broncher son uniforme, lui échappa tout d'abord, machinalement.

Mais il songea aussitôt à Charlotte, sa fille, qui n'était pas si inconnue, si négligée, si abandonnée qu'il avait eu parfois du penchant à le croire; il aperçut la pauvre recluse, en même temps qu'elle entraînait dans une des plus brillantes cohues qui pussent lui montrer les banales splendeurs officielles, où des relations lui étaient déjà tout indiquées, pénétrer dans l'originale société de cette vieille, aristocratique capitale, amie des beaux-arts et des lettres, des plaisirs aussi; il entrevit pour elle une vie heureuse dans le monde qu'il haïssait; il crut surtout à la fin de ce tête-à-tête où s'épuisait leur tendresse, au mouvement, à la diversion nécessaires à leurs cœurs concentrés. Et il eut un éclair de joie.

— Tiens, dit-il en passant la carte à sa fille, voilà une soirée qui vaudra mieux pour nous que celle-ci, et que beaucoup d'autres de celles que nous avons passées à nous regarder.

— Nous irons? demanda Charlotte, après un coup d'œil à la carte, et la remettant à son père.

— Si nous irons à ce bal, ma mie? Assurément. Crois-tu donc que je veuille te tenir ici, dans cette prison?

— Ah!

— A ce bal et à bien d'autres!... et aux spectacles et aux concerts!... C'est une vie nouvelle qui commence pour toi, ou plutôt c'est la vie, car tu n'as pas encore vécu.

— Oh! mon père, dit Charlotte avec un accent de tendre reproche.

— Je sais bien, je sais bien : tu m'aimes de tout ton cœur, je suis tout pour toi... Eh bien! c'est ce que je ne veux pas, entends-tu? C'est ce que je ne veux plus... Ton deuil est dès longtemps fini : il n'y a donc pas d'obstacle pour toi. Et pour moi, si j'en ai encore pour quelques semaines, chez le maréchal je fais mon service... Tu as bientôt seize ans, c'est le moment de te produire... Je ne veux pas attendre... Je suis fier de ma fille, moi : je suis pressé de la voir admirée... J'accepte avec bonheur, mon enfant, toute ton affection, mais je ne veux pas de ton sacrifice...

Et, comme Charlotte voulait parler : — Je t'en voune vis draï de m'attribuer cet égoïsme.

— Oh! je ne te l'attribue pas, mon cher père... Oh!... Mais je veux protester contre ton idée, que je pas ici, près de toi!

Quant au monde, dit-elle avec une sorte d'énergie, je suis prête à l'affronter... Je n'y suis pas préparée ; mais je n'y entrerais pas seulement pour te complaire.

Il la regarda d'un long regard.

Elle avait tous les traits du visage violemment tendus. Ses yeux en haut rayonnaient. Elle rêvait sérieuse, emportée déjà bien loin, avec la rougeur au front de quelque secret enthousiasme, comme une



mystérieuse lutte, dans laquelle elle triomphait. Et à mesure qu'elle rêvait, elle semblait tomber dans quelque abstraction.

Salaberry ne s'étonna pas qu'elle ne fût point follement éprise des amusements d'un bal, mais il s'inquiéta véritablement de la voir en si grave réflexion.

— A quoi songe-tu ? lui dit-il brusquement.

— A quoi je songe ? murmura-t-elle au bout d'un instant, comme si elle n'eût entendu qu'après avoir achevé quelque pensée... A quoi je songe?... Oh ! à bien des choses...

Elle se tut.

En raisonnant son rêve, elle voyait avec étonnement le fond de son âme : elle était ambitieuse. Elle n'en revenait pas de cette découverte, car elle croyait se connaître. Mais elle n'en était pas fâchée. Elle aurait dû seulement savoir cela plus tôt. Les idées qui l'avaient occupée étaient donc bien fortes et bien absorbantes, et sa solitude bien douce, pour qu'il lui eût fallu une occasion. Cette ambition, cependant, c'était plus qu'une vaine passion.

C'était ce qu'elle cherchait : c'était l'aliment de la vie de son père, dès longtemps éteint dans le cœur du malheureux par l'impitoyable poids des chagrins, qu'elle rallumait de son souffle ardent ; c'était un avenir de combats et d'émotions partagés, c'était leur union enfin, leur carrière remplie d'eux seuls, le passé voilé, sinon oublié.

— Oui, père, reprit-elle vivement, je serai bien heureuse d'entrer dans un salon, de voir quelque chose... du tourbillon humain... de cette foule qui se rue aux honneurs ou à la fortune... cachant le calcul sous la folie, égratignant avec des sourires. Je n'en connais véritablement rien.

Salaberry sourit de ce jugement si bien formé, et de la fière allusion qu'elle faisait ainsi au salon de son grand-père.

— Tu crois qu'il n'y a pas de danger à me jeter dans cette mêlée : j'y cours avec joie : j'en suis très curieuse... Je serai brave, sois-en sûr... Oh ! prudente, très prudente : mon inexpérience me protégera... Je craindrais peut-être des entraînements plus tard... Mais pour cette fois, je fais une reconnaissance en pays ennemi...

— Tu ne seras entourée, interrompit-il, que de cavaliers empressés à te faire danser.

Elle ne s'arrêta pas à cette observation.

— Oh ! je suis vraiment bien heureuse, insistat-elle, comme s'il eût pu en douter.

Et puis, continua-t-elle avec une nuance dans la voix, parlant posément comme si elle eût voulu bien fixer l'attention de son père, dans ce monde il y a des hommes supérieurs, des femmes distinguées par leur esprit comme par leur beauté, de ces gens peut-être de grand cœur, d'extrême délicatesse, comme tu m'en as cité quelques-uns... — je n'ose dire comme toi, quoique je le pense... — des artistes, des écrivains, des poètes.

Salaberry se hâta de profiter d'un franc rire, pour serrer Charlotte contre lui avec un peu de raillerie, et de dissimuler son émotion.

— Nous tâcherons, fit-il, de te faire voir quelque troubadour, un vainqueur des Jeux Floraux.

— Tu me montreras la reine de la fête...

Et, au retour, le lendemain, les jours suivants nous causerons. Tu m'apprendras tout, n'est-ce pas?... Tu me diras comment une femme exerce son empire,

surtout comment elle le mérite. Oh ! tu me diras tout cela !

Car je sens le besoin de la plus haute société... de la plus délicate... le besoin de m'y élever... Je le sens de ce soir seulement, mais je le sens profondément. C'est la seule société à qui je puisse plaire, étant la seule qui puisse me plaire... j'ose te l'avouer, parce que je me montre ainsi ta fille.

Oh ! vois-tu, je rêve...

Et elle hésita ; elle eut besoin d'effort.

— Je rêve une grande destinée, pour toi et pour moi !... pour toi, un grand rôle militaire..... Je te crois déjà général, commandant d'armée... vainqueur d'une grande bataille... puissant dans la paix, conquise par toi, admiré et respecté de l'Europe comme de la France... Oh ! tu ne saisis pas le pouvoir... Tu ne le prendrais que si le poids de ton épée devenait nécessaire au triomphe de la justice et de la vérité... Tu demeurerais, calme dans ta gloire, la personnification redoutée de la force unie à la plus haute vertu.

Et je rêve pour moi, par toi, cette influence, seule puissance de la femme, dont je voudrais me servir encore pour ta gloire, et pour faire un peu de bien, le plus possible, mais on en fait toujours si peu. Il me faudrait alors avoir déjà conquis une situation dans le monde, qu'on n'acquiert, j'en suis sûre, qu'avec l'alliance des supériorités, après de longues luttes contre la sottise et la jalousie, à force de ménagements aussi pour les faibles et les déshérités... J'ai hâte de lutter.

Tu souris, cher père : quelque chose me dit pourtant que je ne m'abuse pas sur toi. Si tu ne saurais être Napoléon, ne peux-tu devenir Condé, Turenne ou Masséna?... En rêvant ainsi, suis-je donc insensée?...



— Oui, mon enfant.

Il l'embrassa avec un mélange d'amertume et de reconnaissance caressante. En l'écoutant tout à l'heure, il songeait, lui aussi, à la gloire. Certes il y pouvait prétendre, si pour l'obtenir il eût suffi d'en être digne. Mais il n'y croyait guère.

— Écoute, ma Charlotte, reprit-il en la couvant d'un orgueilleux regard, pour toi ton rêve est très raisonnable : tu es faite pour régner. Mais pour ce bal-ci ne songe qu'à t'amuser... Tout d'abord, ne perds pas de temps pour préparer ta toilette... Dès demain appelle ta couturière... Il faut que tu sois insouciance comme un enfant, il le faut, ma fille, pour ma joie... pour la joie de ta mère dans le ciel !...

C'était la première fois peut-être, depuis leur réunion, qu'elle l'entendait invoquer le nom de sa mère. Il s'était dégagé de toute aigreur de souvenir. Il se complaisait dans une image bien douce, s'il n'éprouvait pas véritablement quelque mystérieuse inspiration. Charlotte voulut croire à cette inspiration : il lui sembla que c'était sa mère elle-même, qui venait lui ouvrir une existence nouvelle.

— Oh ! cher père, dit-elle, haletante sous l'émotion, en l'embrassant avec violence, je m'amuserai, je serai joyeuse, je serai d'une insouciance folle, je te le promets !

## X

Elle eut en effet une véritable joie d'enfant, en se présentant à son père, dans sa blanche toilette de bal, couronnée de fleurs bleues ; en lui retouchant, avec

une exigence mutine, sa croix qu'elle voulait le plus coquettement posée; en riant de leurs cahotements sur le rude pavé de Toulouse, dans leur berline de louage qui roulait trop pressée d'aller se recharger d'invités; en jetant, à travers les lueurs du gaz que cette course faisait passer par instants sur eux, des regards rapides sur les miroitements de sa robe où les jaillissements d'or de l'uniforme de son père; en contemplant dans l'ombre, avec une ardente persistance, le front de ce père chéri pour y découvrir quelque signe d'intelligence des plaisirs qu'elle se promettait, dont ses yeux étaient déjà pleins; en s'impatiant, emprisonnée entre les longues files de voitures aux lanternes clignotantes, d'approcher si lentement du somptueux palais du maréchal, flambant par toutes ses fenêtres; en s'élançant lestement au perron; en souriant dès le vestibule à l'enivrement de tous ses sens à la fois, par les suaves parfums répandus dans l'air humide, les couleurs éblouissantes des fleurs tassées partout en épais massifs, et les entraînant mesures d'une valse brillante; en glissant simplement sa beauté de jeune fille dans la procession bourdonnante qui gravissait l'escalier, entre les chamarrures de tous grades et de toutes armes et les bruyants froufrous des femmes aux épaules nues, étincelantes de parures, aux flots de dentelles, aux croupes renflées de pintades; en pénétrant enfin dans les salons, comme soulevée par l'enthousiasme du spectacle, au-dessus de tout souci d'elle-même, curieuse de tout et admirant tout.

C'était l'apogée de l'empire. La fête était magnifique, comme toutes celles d'alors chez le commandant en chef de Toulouse, un des héros de Crimée et d'Italie, un méridional aimant à recevoir, dont tout le Midi était doublement fier. Elle avait de plus le grand attrait d'une

primeur. Les femmes, souvent trop peu nombreuses à ces réceptions militaires, s'y pressaient à l'envi, faisant assaut de toilettes. Quant aux officiers, tous ceux du corps d'armée devaient y être rassemblés : il y avait sûrement des généraux venus de Tarbes, de Pau et de Perpignan. Et les costumes brodés, obligatoires dans le monde officiel pour tous les fonctionnaires civils, et portés avec soumission, ne laissaient guère d'habits noirs attrister les yeux.

Encore parmi eux en était-il bon nombre qui appartenaient à la vieille aristocratie languedocienne et gasconne, assidue sans scrupule chez un maréchal de France, quand elle n'eût voulu mettre les pieds chez le préfet ; et l'esprit méridional le plus finement original jaillissait-il souvent autour de cette sombre et banale livrée du siècle, en gerbes de mots semblables à des pièces d'artifices.

La danse avait une ardeur toute passionnée. Les tempéraments comme les années semblaient céder à la puissance du climat. Blondes nerveuses du Nord, et cavaliers sur le retour étaient emportés par le même tourbillon que les bouillantes toulousaines et les jeunes gens fous. De toute part le coup d'œil était féerique et Salaberry n'eut guère moins d'admiration que Charlotte. Il voyait d'ailleurs ce bal à travers la joie de sa fille.

Charlotte avait salué la maréchale avec une certaine gaucherie qui n'était pas sans grâce chez une si jeune fille. Salaberry l'avait trouvée charmante ainsi. Mais l'extrême jeunesse de la chère enfant, son ignorance et son isolement pouvaient lui causer bientôt un embarras plus sérieux, qui lui eût gâté la fête : il s'en était inquiété aussitôt. Il était là bien isolé lui-même. Il rencontrait bien des officiers amis ; mais il cherchait



une femme pour Charlotte, une compagne qui la pilotât.

Il commençait à souffrir, lorsqu'il se trouva en face d'un de ses cocons de Polytechnique, un ingénieur des mines depuis peu à Toulouse. L'ingénieur était marié, il conduisait sa femme à son bras, femme douce et visiblement souffrante, dont le visage était un sourire à travers une mélancolie de mondaine, et qui regarda aussitôt Charlotte avec intérêt. Salaberry sentit que c'était elle qu'il cherchait.

Elle ne dansait pas, et devint volontiers pour la jeune fille la mère d'un soir, auprès de qui elle se reposerait, qui veillerait sur l'excès de mouvement qu'elle pourrait se donner, qui la gronderait et la conseillerait.

Salaberry était un officier très savant, très apprécié, presque célèbre dans son arme. Charlotte bientôt connue pour sa fille fut très entourée, sollicitée de tous côtés. Toute l'artillerie du corps d'armée prétendit à danser avec elle. Un moment elle ne sut comment tenir tête aux attaques, et fut utilement secourue par la femme de l'ingénieur. Mais elle ne tarda pas à se reconnaître.

Elle dansa avec un entrain sans cesse renouvelé, et s'amusa franchement de cet empressement auprès d'elle, qui tournait véritablement à une concentration des troupes sur une position stratégique, cet empressement qu'elle apercevait bien, sinon une opération militaire, du moins une démonstration d'officiers.

Certes, ce front si jeune, et d'une si simple et si originale parure, portant malgré la gaité de cet instant l'indélébile réflexion, de toute sa vie était bien fait pour attirer les regards et les sympathies. Et il n'était pas impossible que Charlotte le sût. Mais elle ne voulut rien s'attribuer de son triomphe : elle était bien trop

heureuse d'en rapporter la gloire à son père. Ce tendre sentiment filial était seulement coupé de bien vives envies de rire.

Après le souper somptueusement servi, seul objet de l'attente de certains habitués et qui terminait la soirée pour les gens blasés, le bal reprit de plus belle, non plus comprimé par l'encombrement, restreint par les groupes des graves causeurs, mais régna sans partage, s'éparpillant partout, jusqu'à une dernière table de jeu défendue par quelques rares joueurs enragés, un bal nouveau moins riche et plus jeune, plus vaste et plus intime, mêlé d'attroupements de jeunes filles, de causeries abandonnées de connaissances nouvelles, de projets de se revoir, de rendez-vous.

Charlotte s'était alors fait bien des relations. Une vieille marquise la couvait des yeux pour son petit-fils, et l'invitait à son château pour le printemps prochain ; les petites-filles d'un président de la cour, mises au courant de la parenté de Charlotte, avaient pour elle des cajoleries de sœurs ; la femme d'un agent de change l'appelait sa chère amie. Salaberry se tenait près d'elle, regardait, écoutait, ne disait rien : Charlotte s'en tirait bien.

Il prit plaisir à la laisser s'amuser tant qu'elle ne parut pas par trop lasse, jusque fort avant dans la nuit. Il dut enfin l'emmener ; mais ce ne fut qu'après bien des serremments de mains, qu'on la laissa partir. Le bal tourbillonnait encore violemment dans sa tête.

Son imagination en demeura pleine à travers l'obscurité profonde de la ville endormie, en arrivant dans leur sombre demeure de l'arsenal, jusque dans sa chambre silencieuse, dans l'accablement même qui l'immobilisa dans son lit ; il dut remplir encore le rêve qui vint bientôt clore ses paupières.

Mais le lendemain, quand elle s'éveilla, la tête pesante, et qu'elle se trouva surprise par la lumière crue d'une journée déjà avancée, elle eut un étonnement pénible, et dut faire un effort pour se souvenir. Quelques vagues images lui revinrent d'abord peu à peu, à travers une paresse d'esprit qui laissait son attention retenue avec ses yeux aux premiers objets qu'ils avaient rencontrés, un coin de sa chambre qui l'emportait sur les splendeurs admirées la veille. Puis, moitié avec sa mémoire, moitié avec son raisonnement, elle commença à se représenter ce qu'elle avait vu.

La fatigue de ses membres était extrême : ce fut bien lentement qu'elle se hâta de s'habiller. Sa pendule sonnait onze heures.

Et tout en s'habillant, elle se souvenait tout à fait ; et elle jetait des regards mélancoliques et tendres sur sa table, sur ses livres, sur les feuillets épars de son travail suspendu, sur sa vie solitaire et patiente qu'un bal avait troublée. Et elle ne se souvenait pas seulement du bal, mais encore de l'espérance qu'elle s'était faite de son entrée dans le monde, ce rêve de l'autre soir qu'elle avait eu en face de son père.

Oh Dieu ! quelle désillusion et quelle chute !... Qu'était-ce donc que toute cette fête ?... Quel contentement en avait-elle rapporté ?... Ces amitiés qui lui avaient été faites, pure raillerie !... Des lustres, des bijoux, des toilettes, des sourires, des propos vains... c'était tout. C'était l'uniformité, la banalité, l'ennui... la crainte d'être soi-même... l'impossibilité de se connaître... Un bal était toujours masqué...

Et dans un désenchantement irrité de son ambition, elle s'abandonnait à croire le monde un désert où elle serait à jamais perdue.



Elle fut distraite de ses réflexions par son père, qui frappait légèrement à sa porte : il craignait de la réveiller brusquement. Quoiqu'il fût très pressé par ses occupations, et fort impatient de déjeuner.

Il fut tout heureux de la voir lui ouvrir aussitôt.

— Oh ! dit-il gaiement, déjà debout ! Et reposée, et fraîche comme une fleur dans la rosée !... Te voilà une mondaine invincible !...

Mais quand il l'eût embrassée : — Eh bien ! Est-ce qu'il y aurait un souci sur ce front-là ?...

Un peu de fatigue tout de même, reprit-il... Hein?... tu t'es amusée ?...

— Je me suis amusée, fit-elle machinalement... Oui, oui, cher père, répéta-t-elle vivement, je me suis amusée, je me suis bien amusée !...

Et elle ne mentait pas.

## XI

Elle tenait cependant sa place dans la société toulousaine. En quelques semaines, presque en quelques jours, elle y avait conquis tous ses grades.

Elle avait bien vite fait oublier la rieuse enfant conduite un soir au bal comme à une féerie, et ne s'était pas attardée à la naïveté de sérieux d'une grande fille pleine de bons sentiments, qui la fait proposer en exemple. Elle avait toute la situation d'une femme, moins quelques confidences, de celles qui font baisser les yeux aux vieilles filles, que l'on retenait avec elle, bien moins peut-être à cause d'elle, qu'à cause de son père qui l'accompagnait toujours. La présence constante de ce père, qu'elle mettait sur

les dents en le réjouissant, était même tout ce qui rappelait, dans les salons qu'elle fréquentait, qu'elle n'était encore qu'une jeune fille. Elle semblait d'ailleurs avoir la réputation d'une personne douce, tranquille, sans prétention, dont le jugement consulté et apprécié surtout sur les choses les plus banales, ne s'écartait pas de l'ornière tracée, dont la précocité de raison, naturel épanouissement d'une très médiocre médiocrité, ne pouvait porter ombrage. Elle n'avait jamais laissé échapper une méchanceté : cela avait suffi à désarmer la jalousie, et à la faire croire simple. Il n'était pas de sotte de trente ou quarante ans, qui ne la traitât presque comme son égale. Deux ou trois hommes, tout au plus, avaient paru la connaître.

Tout l'hiver, elle sortit beaucoup. Elle alla à tous les bals, y dansant sans relâche, mais s'y préoccupant toujours de ses nouvelles rencontres, et s'attachant au plus petit bout de causerie. Elle se prodigua bien plus encore en visites. Avec toute son énergie d'ambitieuse, et dans une lutte toujours recommencée contre son orgueil, — avec un débordant besoin de sympathie aussi, — elle s'acharna à se soumettre au monde, à en suivre les entretiens vides, à en parler la langue, à badiner avec lui, à écouter et à regarder, à risquer sa pensée, à espérer un écho.

Elle fut patiente trois mois.

Puis un soir, la veille d'un bal chez le trésorier général, un petit bal intime pourtant, comme elle les aimait, elle dit à son père : — Oh ! que je suis lasse !... Que je suis lasse de chercher toujours ce que je ne découvrirai pas... Que j'ai hâte de me retrouver seule avec toi, avec mes livres, avec moi-même !...

## XII

Depuis longtemps déjà, le commandant songeait à un voyage à Paris : il avait droit à un congé, et il voulait faire des démarches pour rentrer dans le service actif. Le voyage et les démarches étaient inséparables. Il hésitait encore : il désirait au plus tôt une nouvelle campagne ; mais il fallait quitter Charlotte. Il prit sa résolution en voyant l'état de l'âme de la jeune fille : elle était toujours possédée de son rêve ; elle voulait, elle aussi, sa campagne : elle n'était pas si vaincue : elle voulait la lutte avec un adversaire digne d'elle. Aux premiers mots qu'il lui dit, elle oublia en effet son désir de solitude et ses livres, et le pressa de partir.

Il y a dans l'âpreté à la curée de la fortune et des honneurs à Paris, dans cette course folle vers un but unique, de l'immense fourmilière humaine remuant en tous sens, un entraînement qui entame la fermeté des caractères les plus scrupuleux sur le chapitre des moyens, et qui échauffe le sang-froid des plus réfléchis. Salaberry l'éprouva. En quittant Toulouse, s'il se promettait de produire Charlotte partout où il le pourrait, il ne songeait pour lui qu'aux bureaux de la guerre, à peine à un général sénateur, qui avait eu l'occasion de l'apprécier à Sébastopol. Il lui suffit de se retrouver quelques jours dans le mouvement du boulevard, peut-être de passer un moment au café du Helder, et d'entendre à côté de lui des officiers parler d'avancements prodigieux obtenus à force d'entre-gent, pour se souvenir d'un ami de collège devenu chambellan de l'empereur, avec qui toutes ses relations



s'étaient bornées dès longtemps à un intermittent échange de cartes au jour de l'an ; cela lui suffit pour s'informer aussitôt du chambellan, et pour l'aller voir.

Cette visite que l'officier faisait du moins sans aucune intention nette, plutôt même par légèreté que par prévoyance, assurément surtout sans projet pour Charlotte, devait cependant manquer de peu de fixer un sort à la jeune fille, et faire pour elle de ce voyage une inoubliable émotion, et un non moins inoubliable orgueil.

M. de Vertec, pour rendre sa politesse à son ancien copain, l'était venu trouver un matin, comme un garçon, dans l'étroit appartement qu'il partageait avec Charlotte au dernier étage du Grand-Hôtel. Un peu égaré dans les corridors, lisant mal les numéros dans l'ombre et ne trouvant pas de domestique pour le renseigner, il était allé de porte en porte, heurtant au hasard. Il s'était trouvé tout à coup en face d'une blanche et troublante apparition de jeune fille. L'instant d'après, il s'était irrité contre son ami, premier auteur de ce qui demeurerait pour lui une grande inconvenance. Car c'était bien là.

Après quelque étonnement de son côté, la jeune fille, au nom qu'il avait prononcé, l'avait aussitôt introduit. Elle s'était alors montrée, en pleine lumière, charmante de grâce embarrassée dans ses appels réitérés à son père, qui faisaient passer sur son visage des tons de rose avec de courts frémissements, sans rien déranger de sa pose de statue, ni des plis de son peignoir de mousseline. Elle n'avait pas fait un geste pour faire asseoir le visiteur. Celui-ci était Béarnais, et aussi prompt à la galanterie que Henri IV. Mais cette fois le gentilhomme avait été anéanti en lui par l'homme lui-même, comme hébété d'admiration. Il était demeuré muet et

immobile. Et quand son coupable ami arrivant enfin, sa toilette encore imparfaite, il l'avait voulu complimenter d'être le père d'une si charmante créature, il s'était embrouillé, et n'avait pu en sortir. Et tout le temps de sa visite, comme il s'était efforcé de parler de choses indifférentes, il n'avait pu se distraire de sa préoccupation : il n'avait secoué pas un seul instant la domination d'un regard qu'il cherchait toujours ; et il était parti tout ému, emportant dans son âme, comme enveloppée d'un songe, la vivante image de Charlotte.

### XIII

Deux jours après, c'était la première représentation d'*Hamlet* à l'Opéra. La salle était magnifique, bondée jusqu'au cintre de tout ce qu'il y avait de plus marquant dans le monde artiste, aristocratique, politique et financier, le Tout-Paris le plus choisi, vraiment parisien, mêlé du seul cosmopolitisme admis au droit de cité. Dans l'attente frémissante de l'empereur, c'était dans l'immense ruche, un bourdonnement confus, des chuchotements rapides courant dans tous les rangs, avec des saluts souriants au loin et des regards d'intelligence, et une agitation d'éventails qui semblait activer la rumeur heureuse qui montait en brouillard, avec la chaleur de tant de souffles, sous les rayonnements du lustre. C'est que cette première n'était pas la première venue. Halevy était mort, Auber touchait à la tombe, Félicien David se taisait, Gounod était encore méconnu : le début d'Ambroise Thomas sur notre grande scène lyrique semblait en quelque manière une renaissance de l'art français. Et puis, on

avait déjà quelque vague idée d'échec à notre puissance du côté de l'Allemagne : Prussiens et Autrichiens étaient étrangement alliés pour écraser le Danemark, et nous regardions simplement. C'était quelque chose d'avoir sifflé le *Thannhauser*, mais ce n'était pas assez : il fallait qu'*Hamlet* fût un triomphe. On y comptait. Nous affirmions ainsi notre supériorité intellectuelle.

Et Nilsson, l'incomparable Nilsson, cette fille du Nord que Shakespeare semblait avoir entrevue en rêve, paraissait pour la première fois à l'Opéra, pour réaliser Ophélie. Oh ! elle aussi rendait les poitrines hâlantes.

Charlotte était à l'avant-scène de droite, dans la loge du ministre de la Guerre. Son émotion était vive, mais bien douce. Elle se sentait enfin dans son élément. Elle avait tété, au premier instant, un peu gênée par le contact immédiat de la femme du ministre, personne fort pincée, à qui elle avait été présentée la veille seulement ; mais en quelques minutes, il s'était trouvé une telle sympathie entre son sentiment intime et le spectacle de la salle, qu'elle avait eu aussitôt, jusque dans sa situation auprès de la maréchale, l'illusion et l'aisance de l'habitude. Elle entendait délicieusement, derrière elle, nommer des célébrités cette fois, des écrivains, des poètes, des hommes d'Etat, des femmes de l'aristocratie. Elle les cherchait avidement, et les découvrait pour avoir vu leurs photographies. Elle s'en nommait d'autres elle-même.

Elle remarqua M. de Vertec, debout à l'orchestre au milieu d'un groupe, semblant recevoir, serré entre les rangs de fauteuils, comme il l'eût fait dans un salon, sans rien perdre de sa grâce de gentilhomme accompli, avec son loyal visage d'honnête homme, ses gestes courts, et ses compliments glissant en murmure à



travers son sourire. Elle le vit regarder vers elle, et s'incliner, et chercher quelque intelligence dans son voisinage, peut-être avec son père. Elle crut lui apercevoir comme un bonheur de la voir heureuse, heureuse par lui.

Tout à coup, un mouvement se fit dans la loge impériale. L'empereur et l'impératrice parurent, lui avec son ordinaire visage de rêveur taciturne, embruni pourtant, — peut-être du premier pressentiment des fameux *Points noirs à l'horizon*, — pour ceux qui l'observent bien lorsqu'il salua ; elle resplendissante d'une franche joie, fière de la France, et insouciante de l'avenir.

L'orchestre attaqua aussitôt l'ouverture, dans un silence ému, bientôt coupé d'applaudissements nourris qui se répétèrent à chaque morceau, et qui devinrent enthousiastes à la seule entrée de la diva, dont cette soirée devait être surtout le triomphe.

La loge impériale n'était pas de celles où la Nilsson rencontrât quelque froideur. Un observateur clairvoyant eût pu cependant, même dans les instants les plus pathétiques du rôle d'Ophélie, apercevoir l'attention, l'admiration peut-être de l'impératrice partagée : sa lorgnette avait des relèvements brusques en face d'elle, qui révélaient l'inquiétude d'une autre émotion qu'elle suivait. Et l'observateur clairvoyant, qui existait véritablement, et qui était M. de Vertec, la connaissait et la guettait lui-même, cette émotion, objet d'une préoccupation si flatteuse ; et il s'en réjouissait et s'en enorgueillissait. Peut-être même le secouement qu'il ressentait et l'humidité qui, par moments, lui débordait des paupières n'étaient-ils pas autre chose que sa tendre admiration de Charlotte, maintenant apaisée en amour de père.

Une idée, suggérée sans doute par cet amour, l'avait, à l'entr'acte, porté des premiers auprès de l'impératrice : Sa Majesté devait s'enquérir de cette jeune fille, qui lui avait ravi la moitié du spectacle. Mais rien. C'était peut-être par hasard que l'auguste lorgnette avait été si souvent rejetée sur la loge de la guerre. M. de Vertec revint à son fauteuil, indigné de l'ingratitude des souverains, et plein de dégoût pour le service des cours. A l'entr'acte suivant, il alla présenter ses hommages à la maréchale, ou plutôt à Charlotte, et serrer la main à Salaberry. Il y avait dans son cœur quelque chose d'une condoléance, comme le courage d'un adieu à des proscrits. Pour lui ce fut en définitive une sombre soirée.

## XIV

Quant à Charlotte, elle avait été enchantée. Son enthousiasme durait encore, renouvelé de jour en jour aux Italiens, aux Français, à l'Académie, au Conservatoire, à la Chambre, l'enthousiasme de ce Paris, où elle se croyait appelée à vivre, qui s'ouvrait à elle peu à peu, qui lui semblait si bien conquis, qu'il ne lui laissait presque pas d'impatience.

Oh ! si elle avait su... Mais elle visitait alors Versailles et Rambouillet.

La veille précisément de cette petite fugue, M. de Vertec était de service aux Tuileries. Le soir, après dîner, l'impératrice soutenait une discussion littéraire avec l'auteur de *Colomba*, tandis que l'empereur rêvait enfoncé dans son fauteuil, en face du grand maréchal du palais. L'impératrice s'interrompit tout à

coup, et se tournant vers le chambellan : — Vertec, dit-elle, qui est donc cette jeune fille qui se trouvait à *Hamlet* dans la loge de la Guerre?... Vous la connaissez ?

— Oui, madame, répondit l'ami de Charlotte, c'est la fille d'un commandant d'artillerie nommé Salaberry.

— Salaberry, murmura l'empereur, je connais... Mais oui, n'est-ce pas, maréchal ? un savant ?...

Et le grand maréchal n'osant affirmer, moins encore nier, M. de Vertec reprit :

— Le directeur de la fonderie de Toulouse, Sire.

— Je savais bien... Un officier très distingué, qui a critiqué mon canon... Votre futur collègue à l'Institut, maréchal.

— Votre Majesté lui a donné ma voix, Sire, répliqua le grand maréchal.

Il y avait longtemps que l'empereur n'en avait dit si long. L'impératrice l'avait néanmoins écouté avec impatience.

— Vertec, dit-elle, cette jeune fille, je veux la voir : vous me l'amènerez lundi.

Nous la ferons causer, et vous me donnerez votre avis sur elle, ajouta-t-elle s'adressant à l'académicien.

Et elle reprit sa discussion, l'empereur son silence, tandis que les familiers présents s'entre-regardaient.

Le lendemain, une célébrité commençait pour Charlotte. Le lendemain aussi, M. de Vertec courait sans scrupule, à neuf heures du matin, chez son ami, et se désolait en apprenant qu'il venait de partir avec sa fille. On ne savait où il était allé, ni combien de temps il serait absent. Impossible de lui envoyer un télégramme.

Du moins allaient-ils être de retour avant le lundi. L'empressement du chambellan pour la jeune fille lui



coûta de terribles angoisses. Désobéir à Sa Majesté ! Quelles factions il monta, guettant le retour des malencontreux touristes ! Enfin, ils revinrent le samedi sur le tard. Était-il temps encore ? le dimanche pourrait-il être employé aux préparatifs nécessaires ? Charlotte alors montra son caractère : elle promit d'être prête. Elle n'était pas fâchée d'être ainsi surprise : il lui semblait qu'elle n'avait pas le temps de se troubler.

## XV

Troublée, elle le fut pourtant en mettant pied à terre aux Tuileries, et même fort troublée. La réception à laquelle elle venait, n'avait rien de ce qu'elle avait pensé. Cela sentait son intimité du vestibule. C'était un épanouissement de tous les visages, avec l'animation de gais propos et de familiers serremments de mains, comme une aisance insouciant de vieilles connaissances, se retrouvant avec joie dans la maison d'un ami. C'était peut-être aussi une souplesse étudiée passée en habitude, une manière d'étiquette consistant à la dissimuler, un ensemble d'allures originales et libres dont la variété était un luxe, mais où chacun faisait sa partie comme dans un concert de flatterie, où la moindre fausse note éclaterait en scandale. Des pièges effrayants devaient se cacher sous ce laisser-aller, comme le serpent sous les fleurs. Comment s'en tirerait-elle ? La délicatesse de son instinct suffirait-elle à la guider ? Elle n'était nullement rassurée par le chambellan : il était trop confiant, ce cher chambellan. L'amenait-il là comme une sorte de joujou, ou lui croyait-il une trempe d'acier ? Et son père,

qu'elle sentait sur ses talons, avec son inflexible orgueil et son allure raide de soldat, le front éclairci comme par complaisance, au fond déjà inquiet de son rôle, et empêtré encore dans une culotte courte ! Quelle partie allait-il faire dans le concert ?

Ah ! comme les réflexions galopaient alors dans la pauvre tête de Charlotte ! Mais pourquoi ne pouvait-elle être curieuse comme un enfant ?... Quelle ridicule crainte de déplaire avait-elle donc ?

Elle était ambitieuse...

Mais, en entrant dans le premier salon, l'émerveillement qui la saisit ne laissa plus dans son âme qu'une joie d'artiste. Des personnes, elle n'aperçut que l'effet des toilettes. Elle s'abandonna tout entière à la délicieuse harmonie de lignes et de couleurs, de nuances vives et tendres, qui éclatait tout à coup à ses yeux, sous les incomparables lustres diamantés, répercutée au loin dans les glaces opposées. Puis, elle eut la volonté de connaître les détails de cet ensemble qui la ravissait ; et elle regarda violemment, à la hâte. Et elle vit bien quelques-uns des magnifiques vases de Sèvres, aux plantes vertes jaillissant en éventails, quelques statues, un médaillon de bronze incrusté dans un meuble, sur son passage, une pendule, un dessus de porte, une guirlande de fleurs courant le long d'une ligne droite de l'architecture, quelques oiseaux peints, dont elle remarqua les attitudes, toutes choses dont elle retint pour toujours l'image dans sa mémoire, comme pour se convaincre plus tard qu'elle n'avait pas rêvé du palais d'une fée, mais qu'elle était entrée une fois dans ce temple exquis du goût, connu seulement de rares privilégiés. Elle traversa les salons au bras de M. de Vertec, présentée de temps en temps à une femme, à un personnage de l'entourage, à un

écrivain, à un artiste. Elle gravait dans son souvenir les visages comme les noms, tout en s'inclinant et en rougissant de bonheur, mais sans remarquer jamais la curiosité qu'elle excitait. Elle avait oublié la culotte courte de son père, qui ne semblait plus la trouver lui-même embarrassante, perdue maintenant qu'elle était dans la foule des autres. On avait adressé d'ailleurs au commandant des compliments sur sa fille qui avaient fait une complète diversion à ses scrupules, et l'avaient considérablement apprivoisé.

M. de Vertec conduisait ainsi Charlotte dans le dernier salon, ce ravissant salon bleu, le salon des intimes, où elle rencontra l'académicien sénateur, ami de l'impératrice, qu'elle prit pour un invité comme un autre, et qui devait être son juge.

On annonça bientôt Sa Majesté.

Il se produisit alors ce mouvement d'empressement courtisan, que les souverains trouvent sur leurs pas, même lorsqu'ils veulent se faire simples particuliers. On chercha de toute part à se mettre plus en vue ; tous les fronts s'inclinèrent. Le cœur de Charlotte battit à grands coups. L'impératrice s'avança au bras de l'empereur, souriante, avec cet air de bonté, cette gentillesse qui la faisait parler à tout le monde, et si volontiers. Elle disait un mot à chacun, serrait une main par-ci par-là, aux plus connus, aux plus aimés. C'était beaucoup encore de ceux qui se tenaient dans ce salon. Et l'empereur, qui n'était là qu'un mari chez sa femme, n'était pas moins gracieux qu'elle. C'était bien un maître et une maîtresse de maison, recevant des amis.

Quelle profondeur d'agitation pourtant n'existait pas chez bon nombre de ces amis, quelle fièvre de jalousie !... Il eût fallu voir l'inquiétude de certains



regards, en ce moment déviés sur Charlotte... Ces regards la désignèrent à l'impératrice, qui n'eût pas besoin des quelques mots que balbutia M. de Vertec.

— J'ai désiré vous connaître, mademoiselle, en vous apercevant l'autre jour à l'Opéra, dit-elle avec son regard le plus doux. J'espère vous voir quelquefois.

Charlotte se sentit rougir jusqu'aux cheveux, tandis que les yeux d'alentour convergeaient de plus en plus sur elle ; elle s'effraya de ne savoir que faire. Mais, l'impératrice parlait déjà à une autre personne. Elle continuait à parcourir les salons.

« J'espère vous voir quelquefois... » La jeune fille n'en pouvait croire ses oreilles.

Elle était cependant au milieu d'une conspiration. M. de Vertec, après lui avoir fait prendre place à côté d'une jeune femme à qui il avait semblé la recommander, s'était éloigné, entraînant son père. M. M\*\*\* se rapprocha négligemment.

— Oui, madame, dit-il à la jeune femme, comme s'il revenait sur une conversation, mais en provoquant chez elle un sourire et un regard vif à Charlotte, cette copie est une chose merveilleuse. Je ne pensais pas qu'on put copier Rambrandt, et surtout le *Ménage du menuisier*.

— Avez-vous vu, mademoiselle, ce tableau, au Louvre ? demanda la jeune femme..., une toile grande comme cela... Un bijou !... dans un coin du salon Carré, si je ne me trompe...

Et M. M\*\*\* décrivit le chef-d'œuvre à Charlotte, avec une condescendance charmante de vieillard ami de la jeunesse et causeur.

Charlotte répondit qu'elle croyait l'avoir vu, et elle raconta à son tour le tableau, comme elle l'avait senti : elle l'avait réellement admiré, comme il le faut pour

le connaître, en plein midi, sous une touche de soleil.

M. M\*\*\* assura que c'était bien cela. Et, s'emparant d'un siège abandonné par hasard en ce moment, comme séduit tout à coup par le sens artistique de Charlotte et curieux de son esprit, il poussa vivement la conversation avec ses deux interlocutrices.

C'était un de ces petits lundis où l'Impératrice oubliait le trône pour ses goûts de mondaine, exclusivement au milieu des gens qui lui plaisaient, une de ces soirées trop rares et trop courtes pour la femme, dont l'étiquette s'arrêtait aux prosternations de son entrée, et dont elle faisait les honneurs autant que sa dame du palais, soirées toutes de causerie, mais de causerie abondante, ininterrompue, éparpillée, vive, charmante de légèreté, traversée souvent d'un mot profond, réunions singulièrement mêlées d'esprits graves et frivoles.

Ayant vu tout son monde, tandis que l'Empereur s'isolait, avec un historien, dans la vie de César, l'Impératrice s'arrêtait à discuter chiffons avec une ambassadrice célèbre, complimentait d'une opérette un musicien plus élégant que mélodieux, s'informait longuement auprès d'un illustre astronome de ses rhumatismes et de sa comète, se faisait raconter la dernière éruption du Vésuve, félicitait chaudement lady Stempeel d'y avoir échappé, et regagnait avec elle le salon bleu pour y attendre le thé.

Dans un coin de ce salon, la conversation s'était concentrée entre deux personnages, notre jeune fille et M. M\*\*\*. Autour on les écoutait avidement. Charlotte avait le tact assez fin pour saisir vite ce que les convenances avaient ici de particulier. Et puis, elle était accueillie. Elle était maintenant bien à l'aise. Elle s'était laissé facilement entraîner. Ils étaient bien loin de

Rembrandt. Il s'agissait entre eux de Werther et du suicide. On entendait avec surprise M. M<sup>\*\*\*</sup>, le moins Werther des hommes, défendre le suicide comme un acte raisonnable, une solution utile, parfois nécessaire; et l'on se demandait quelle était la plaisanterie taquine de ce grave sceptique à l'égard de cette jeune fille. Celle-ci lui résistait vivement, innocemment, sérieusement, sans apercevoir les sourires. Elle combattait le suicide, non comme une folie ou une lâcheté, pas même comme une témérité, mais comme une hâte inutile, et surtout comme une cruauté envers ceux qu'on quitte violemment. Elle le condamnait même, lorsqu'on croit n'être aimé de personne, parce qu'il y a des affections latentes et fortes, et qu'on doit craindre de méconnaître quelque cœur.

M. M<sup>\*\*\*</sup> s'était amusé, avec sa froideur douce, à irriter le sentiment de Charlotte, et elle l'affirmait avec énergie.

Tout à coup, comme dans un assoupissement des conversations éloignées qui l'effraya un peu de sa chaleur, elle remarqua le visage d'une femme accoudée à quelques pas d'elle, qui l'écoutait attentivement. Ce visage la préoccupa. Mais ce ne fut qu'au bout d'un moment, qu'elle reconnut l'Impératrice.

La commotion de cette découverte avait été la dernière impression forte de Charlotte, ce soir-là, l'impression persistante à travers laquelle plus rien là ne lui avait paru que vulgaire et comme déjà vu, le contentement définitif qu'elle avait rapporté comme une promesse pour ses hautes visées dans le monde. Si elle avait eu jamais la superstition des couronnes, ce sentiment avait été dès longtemps emporté par l'étude réfléchie de l'histoire. Et ce n'était pas ce lundi des Tuileries qui eût pu le faire revivre en elle. Mais l'a-



venture n'en était pas moins flatteuse ; et Charlotte en était profondément reconnaissante à la femme qui, par-dessus la foule pressée autour du trône, l'avait distinguée.

« J'espère vous voir quelquefois, » répétait-elle, haletante de bonheur.

## XVI

Cette parole de l'Impératrice n'avait pas été vaine. Charlotte l'avait vue quelquefois. La jeune fille avait été invitée à plusieurs lundis consécutifs, de mieux en mieux accueillie ; elle avait même eu un entretien véritable avec la maîtresse de la maison. Et Salaberry avait causé artillerie avec l'Empereur. L'officier avait osé préconiser le canon d'acier comme susceptible de la plus grande portée, notre canon d'aujourd'hui, alors universellement combattu ; et il avait eu la joie d'être favorablement écouté. Il n'en avait pas moins souhaité d'être au plus tôt relevé de sa corvée de Toulouse ; et ç'avait été encore sa plus grande joie, d'en recevoir l'assurance.

En dépit des triomphes de Charlotte, car Charlotte remportait de vrais triomphes dans tous les salons qui se la disputaient sans distinction de partis, avec l'entraînement d'une mode, ou par une déférence éclectique envers l'Empire qu'on se lassait de boudier, le commandant attendait impatiemment la fin de son congé : il lui tardait de regagner son usine où il ne devait plus guère demeurer, et de reprendre sa carrière. Il songeait avec émotion à la sympathie qu'avait partout excitée sa fille et à l'espérance qu'elle en

pouvait concevoir ; mais il s'inquiétait aussi de l'influence que cette vie mondaine trop précoce pourrait exercer sur son caractère, en se prolongeant : il ne croyait pas que l'atmosphère d'une cour pût lui être bonne ; et il jugeait qu'il était temps qu'elle se retirât.

Elle, de son côté, voyait venir sans chagrin la fin de cette continuelle fête. Elle n'avait pas aperçu l'inquiétude de son père ; mais dès les premiers moments de répit qu'elle avait trouvés, elle n'avait fait que songer délicieusement à leurs longs épanchements au retour, seul à seul, aux récits de leurs impressions, comme toute une vie en quelques mois, à l'union plus étroite de leurs cœurs.

Un jour, — leur départ était proche, — le commandant avait été pressé par M. de Vertec de passer chez lui. Charlotte le vit rentrer fort agité.

Après avoir marché quelque temps, les yeux butés au tapis, de plus en plus vivement, comme s'il eût ainsi voulu vaincre son impatience :

— Charlotte, dit-il, il faut que je te parle... tout de suite...

Tu sais si ton avenir m'est cher, si j'ai un autre souci que toi?... Eh bien ! je viens de faire une réponse qui est peut-être pour toi bien regrettable... J'ai prononcé sans toi... Mais il le fallait... J'ai ressaisi un instant mon autorité de père !...

Écoute, reprit-il après un silence, en s'asseyant avec elle sur le canapé, tu as plu à l'impératrice... énormément... Je ne suis pas courtisan, mais j'en suis très touché... Et ce n'est pas elle seulement que tu as charmée... Tu as été l'objet de la vive attention des esprits les plus fins de ce milieu raffiné... Je suis donc fier de toi, et bien heureux... Je devais m'y attendre, c'est vrai...

— Mon père... murmura Charlotte.

— Malheureusement, l'Impératrice a eu une pensée... très flatteuse pour toi sans doute... Un désir, véritable excès de bienveillance, qui, par le refus formel que j'ai dû lui opposer, changera peut-être pour nous en amertume de doux souvenirs...

Oh ! ne te méprends pas...

— Toi, toi, peux-tu en souffrir dans ta position d'officier ? interrogea violemment Charlotte.

— Non, je ne peux pas le croire, je ne veux pas le croire.

Et comme la jeune fille le regardait avec une douloureuse incrédulité :

— Non, non, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. D'ailleurs, reprit-il, envahi lui-même par un doute, je ne tarderai pas à être fixé. J'ai la promesse du ministre de la Guerre d'être bientôt rappelé dans un régiment : la seule disgrâce qui pourrait me frapper serait qu'on me laissât à la fonderie de Toulouse...

Non, Charlotte, répéta-t-il, c'est de toi, de toi seule qu'il s'agit...

Mais je ne t'ai pas dit...

L'Impératrice a songé à faire de toi sa lectrice. Elle s'en est ouverte à Vertec qui vient de m'en faire la proposition... Oh ! tout à fait officieusement... comme cela peut se faire... Mais sous la forme d'une invitation à demander la place de celle que l'Impératrice va marier, invitation que je n'ai cependant pas considérée comme un ordre, persuadé que je suis de l'indépendance de la cour, dont jouissent en France les officiers.

J'ai refusé par deux motifs : d'abord parce que cette situation ne te convenait pas pour toi-même : c'est mon appréciation... Ensuite, parce que je ne veux



pas qu'on puisse penser, surtout parce que je ne veux pas avoir à soupçonner moi-même, que je dois mon avancement à la faveur.

C'est peut-être un bel avenir qui t'échappe. Mais tu me devais ce sacrifice : tu le devais à mon honneur de soldat, à ma susceptibilité, si tu veux...

Pour dire ce non, je n'ai pas hésité...

Mais ce pauvre Vertec qui ne doutait pas de mon enthousiasme!... Il n'avait pas réfléchi... C'est peut-être à lui plus qu'à toi que je nuis!

— Oh! oui, ce pauvre M. de Vertec, murmura Charlotte légèrement.

Depuis que Salaberry entraît dans des explications, elle l'écoutait avec un étonnement croissant, et elle était arrivée à une plénitude d'orgueil, où la superbe attitude de son père n'avait pas moins de part que la distinction dont elle avait été l'objet. Ce sentiment était cependant débordé par un attendrissement d'enfant. Elle avait la poitrine oppressée, cette jeune fille au cœur viril, et des larmes lui venaient aux yeux, en songeant à cette séparation contre laquelle elle avait été forte de loin, cette séparation manquée de bien peu d'avec sa dernière, sa suprême affection. Il est vrai que ce n'était pas à celle-là qu'elle était préparée.

— Oh! mon cher père, tu parles de sacrifice : est-ce que je pourrais jamais t'en faire aucun ? Est-ce que jamais rien peut entrer en balance, dans mon cœur, avec la joie de te complaire?... Est-ce que tu le crois?

— Non, ma fille, non je ne le crois pas.

Et il la serra étroitement dans ses bras.

## XVII

Le soleil brûlait déjà Toulouse. Charlotte y reprit sa vie d'étude solitaire, en face de sa fenêtre toujours ouverte à l'air embrasé, courbée de longues heures sur sa table, les yeux longtemps aussi parfois noyés dans la profondeur du ciel bleu : étude passionnée, sans relâche, toujours pleine de la pensée de son père, non plus comme naguère traversée de l'impatience de le comprendre et de l'appréhension de l'aborder, mais tout illuminée de la joie de leurs âmes dévoilées, et irritée seulement de l'attente de l'heure de se retrouver.

Salaberry espérait reprendre avant peu sa vie militaire. Elle ne le désirait pas moins que lui, et tout d'abord parce qu'il le désirait. Ils subissaient ainsi volontiers pour quelque temps leur prison de l'arsenal. ils vivaient enfin l'un pour l'autre, ils jouissaient du présent, tant en regardant vers l'avenir, qu'ils apercevaient toujours brillant.

Un jour cependant le commandant crut voir dépérir sa fille. Elle devenait bientôt d'une extrême pâleur, ses yeux étaient cernés, elle était oppressée, haletait à la moindre promenade; et cette pâleur s'enflammait parfois de subites rougeurs qui semblaient l'envahir comme des émotions, et elle éprouvait d'insurmontables agitations. C'était tout ce qu'il pouvait voir; mais il savait encore par elle, car elle lui disait tout, qu'elle ne dormait plus, qu'elle cherchait toujours elle ne savait quoi, qui lui manquait quelque chose qu'elle n'avait jamais entrevu. Oh! ce

n'était pas le souvenir de Paris qui la tourmentait, elle pouvait l'affirmer, elle ne regrettait rien, rien, absolument rien. Ce qu'elle n'ajoutait pas, c'est qu'elle avait un soupçon, un soupçon qu'elle repoussait avec énergie, dans son âpre volonté de consacrer sa vie à son père.

Lorsque Saïaberry l'entendait ainsi confesser avec une naïveté inquiète ce qu'elle ressentait, il était pris d'une étrange joie de la trouver enfant, et, affolé d'une tendresse de mère, il l'étreignait avec des rires et des larmes. Il se souvenait de Rafaëla. Mon Dieu ! était-ce cette affreuse mélancolie ? Était-ce un mal héréditaire ? Elle était quelques semaines avant si heureuse, si pleine de santé. Mais Rafaëla aussi avait été changée pour jamais en quelques instants, sans plus de cause. Il appela les médecins comme il l'avait fait pour Rafaëla ; il s'adressa aux allopathes et aux homéopathes, aux spécialistes de toute sorte. Ils ne surent que conclure.

Alors il s'occupa de la promener, de lui retrouver une famille. Il se doutait un peu de ce qu'elle cherchait, du vide qu'elle sentait dans son cœur ; et il ne supposait guère que ce vide, qu'il ne pouvait combler, pût l'être par quelques cousins... Cependant ce qu'elle n'avait pu trouver dans le monde, l'intimité de la parenté le lui donnerait peut-être... Un cousin, mon Dieu ! oui, un cousin pouvait peut-être l'occuper... si ce n'était pas le mal de Rafaëla...

Il avait véritablement quelques parents bien négligés dès longtemps, dans les Pyrénées. Il songea à leur conduire Charlotte. C'étaient des excursions faciles de Toulouse, et dût l'autorité s'en émouvoir, il n'hésitait pas à les faire... Il avait maintenant, devant la perspective de perdre Charlotte, le même oubli de sa carrière qu'en face de Rafaëla languissante.



Ces courses firent en effet du bien à la jeune fille. La vivacité de l'air, le mouvement, la variété des paysages d'une nature qu'elle ne connaissait pas, la mer, l'intérêt qu'elle prit aux mœurs locales, si personnelles à la contrée, le charme de certains intérieurs basques ou béarnais, l'accueil qu'elle y reçut, l'originalité des figures et la fermeté des caractères, tout cela agit puissamment sur elle. Ils virent ainsi Pau, Bayonne, Biarritz, Saint-Jean-Pied-de-Port, Bagnères, Lourdes, Saint-Sauveur, jusqu'au Cirque de Gavarnie; une fois ils poussèrent une pointe en Espagne.

Mais quelques jours passés à Toulouse rendaient à Charlotte toute sa souffrance. Et Salaberry ne pouvait renouveler indéfiniment ses absences. Il eût voulu la laisser dans quelque coin de la montagne : il avait trouvé le toit hospitalier ; mais elle n'avait pu le voir la quitter : elle s'était attachée à lui comme avec l'ardeur d'un sombre pressentiment.

— Oh ! Rafaëla ! Rafaëla ! murmurait-il désolé, ne sachant que faire, avec des médecins qui ne trouvaient pas son enfant malade.

Il commençait à croire à une horrible fatalité.

Il songea à combattre la préoccupation fixe, si c'était cela qui tourmentait Charlotte, comme on le lui disait, par la surexcitation de l'imagination. Après avoir interdit à sa fille tout travail, il lui rendit ses livres, il en ajouta encore, parmi eux, beaucoup de romans, ce qu'il connaissait de plus sentimental, de plus idéal, à la fois de plus abstrait et de plus vague.

Elle lut ainsi *Lélia*.

Cette lecture aviva son mal tout d'abord, en passionnant son audace de curiosité, et en ne provoquant pas moins, dès les premières pages, sa contradic-

tion. Elle la fit bien encore souffrir, à travers des émerveillements, des indignations et des ravissements, par la lenteur de la conclusion. Elle voulait le mot de cette étrange énigme, peut-être le mot de son énigme, à elle. Vingt fois elle jeta le livre, blessée de la hauteur des sentiments qui lui semblait ravalier son propre cœur jusqu'à la dernière vulgarité, fatiguée de l'exagération des caractères et des idées; et vingt fois elle le reprit pour le dévorer, soulevée, portée par la magie du style, secouée par le cri de sa propre angoisse, poursuivant toujours plus vivement, sous la poésie, la pensée maîtresse. Enfin elle l'acheva; et s'il demeura, au fond, pour elle un poème obscur, si elle n'en reçut pas de contentement, du moins salua-t-elle le triomphe d'une foi chez l'héroïne, et demeura-t-elle en face d'horizons qui ne s'étaient jamais développés devant elle. Elle trouva là aussi, avec l'inanité des aspirations trop élevées, comme une joie d'un moment à se laisser entraîner par la vie.

Sa langueur n'en continua pas moins à progresser avec cette lenteur effrayante d'un mal incurable.

— Oh! Rafaëla! Rafaëla! murmurait toujours Salaberry.

Ils eurent un jour de bonheur : la jeune fille sembla revivre. *Charlotte* depuis quelque temps terminée sortait des ateliers, pour être dirigée sur sa batterie. Vingt canons étaient livrés ce jour-là par la fonderie de Toulouse à l'artillerie.

Entre ces vingt pièces alignées, attelées dans la cour, flambant neuves au soleil, *Charlotte* vint reconnaître celle qui portait son nom. Sur quel champ de bataille et à quel rang combattrait-elle pour la France? Devait-elle contribuer bientôt à de nouvelles victoires? Dans un élan d'amour pour cette chose sainte qui s'ap-

pelle la patrie, elle se représenta ce bronze vierge mêlé, noirci par la poudre, au défilé d'un retour triomphal. Elle s'imagina son père conduisant ce triomphe. Et tout en répondant en souriant aux officiers qui s'empresaient autour d'elle avec un respect curieux, elle eut un regard au ciel plein d'émotion et de reconnaissance.

Mais ce ne fut qu'une lueur dans leur sombre nuit.

— Que voudrais-tu ? répétait sans cesse le malheureux père. Cherche : as-tu un désir ?... Tu dois avoir quelque désir secret.

— Non, répondait-elle toujours, non, je ne me soucie de rien. Le travail et le temps auront raison de mon malaise... Ne t'inquiète pas, cher père...

Une fois pourtant elle lui dit : — Je crois que j'aurais besoin de monter, de monter très haut, très haut... au sommet d'une montagne peut-être...

— Nous y monterons, Charlotte ; nous y monterons, au sommet d'une montagne !... Nous ferons une ascension... la plus haute !... Hein ! Charlotte, nous allons faire l'ascension du Mont-Blanc !... Cela sera-t-il assez haut, ma fille ?... Cela sera-t-il assez haut, dis ?...

Et avec cette ardeur folle qu'il avait mise déjà à lui complaire, comme autrefois à Rafaëla, il lui énuméra aussitôt, joyeux comme un enfant, toutes les mesures qu'il allait prendre pour leur départ immédiat. On était au commencement d'août : la saison était favorable.

— Allons au Mont-Blanc, murmura Charlotte, prise tout à coup d'une timidité devant ce projet.



## LIVRE TROISIÈME

## I

Un voyage en Savoie commence bien souvent par Genève. Ce fut à Genève aussi que Salaberry conduisit d'abord Charlotte. Ils y arrivèrent le matin, par un beau ciel, à cette heure où le soleil, ayant essuyé toutes les vapeurs qui estompent l'horizon, illumine sans brûler et fait un moment resplendir la nature dans toute sa fraîcheur. Ils avaient l'imagination pleine encore des premières scènes du jour des bords du Rhône aux flancs du Jura, et ils se laissaient emporter comme dans une indifférence assoupie pour le paysage qui se déroulait maintenant sous une uniforme clarté, quand la vallée se resserrant en une âpre gorge, le Rhône bouillonnant à côté d'eux en torrent, le fort de l'Écluse aperçu entre les mouvements curieux de leurs compagnons de route, un feu roulant de questions et de réponses succédant tout à coup au silence du wagon, tous les sommets qui apparaissaient nommés orgueilleusement comme par des familiers de ces montagnes, Genève enfin, célébrée, annoncée, montrée déjà dans ses environs avec une sorte de passion, enflamma nos deux voyageurs d'un haletant enthousiasme. Genève ! ils étaient à Genève ! Genève

dont le nom était pour eux, ils le sentaient alors, comme le titre d'un poème, c'était bien vrai, ils y touchaient. Rome, Naples, ou Jérusalem ne leur eussent pas causé plus d'émotion.

Le train ralentit sa marche, la locomotive siffla, les wagons roulèrent à travers le mouvement d'une grande gare, avec de petites secousses saccadées, mêlées de sourds retentissements, s'engagèrent dans l'obscurité d'un immense toit et s'arrêtèrent.

— Genève !

Ce fut une hâte jalouse de descendre. Charlotte avec un joyeux regard en arrière vers son père, s'élança vive et légère, échappant à l'enchevêtrement des petits bagages, dont eux seuls n'étaient pas encombrés, et sauta la première sur le quai. Lui, s'efforçant de se dégager des paquets et des bâtons d'excursion, que de jeunes miss portaient avec une négligence toute britannique, l'admirait, admirait sa grâce, car elle avait plus que de la santé : personne n'aurait reconnu en elle la jeune fille de Toulouse. Enfin, il fut près d'elle, et elle fut suspendue à son bras. Et, en suivant le tumulte qui se pressait vers la porte, se trouvant déjà seuls, ils se dirent de la voix et du regard, une voix entrecoupée et assourdie en murmure, mais un regard profond et ardent, la joie de leur sentiment partagé.

Au sortir de la bousculade, la ville apparaissait comme défendue par une ligne, semblant ininterrompue, d'omnibus béants, qui n'étaient pas sans airs de souricières avec leur velours capitonné, leurs lanternes et leurs ferrures reluisant au soleil, leurs livrées de toutes couleurs, galonnées d'or et d'argent, et les voix d'enjôleurs de leurs cochers criant les noms des hôtels, et mêlant un peu de violence à la ruse pour s'emparer des débarquants indécis. Les piaffements et les hennis-

sements des chevaux ajoutaient encore à la gaieté de ce coup d'œil.

Charlotte trouva cela joli, et en fit la remarque. Mais l'air qu'elle respirait était trop pur, elle se sentait trop forte, elle était trop avide de mouvement, d'imprévu, de découverte, pour se laisser traîner maintenant dans une voiture banale. Elle semblait déjà commencer son ascension. Salaberry le croyait si bien qu'il ne s'étonna pas, quand elle lui dit : — Père, allons à pied : nous chercherons notre chemin, cela sera intéressant : nous verrons ainsi tout de suite quelque chose !

Ils avaient leur appartement retenu à l'hôtel de Russie ; ils avaient la précieuse sécurité du gîte : ils pouvaient s'égarer un peu.

Le commandant aperçut le facteur qu'il cherchait : il lui remit son bulletin de bagages et sa carte, et il partit avec Charlotte, se dirigeant au hasard. Il songeait presque à demander avant tout le chemin du bureau de la diligence de Chamouny : tant il avait la pensée pleine du but de leur voyage ; tant il croyait Charlotte soutenue par cette idée de monter très haut, qu'elle avait été si lente à découvrir ; tant il craignait de la voir retomber de ce désir sauveur. Après, il ne savait ce qui arriverait : elle aurait du moins revécu quelques jours.

La magie de Genève, c'est son lac : on y va irrésistiblement. Nos étrangers y allèrent d'autant mieux, qu'une large rue qui se trouvait devant eux y aboutit : du haut de cette rue le regard en caresse les eaux bleues.

Ils marchaient depuis un moment, hâtant le pas de plus en plus, négligeant la marge d'ombre, jetée çà et là par des lambeaux de constructions, sur l'immobile



lumière du soleil ardent, suffoqués par les maisons qui venaient ainsi sur leur passage, comme s'ils n'eussent plus eu d'atmosphère respirable, que celle de la nappe d'eau qu'ils apercevaient là-bas. Ils marchaient les yeux toujours fixés sur un point, quand Charlotte, soudain, poussa un cri.

— Oh ! père, père, regarde donc !

Au-dessus de l'azur du lac, brillait l'azur du ciel, et sur celui-ci une blancheur de neige resplendissait, nettement tranchée, au-dessus d'une teinte de granit.

Ils s'arrêtèrent, ils regardèrent, et ils virent bien, par l'étroite échappée qui les leur montrait, la blancheur fuir et le granit s'avancer d'un mouvement colossal, une montagne qui était colline devant la cime neigeuse.

— Mais, c'est le Mont-Blanc, Charlotte, c'est le Mont-Blanc ! s'écria Salaberry, en serrant le bras de sa fille avec une joie violente.

— Oui, oui, fit-elle. Oh ! que c'est beau ! quel bonheur !

Et elle reprit son élan.

Il y avait de la superstition dans l'espérance du soldat. Et il lui semblait qu'il ne devait plus quitter des yeux ce sommet, où il allait chercher la vie de sa fille.

— Oh ! Charlotte, dit-il, tu ne veux pas perdre un moment, n'est-ce pas?... Ne te figures-tu pas que nous sommes emportés déjà vers Chamouny, sur cette route merveilleuse dont la description nous transportait?... Nous vois-tu escaladant les précipices?... marchant sur cette neige... là-haut... bien au-dessus des nuages, s'il y avait des nuages?...

Nous n'allons que traverser cette ville!...

— Genève ! mon père.

Et elle le regarda avec étonnement.

— Nous ne sommes pas pressés, reprit-elle doucement. Un ciel si sûr ne nous donne-t-il pas quelques jours?... Et n'aurions-nous pas bien du regret de n'avoir fait qu'apercevoir Genève?...

— Au retour..., murmura-t-il en hésitant.

— Nous reviendrons par une autre route. Nous avons projeté de passer par le Valais... Tu sais bien... Tu m'as même parlé de monter encore au glacier du Rhône.

— C'est vrai, ma fille, répondit-il.

Ils étaient maintenant à l'entrée du magnifique pont. Ils s'y avancèrent, admirant, sous l'immensité du ciel, le panorama grandiose qui les enveloppait, s'intéressant aussi vivement à la vie qui circulait autour d'eux, curieux de tout, et regardant tout, les gigantesques hôtels bordant les quais, la vieille ville, la ville de Calvin, semblant intacte sur sa hauteur au milieu de l'autre, comme un château oublié du moyen âge, l'île du Rhône, qui rappelle la Cité de Paris, les bateaux et les barques sillonnant le lac à perte de vue, jusqu'à un fouillis de mâts et de banderoles émergeant d'une promenade, des saltimbanques ou une fête publique. Ils ne manquèrent pas de s'arrêter devant Jean-Jacques. Mais Charlotte le trouva si renfrogné, entre ses peupliers défeuillés, qu'elle lui tourna bientôt le dos comme à la ville, pour ne plus voir que le lac.

Après quelques soins rapides de toilette, et un déjeuner non moins rapide dans leur appartement, dont les fenêtres leur avaient rendu largement encore le spectacle du lac et du Mont-Blanc, ils repartirent, irrésistiblement entraînés.

## II

Ils s'arrêtèrent au jardin anglais qu'ils devaient nécessairement visiter dans leur exploration des bords du lac, mais où ils avaient été conduits brusquement par le caprice de Charlotte, de se rendre compte des oriflammes et des mâts aperçus le matin, et plus encore d'une musique, dont les accords, des mieux nourris, les avaient frappés de loin jusque dans la vieille ville. L'idée de voir quelque fête suisse, quelque chose d'une antique tradition, avec des costumes pittoresques, s'était vivement emparée de la jeune fille, d'ailleurs fatiguée de gravir des rues aussi dépourvues de caractère que de jour et de mouvement, et où les curiosités, médiocres et clairsemées, semblaient couvertes encore de la poussière de la Réforme. Et ils s'étaient hâtés de revenir au soleil.

C'était bien une fête qui les avait attirés, mais une fête dans un coin, qui n'avait rien de bien original, rien d'antique surtout. C'étaient de vulgaires courses de bateaux, à la rame et à la voile, qui empruntaient tout leur intérêt à leur cadre. La foule, fort peu compacte, qui y assistait, tant au jardin qu'au delà, le long du quai, où elle se tassait un peu plus autour d'une estrade bariolée, presque grotesque, était d'une uniformité toute moderne d'habillement, à faire croire qu'elle s'était fait vêtir dans le même magasin de confection. C'était absolument ce qu'on voyait partout en France, ce qu'on trouvait déjà partout sur le globe. Charlotte dut rabattre du plaisir qu'elle s'était promis. Elle n'aperçut trancher sur la



monotonie de l'ensemble, que deux grandes femmes laides au teint de fromage, en corsage de velours et en haute guimpe godronnée, ornés de bijouterie d'argent, en larges manches blanches bouffantes et en tablier court : elles les entendit citer pour des Bernoises, mais elles semblaient plutôt avoir emporté d'un théâtre leurs défroques de figurantes, tant elles étaient dépaysées.

Mais le lac prêtait son charme aux jeux qui se passaient sur ses eaux. C'était dans le balancement d'un fluide lumineux, avec leurs banderoles claquant au vent, et les maillots blancs historiés de toutes les couleurs de leurs équipages projetés, dans le décroissement de la lumière, jusque sur le bleu sombre du lointain, que les barques rangées en ligne, attendaient, leurs voiles repliées ou leurs rames hautes, le signal du départ. Ce signal, c'était un orchestre qui le leur donnait, un orchestre porté par une flottille, pavoisée aux couleurs nationales et aux couleurs du canton, qu'entouraient de leurs ébats une innombrable troupe de cygnes. Aux premières mesures de cet orchestre, les voiles se déployaient ou les rames s'abaissaient ; et la course commençait, emportée, au milieu des cris de défi respectifs des équipages et des clameurs encourageantes ou railleuses de la foule, laissant derrière elle un large sillage aux violents remous, dont les dernières ondes se perdaient au large ou venaient expirer en bruissant doucement contre le mur du jardin. Et dans ce sillage les cygnes s'élançaient à leur tour, les ailes soulevées, avec toutes les courbures gracieuses de leurs cous, flotte un peu plus rapide et plus charmante que l'autre, qu'elle rattrapait bientôt.

L'estrade portait les autorités, les juges de l'arrivée, et les dispensateurs des prix ; elle avait aussi sa mu-

sique, qui travaillait de toutes ses forces à entraîner les lutteurs, et marquait par une fanfare éclatante, que le vainqueur avait touché le but.

Quoique ce but ne parût pas éloigné, toutes les barques n'en approchaient pas. Il en était même qui quittaient bientôt la partie, et revenaient piteusement sous les huées à la ligne de départ, pour chercher une revanche à la course suivante.

Mais il y avait des incidents plus gais. Il était sans doute permis de triompher par tous les moyens, et l'on n'avait pas de scrupules à faire chavirer l'adversaire, dont on était serré de trop près. Mainte voile fut ainsi couchée et trempée dans le lac, mainte embarcation, quille en l'air, flotta comme une coque de noix, aux applaudissements universels. Le plongeon était sans danger : les gens submergés étaient tous d'habiles nageurs. Ils furent d'ailleurs recueillis avec empressement par leurs ennemis.

Cela amusa beaucoup Charlotte, d'autant plus qu'elle ne pouvait croire désagréable, un bain en si belle eau.

Ses yeux ne s'en relevaient pas moins assez souvent, pour chercher dans les profondeurs de l'horizon. A mesure même que la fête avançait en s'animant, elle regardait davantage au loin. Au-dessus de l'arène liquide, trois scènes, comme trois vies, trois climats violemment contrastés par des tons tranchés, se superposaient alors, pénétrant l'imagination : les rives voilées des vapeurs qui commençaient à s'élever, avec leurs blanches villas brillant comme des points dans l'humidité dorée d'une chaude atmosphère, la chaîne des riants coteaux verdoyants de cultures plus haut, et enfin le Jura, sombre, jusqu'au ciel clair.

Salaberry s'était retourné plusieurs fois, pour regarder le Mont-Blanc, et il en avait vu les contours s'ef-

facier peu à peu : sa superstition du matin le reprenait. Il lui semblait voir Charlotte, malgré ses rires d'un instant, redevenir la mélancolique que le voyage avait fait évanouir. Cette rêverie qui l'accoudait à cette balustrade, n'était-ce pas celle des mauvais jours, celle de ces lendemains de plaisirs, où elle sentait plus douloureusement le vide de la vie ? Ce spectacle innocent lui avait-il fait mal aussi ?... Si elle allait abandonner son idée... Il en eut un effroi.

Elle, cependant, était toute perdue dans le vague. Elle était bien heureuse ; elle l'eût été du moins, si sa mère eût pu voir son bonheur. Dans sa plénitude de contemplation, il lui semblait qu'il lui manquait une part d'elle-même.

Il y eut un moment, où elle se retourna vivement vers son père, et lui serra le bras avec violence. Une larme brillait à ses paupières.

— Charlotte, Charlotte, soupira-t-il.

Il la suppliait de ne pas faiblir : il croyait qu'ainsi elle vivrait. Mais il ne l'avait pas comprise : elle avait eu la crainte de le perdre.

En face de cette grande nature, elle sentait maintenant qu'elle était forte, forte pour se consacrer à lui, à lui sans partage sur la terre. Elle ne se trouverait plus seule jamais, tant qu'il y serait. Elle le sentait à son apaisement comme à son enthousiasme, à l'élévation de son cœur et à l'épuration de ses idées, à mesure qu'en s'éloignant du monde, elle s'avancait vers les régions de Dieu. Sa lutte était finie, cette terrible lutte de l'amour contre la volonté, qui lui avait coûté tant d'angoisses, à travers tant de ravages physiques, qui avait désespéré son père : une ardeur d'amour, qui s'affolait d'une solitude sans écho, et une volonté inflexible, d'un devoir supérieur, d'une volupté de sa-



crifice, plus grande que tout amour. Son imagination, égarée, était revenue pour jamais à son idéal de piété filiale. Elle croyait, dans sa calme contemplation, voir alors aussi nettement dans son âme, que dans le miroir du lac.

Mais Salaberry ne pénétrait point ce qu'elle éprouvait ainsi. Il voulut la ramener aux bateaux et aux fanfares. C'était le moment solennel : on allait couronner les vainqueurs. Toutes les barques, y compris celles qui avaient chaviré, chargées de nouveau de leurs équipages, se rangeaient en demi-cercle en avant de l'estrade; et la flottille de musiciens, accompagnée des cygnes, les y suivait avec des accents joyeux. Les spectateurs du jardin se pressaient de ce côté.

— Si nous nous rapprochions aussi, Charlotte ! hein !

Elle lui répondit de travers, restant toujours accoudée. Pleine de lui, elle ne l'entendait pas.

Une voix derrière eux eut plus de puissance. C'étaient des paroles banales qu'elle venait de prononcer : « Allons, Brusca, allons, petite folle, soyez sage. » Mais cette voix, c'était Édouard. Ce fut pour Charlotte une commotion de tout son être, un terrible ébranlement nerveux d'un instant, plus encore qu'une émotion. Si imprévue qu'eût été la secousse, qui la plaçait en face de regrets encore dans toute leur âpreté, son cœur demeura ferme : une fierté de ses douleurs qui lui tenait lieu de résignation, ne lui laissa pas traverser l'esprit même de la plus fugitive idée d'un retour d'amitié. Elle ne fut agitée d'aucune espérance, comme d'aucune crainte, d'aucun désir. Si son souvenir, rapide comme l'éclair, parcourut son enfance avec Édouard enfant, elle ne s'occupa pas du jeune homme qui était là, elle n'eut pas un mouvement pour

le chercher, elle regarda plus loin, toujours plus loin, sur le lac, dans les montagnes, dans les nuages, dans la profondeur de l'avenir, dans le mystère de sa destinée.

### III

Tandis que, obéissant enfin à son père, la jeune fille suivait les dernières agitations de la fête dont elle avait été d'abord si curieuse, d'une fenêtre ouverte de ce même hôtel de Russie qu'ils venaient de quitter, et où ils allaient rentrer, des éclats de voix, comme on n'avait point accoutumé d'en entendre là, descendaient par moments dans le silence du quai, et faisaient lever la tête au solitaire gardien du ponton en face : une fenêtre du deuxième étage, qui encadrait, pour une femme assise dans un grand voltaire, le dos à la chambre, le même magnifique tableau admiré par Charlotte et son père pendant leur déjeuner, d'une fenêtre voisine. Affaissée dans son fauteuil, cette femme, qui semblait avoir un attachement de recluse pour le spectacle d'occasion qui s'ouvrait devant elle, parlait sans se retourner, même dans ses moments de plus grande vivacité. La préoccupation d'être entendue n'avait pas dû la faire reculer beaucoup, car ses genoux n'étaient pas à plus d'un mètre du balcon.

C'était à un jeune homme qu'elle parlait, un grand et frêle jeune homme aux cheveux bruns, aux yeux bruns, aux poils follets ombrant légèrement la lèvre supérieure et le haut des joues, aux allures d'enfant volontaire et faible, gâté et morigéné. Il était sous l'empire d'une violente excitation, et sa voix, comme sa démarche, était cependant hésitante. Il allait et

venait, mais plutôt dans le fond de la pièce, ne se rapprochant qu'avec d'ardentes supplications ou un cri de colère. Un troisième être se trouvait entre eux, un épagneul couché, immobile, dans un coin, le cou tendu, les oreilles soulevées, le regard allant de l'un à l'autre avec inquiétude.

Quiconque eût entendu deux minutes la discussion de cette chambre, eût reconnu une mère et un fils.

— Tu n'as aucun courage, disait la mère... A ton âge, tu devrais être un homme !... Et tu te désolés de tout !... Tu te laisses rebuter par le moindre obstacle...

— Mais non, mais non !...

— Aujourd'hui c'est une chose, demain c'en sera une autre... Tu échoues à Saint-Cyr : tout est perdu !... L'autre jour, un camarade s'éloigne de toi : tu te désespères... Maintenant c'est le tour d'une cousine qui te dédaigne : tu n'inspires d'amitié à personne, tu es un paria !...

— Mais, quelle amitié ai-je ? Qui donc a voulu s'attacher à moi ?...

— Un camarade qui ne mérite peut-être aucun regret... probablement !... et une cousine, qu'il est à désirer, certainement, que tu ne revoies jamais !...

— Oh ! je t'en supplie !...

Et la voix du jeune homme avait un accent de douleur déchirant.

— Tu te trouves malheureux !... Tu es bien ingrat envers Dieu... et envers moi, car je fais tout au monde pour toi !

Malheureux... Oui, tu l'es, d'avoir ton caractère...

— Eh bien ! est-ce ma faute ?... Je ne demandais qu'à être aimé... et à aimer !...

— C'est me dire que je ne suis rien pour toi !... Oh ! que Dieu ne te punisse pas !...



— Pardon ! pardon !... Mon Dieu, je ne sais donc plus ce que je dis... Mais, écoute-moi donc !... Toi, tu m'aimes, parce que tu es ma mère, comme je t'aime moi-même... Mais, ne comprends-tu pas que j'aie besoin d'être aimé autrement, d'aimer autrement ?... Est-ce que tu ne me comprends pas ?...

— Si, je te comprends : il te faut de l'amour !... Et à dix-huit ans, tu n'as pas encore été aimé !... Et la vie est sans espérance pour toi !... Tu es bien impatient.

Peut-être, n'est-ce pas, qu'aucune femme jamais ne t'aimera, parce que cette cousine t'a aujourd'hui tourné le dos... Tiens, cela seul me la ferait haïr... qu'elle soit l'occasion de l'aberration où je te vois... une fille orgueilleuse, ambitieuse, insolente, sans cœur, — et toutes ces belles qualités n'ont dû que croître et embellir, — insensée, insensée ! entends-tu, avec ses airs de supériorité, une fille destinée à être le fléau de la famille qui la laissera entrer chez elle !...

Je remercie Dieu, moi, qu'elle ne t'ait pas regardé... J'aime mieux tes larmes de ce moment, que le malheur de toute ta vie... car tu serais peut-être amoureux fou d'elle !...

— Je le suis ! s'écria le jeune homme avec emportement.

Mon Dieu ! pardonne-moi, reprit-il en venant s'accroupir, suppliant, un genou sur le tapis, aux pieds de sa mère.

Il lui prit une main.

— Pardonne-moi !... mais tu ne la connais pas, tu ne sais pas tout ce qu'il y a en elle de bonté, de simplicité, de sérieux... quel serait son amour... Tu n'as pas, comme moi, écouté son cœur dans nos épanchements d'enfants... Oh ! si tu la connaissais...

Tu me reproches d'être faible : je serais fort, si elle m'aimait !...

Et, comme sa mère faisait un mouvement : — Pardon ! pardon ! supplia-t-il avec des larmes.

Elle le regardait avec une singulière expression de douleur. Ce faible enfant était le plus aimant, le plus soumis, le meilleur des fils ; elle n'avait que lui ; et il venait de lui avouer qu'elle ne pouvait plus rien pour lui. Ce n'était pas une indépendance qui s'éveillait ainsi en lui ; c'était un autre joug qu'il réclamait, celui d'une créature qu'elle détestait. Mais il était si malheureux, qu'elle voulut le consoler : elle voyait alors en lui un sentiment profond, qu'elle n'avait jamais aperçu dans ses crises ordinaires de découragement ; elle songeait que la vie s'ouvrait tristement pour lui ; que l'émotion qu'il éprouvait en ce moment n'était pas sans raison ; elle se souvenait d'une prévention injuste, et elle sentait le poids de la solitude.

— Tu crois qu'elle s'est volontairement éloignée de toi, dit-elle sans amertume, comme si elle eût étouffé le sentiment de tout à l'heure ; mais dans sa situation que pouvait-elle faire ? Son père et le tien se sont séparés ennemis. Était-ce à elle, jeune fille, à te reconnaître ?... Et puis ce n'est peut-être pas elle : une ressemblance est possible ; et d'ailleurs depuis que tu ne l'as vue, elle a dû changer : aujourd'hui, au contraire, tu ne la reconnaîtrais peut-être plus.

— Oh ! c'est elle, c'est bien elle, s'exclama-t-il, en se redressant brusquement et en s'écartant violemment, comme s'il eût senti la contradiction plus que la consolation.

C'est elle, c'est elle, répéta-t-il, en revenant bientôt, repentant de sa rudesse, inquiet du mal qu'il avait fait, comme toujours peut-être encore, exagérant sa

douleur, se complaisant à la faire dorloter, prêt à renaître à l'espérance avec un mot. Mais ce mauvais mouvement qu'il avait eu, que sa mère imputait bien à la cousine, c'était le premier coup que ce fils si doux lui eut porté. Elle demeurait silencieuse, et regardait douloureusement dans le lointain la grande scène, qui serait éternellement associée à ce jour de malheur.

— C'est elle, c'est bien elle, c'est la petite fille qui m'a tant aimé, que j'aime, que j'aimerai toujours!... toujours! répéta-t-il.

Oh! elle se retrouvait bien tout entière dans la jeune fille que je viens de voir. C'étaient bien ses yeux, son beau regard... qu'elle a détourné de moi!... Le regard ne change pas... Et sa voix!... Pouvais-je me tromper à sa voix?... C'était elle, mais grandie en beauté comme en stature, belle surtout pour moi qui voyais dans son âme!...

Oh! est-il possible que je ne sois plus rien pour elle!... Mais c'est vrai, c'est trop vrai!...

Sa mère abaissa un moment ses yeux sur lui, ne put encore rompre son silence, et se replongea, en respirant avec effort, dans la morne contemplation des montagnes, que les brumes commençaient à envelopper.

— Oh! est-ce que je ne suis pas véritablement malheureux? Que je connaisse si bien les trésors d'un cœur incomparable, et que je m'en voie repoussé!...

— Qu'y puis-je faire? dit la mère.

— Laisse-moi, s'écria le jeune homme avec folie, courir Genève, la découvrir, la demander à son père, te l'amener!...

— Puisqu'elle te repousse...



— Elle ne me repoussera plus, si tu l'accueilles, si tu veux l'aimer!... Oh! non!...

— Tu me brises avec tes désespoirs... Malade, je me suis mise en route pour te distraire d'un échec, qui pouvait être un vrai chagrin... Mais, tu viens me tourmenter pour je ne sais quelle lubie de cousine!... Tu sauras la retrouver, cette cousine... Eh bien! fais-toi aimer d'elle, épouse-la... Mais, ne me l'amène jamais : je ne veux pas la voir!

Le jeune homme demeura confondu, comme rappelé tout à coup, par cette violence, du monde des chimères à une réalité poignante.

Longtemps après, il était encore aux pieds de sa mère. Le vent fratchissait. Il lui demanda timidement s'il ne devait pas fermer la fenêtre.

— J'ai besoin d'air, répondit-elle seulement.

Alors, sans oser parler, il lui couvrit les épaules d'un châle, et lui enveloppa les jambes d'une couverture; et il reprit sa place près d'elle, en silence, ne songeant plus qu'à elle, tremblant pour elle.

#### IV

Charlotte, après avoir admiré le lac illuminé par le soleil, en avait longtemps respiré la brise et écouté la tumultueuse harmonie, sous le ciel plein d'étoiles, du bout de la jetée, au pied du phare. Le danger du retour dans la nuit, dont son père n'avait pas voulu lui refuser la bravoure, les avait fort attardés; et ils avaient encore fait un tour sur le pont, ne pouvant se détacher de ces belles eaux, qui semblaient là, dans le reflètement si rapproché des gerbes de globes des

candélabres, venir comme caresser. Aussi rentrèrent-ils des derniers pour souper.

Ils passaient, tout à coup, de l'air pur et d'une solitude grandiose, à l'atmosphère lourde d'une salle dorée flambant au gaz, et au bruit d'une foule de convives, aux mornes chuchotements à deux dans l'agitation muette d'un service automatique.

L'un des automates leur découvrit des places, qu'ils gagnèrent avec empressement, et où ils s'assirent, sans songer à regarder autre chose que le coin de nappe qui était devant eux, et, dans cet ennui de haut goût, remettant à plus tard toute causerie.

Ils mangeaient en se hâtant, exclusivement, mécaniquement, comme on les servait.

Charlotte cependant eut besoin de reprendre haleine : elle releva la tête. Mais elle rencontra aussitôt une figure, une femme en deuil, de l'autre côté de la table, presque en face d'elle, qui fixa son regard et lui remua le cœur. Elle demeura béante, d'attention et d'attendrissement, plus encore que de surprise. Car la voix de l'après-midi l'avait bien un peu préparée à cette apparition.

Mais cette femme, qui la touchait de près, portait sa douleur si profondément gravée sur ses traits ; cette douleur avait fait tant de ravages sur un visage jusque-là d'une jeunesse si heureuse, elle semblait si nouvelle ou si vivace, et elle était si inconnue de Charlotte, si étonnante pour elle, qu'elle en avait senti, presque malgré elle, une vive ardeur de consolation. Et la jeune fille, en même temps, avait entrevu dans ces yeux comme endormis par les larmes, quelque chose de si étrangement scrutateur, de dirigé sur elle, qu'elle avait éprouvé elle-même une curiosité, qui avait comme enrayé son élan.

Et, à mesure qu'elle regardait, il lui semblait que cette douleur s'aigrissait en méchanceté contre elle. Et elle était cependant de plus en plus pénétrée de pitié; elle n'opposait au sentiment qu'elle apercevait que le plus sincère pardon. Et elle sentait sa pitié redoubler encore, en voyant cette femme, cette mère, morne et froide, sans chercher une caresse du côté d'un fils assis près d'elle, un jeune homme aux yeux timidement baissés, au maintien immobile, au cœur violemment agité, un cœur qu'elle connaissait bien. Elle voyait, avec une torture de son propre cœur, cette étrange, poignante désunion d'êtres qui s'adoraient, elle en était sûre; et elle la voulait faire cesser.

— Oh ! père, père, murmura-t-elle ardemment, vois donc cette dame... là... en face... à gauche... en noir !...

— Eh bien ? fit Salaberry.

— Tu ne la reconnais pas?... c'est ma tante... Montal !...

— Eh bien ? interrogea-t-il doucement, comme avec l'émotion d'un regret.

— Mais... il est mort !...

— Qui donc ?

— Mon oncle... Son mari, se reprit-elle.

— Ah !... mais comment ?...

— C'est certain : elle ne porterait pas ainsi un autre deuil.

— Nous n'en savons rien, ma fille. Nous n'avons pas à le savoir, ajouta-t-il avec une vivacité brève.

Elle hésita un moment : son père venait de montrer une volonté. Mais n'était-ce pas plutôt encore le raidissement instinctif d'une susceptibilité désormais vaine : il ne doutait pas du malheur de sa belle-sœur : pouvait-il n'être pas généreux ?



— Oh ! père, dit-elle, est-ce qu'en nous levant de table, nous allons tout à l'heure nous éloigner sans une parole de condoléance... non, de pure compassion... Elle ne t'a rien fait, elle, et elle souffre... elle souffre bien!...

Salaberry ne répondit pas, mais il lança un regard du côté de M<sup>me</sup> Montal, et parut se consulter.

— C'est si triste, les haines de famille, continua Charlotte... Ce serait un incident heureux de notre voyage, cette rencontre, si nous cessions d'être brouillés... Il n'y a plus de raison de brouille : il est mort, et bien mort... Cette profonde douleur, c'est lui qu'elle pleure...

— Pour parler de lui, je n'en dirai rien, interrompit Salaberry.

Il consentait à aborder sa belle-sœur : Charlotte avait gagné sa cause : la réconciliation qu'elle voulait était faite. Son père serait peut-être un peu raide, au premier moment, mais elle trouverait dans son cœur de quoi vaincre toute résistance.

Et elle se passionnait pour cette lutte pour la paix et pour la famille. Heureux, elle eût laissé sans envie, mais sans faiblesse, passer leur bonheur. En deuil, désunis, elle leur demandait, en retour du pardon dû aux morts, et en oubliant leurs griefs d'un jour, l'oubli des querelles anciennes.

— Quelle rencontre, madame ! dit Salaberry, se trouvant adroitement sur le passage de sa belle-sœur, à la porte de la salle.

Il souriait, et il offrait sa main.

M<sup>me</sup> Montal prit cette main, mais mollement, du bout des doigts.

— Je vous savais à Genève, mais je ne pensais pas que vous viendriez me trouver ici, répondit-elle.

Cette phrase, qui, par le ton, pouvait sembler la plaisanterie d'un reproche entre amis, était accompagnée d'un long regard, plein d'inquiétude et de défiance.

Salaberry crut pénétrer le soupçon de ce regard.

— Pour moi, répliqua-t-il, j'ai été fort étonné de vous voir... Ce n'est pas, au fond, reprit-il avec bonhomie, un bien extraordinaire hasard : nous logeons au même hôtel, voilà tout.

Grand avait été le trouble de M<sup>me</sup> Montal, lorsque, à cette table où elle s'était traînée par décorum, après la scène qu'elle avait eue avec son fils, elle avait vu s'asseoir en face d'elle cette Charlotte détestée, qui venait de lui porter un tel coup. Elle n'en était pas encore remise. Son esprit avait été traversé subitement d'une folle idée de poursuite, qui s'était trouvée dans l'expression de sa contrariété. Cependant, l'humiliation d'un orgueil tel que celui de Salaberry, car ce fut ainsi qu'elle prit les avances de l'officier, lui apportait quelque compensation. La reprise de relations avec son beau-frère, si cette rencontre la commençait, n'était pas d'ailleurs ce qui perdrait Édouard : Charlotte était pour lui moins dangereuse dans la réalité que dans le rêve.

M<sup>me</sup> Montal s'apaisa donc : elle put prononcer le nom de Charlotte.

— Vous n'êtes arrivé que d'aujourd'hui ? demanda-t-elle, tandis qu'ils montaient machinalement l'escalier, suivant le courant des voyageurs qui regagnaient leurs appartements.

Et, sur la réponse affirmative de Salaberry : — Vous êtes venu promener votre Charlotte ? Est-ce qu'elle a, elle aussi, besoin de distraction ?

« Elle aussi » : c'était une confidence. Salaberry en fut vivement touché.

— Oui, dit-il, elle a grand besoin de distraction. C'est pour elle que j'ai entrepris ce voyage, comme vous faites le vôtre pour votre fils. Nos enfants, c'est notre joie, à nous tous, parents, mais aussi notre inquiétude, ajouta-t-il, comme pour noyer, dans une généralité banale, la coïncidence à laquelle il eût pu paraître attacher une idée de faire route ensemble.

Ils venaient derrière eux, à deux marches d'intervalle, ces deux enfants, silencieux côte à côte, échappant à l'embarras de leur situation par le soin de leur maintien dans la foule qui les pressait, mais bien différents pourtant d'allure l'un de l'autre, elle le regard assuré et l'esprit libre, lui les yeux toujours baissés, comme agité d'une épouvante secrète.

Ils se trouvaient maintenant au deuxième étage, engagés dans le corridor, groupés tous quatre. Le gros des voyageurs continuait à monter l'escalier. M<sup>me</sup> Montal et Salaberry avaient la même hésitation : en continuant à échanger des réflexions banales sur le mouvement nécessaire aux enfants, ils semblaient chercher s'ils étaient arrivés à leurs logements, mais ils avaient en réalité une autre préoccupation. Les jeunes gens attendaient, anxieux. Edouard osa lever sur sa mère un regard d'ardente supplication.

On entendait une petite voix de chien, pleurant et grognant en sourdine, une voix de chien bien élevé, gêné encore sans doute par l'inconnu de l'habitation, à qui son impatience fit bientôt cependant risquer de vrais jappements, comme à l'approche de son maître.

— Ah ! dit M<sup>me</sup> Montal, nous sommes bien ici chez nous : j'entends Brusca, la chienne d'Edouard.

Elle prononça le nom de Brusca d'une voix attendrie, qu'elle n'avait pas eue pour parler de son fils, comme si cette chienne eût été alors véritablement ce



qu'elle aimait le mieux au monde. Et, comme si l'attachement de Brusca lui eût inspiré de la confiance ou assuré de la force pour la lutte qu'elle craignait, elle eut un mouvement résolu.

— Vous vous arrêtez ? dit-elle.

Nous allons causer, ajouta-t-elle avec effort.

La porte ouverte livra passage à un tumulte de pattes et de coups de tête projetés dans un délire de bonheur, avec de vrais griffements, mêlés à des frottements soyeux, et des lèchements sans fin, et de saisissants effleurements du froid humide d'un nez de chien. Cette folie se précipitait sur M<sup>me</sup> Montal, sur Salaberry, sur Charlotte, sur Edouard.

Ils furent un moment avant de pouvoir entrer.

Brusca, l'admiration de Brusca fut d'abord tout l'entretien. Cette jeune épagneule, qui était véritablement charmante avec ses longues soies blanches, tachées de feu, son agilité, sa souplesse, la délicatesse de ses attaches, ses dressements d'oreilles intelligents, ses prunelles de topaze éclatantes au doux éclairage de cette chambre, la caresse enfin de son regard, cette chienne les tira tous d'embarras au premier moment. Elle eût été moins jolie, elle ne se fût point mise en frais de gentillesse pour les étrangers comme pour ses maîtres, les confondant par la meilleure des hospitalités, elle n'eût même été qu'un affreux roquet hargneux, qu'on se fût encore extasié sur elle. M<sup>me</sup> Montal racontait les mérites du toutou, ses talents, ses folies avec une prolixité froide, faisant de temps à autre appel à Edouard.

Edouard semblait alors donner Brusca au diable, dans l'impossibilité où il était de retrouver la mémoire de choses si futiles, quand Charlotte était là, devant lui, sa Charlotte bien-aimée, qu'il osait à peine dévorer

d'un regard furtif. Car il était amoureux de plus en plus fou, quoique fils soumis.

Tandis que le jeune homme s'isolait dans son sentiment, chaque anecdote sur Brusca était une occasion nouvelle pour les trois autres de se la disputer, pour Salaberry et Charlotte d'ajouter à son éloge, lui avec la parfaite légèreté d'un homme qui prend son parti de parler pour ne rien dire, elle avec conviction, comme dans le pressentiment de quelque amitié avec cette chienne.

Le sujet pourtant s'épuisa.

— Mais vous, interrogea Salaberry, vous êtes à Genève depuis quelque temps déjà ?

— Oui, répondit M<sup>me</sup> Montal très fermée.

— Vous avez dû voir bien des choses : vous pouvez nous conseiller, tant pour la visite de la ville même, que pour les excursions des environs.

— Je suis à peine sortie, moi.

Salaberry la regarda avec un peu d'irritation, puis se retourna vers Edouard, qui se tut absolument. Le jeune homme tremblait, les yeux sur sa mère.

Le commandant voulait cependant que sa démarche fût payée d'autre chose que de prouesses de caniche. Il croyait autant que jamais, que dans sa rupture avec son beau-frère, celui-ci avait eu tous les torts. Il n'avait pas manqué à sa belle-sœur, il lui semblait même qu'il avait eu pour elle des égards. Il était en face d'une femme, mais il n'en demeurerait pas moins l'offensé de leur querelle.

Il eut vers elle comme un mouvement de mise en demeure.

— Mais, Edouard, lui, s'est promené, j'imagine. Il peut nous dire ce qu'il a vu.

— Oh ! lui a beaucoup couru, fit négligemment M<sup>me</sup> Montal.

Puis, sérieusement, comme si en autorisant son fils à parler, elle eût entendu lui imposer des limites : — Il peut vous en faire savoir autant qu'un guide.

C'était maintenant une condamnation aux récits forcés pour toute la soirée, qui tombait sur Edouard, une dure condamnation dans la situation où il était. Mais il la subit avec joie : il avait la force nouvelle de l'amour et de l'espérance.

Il se lança, avec plus d'ardeur qu'il n'en avait mis à les parcourir, dans la description de tous les lieux où il avait été chercher une émotion, une diversion à sa tristesse, de tous ceux qu'il avait encore la passion de voir, qu'il voulait voir maintenant avec Charlotte ; il raconta tous les souvenirs qui peuplaient ces lieux célèbres : *les Délices* et le pavillon de Prégny, d'où il avait admiré le Mont-Blanc, les Sacconex et Versoix, le château de Ferney et une mesure perdue de la ville, la demeure de Voltaire, et la maison natale de Rousseau, le cabinet de Calvin et la chaire de Saint-Pierre, Saint-Pierre de Genève devenu rival de Saint-Pierre de Rome, le magnifique panorama des Pitons au sommet du Salève, et la place contestée sur la colline du Champel, où fut brûlé vif Michel Servet, pour avoir différé d'opinion avec Calvin ; et les Voirons, et le lac, et Coppet, et Lausanne, et Vevey, et Chillon. Il disait comment on allait dans tous ces lieux, quelle était la durée du trajet, où l'on pouvait s'y héberger, les endroits où l'on trouvait les meilleures voitures pour ces promenades, les heures de départ des bateaux, jusqu'au prix de chaque voyage. Il savait traiter avec les voiturins.

— Il ne faut que deux heures, trois heures pour



aller là, répétait-il à chaque instant, en se tournant vers sa mère ; la route est excellente : il faut que tu voies cela !

Et il insistait d'un regard auprès de Salaberry, pour qu'il lui vint en aide. Il osait lui dire : « mon oncle. »

Salaberry très en train de pousser Edouard, de l'interroger, se réservait alors avec obstination : il craignait visiblement de paraître désirer autre chose que cette rencontre d'un soir. C'était simplement un touriste, questionnant vivement un touriste qui l'avait précédé.

M<sup>me</sup> Montal ne se passionnait pas pour toutes ces belles choses : elle s'y intéressait peu. Elle ne répondait pas à son fils, disait quelques mots à peine, et caressait Brusca. Charlotte parlait moins encore. Elle regardait sans cesse la robe de sa tante.

Au fond, ils songeaient tous quatre à cet absent, par qui depuis plus de deux ans ils étaient demeurés étrangers, dont ils ne savaient comment jeter le nom entre eux.

Charlotte voulut du moins un lendemain à cette journée. Comme Edouard expliquait, que le bateau qui menait le plus directement au château de Chillon, était celui qui stationnait sous leurs fenêtres : — Vous ne refuserez pas, ma tante, dit-elle, d'aller visiter Chillon...

Nous irons avec vous, n'est-ce pas, père?... Demain, voulez-vous ?...

M<sup>me</sup> Montal fit un mouvement : elle hésitait.

— Mais, oui... mais, oui, dit Salaberry.

Elle se rendit.

— C'est certainement la plus belle promenade qu'on puisse faire sur le lac ! s'écria Edouard avec enthousiasme.

Il n'était pas moins reconnaissant qu'enthousiaste, reconnaissant à sa mère et à Charlotte, mais il eut peur de trop le témoigner. Ce fut Brusca qu'il chargea de ses caresses. Il lui donna trois ou quatre gros baisers sur la tête.

On se quitta en prenant rendez-vous pour le lendemain, au départ de huit heures.

## V

— Ton père est mort, Edouard?

— Oui !...

— Il y a longtemps?...

— Six mois !...

— Ah !...

Et ils se turent.

Ils étaient serrés l'un contre l'autre, pressés entre leurs compagnons de rencontre, dont le sans-gêne les obligeait même à se défendre un peu. Accoudés, un genou sur le banc adossé au bordage, penchés sur le remous de l'hélice, ils regardaient fuir la ville dans la vapeur du matin. Charlotte posa sa main sur celle d'Edouard, et l'y appuya fortement.

— Et, reprit-elle, tu ne m'as rien écrit !...

— Non !...

— Tu n'as pas cru à mon amitié?

— Si.

— Eh bien ! alors?

— Je ne pouvais pas !...

L'angoisse étouffait Edouard, l'angoisse du souvenir et de l'amour. Il avait hâte de s'ouvrir à Charlotte. Un moment, il baissa la tête pour reprendre haleine

et rassembler son courage, puis il la releva vivement, et, approchant son visage de celui de la jeune fille, d'un mouvement caressant comme un baiser, il lui mit ses yeux dans les yeux, ses yeux où il sentait sans crainte perler une larme.

— Charlotte... commença-t-il d'une voix bien assurée.

Mais il ne put dire que ce mot. Il voyait s'avancer curieusement derrière la tête de sa bien-aimée, une face bête et heureuse qui lui semblait le narguer.

— Marchons, dit-il, se redressant et arrachant Charlotte au banc sur lequel ils s'appuyaient...

Ton amitié !... Ton amitié, Charlotte, peux-tu croire que j'en aie douté ?... Pouvais-je ne pas penser à toi tout d'abord dans mon malheur ?... Qui donc pouvait sentir mon désespoir mieux que toi ? Qui pouvait mieux me plaindre ?... toi, mon amie d'enfance !... toi qui pleurais ta mère !... Quel reproche me fais-tu !... Est-ce que je pouvais faire ma volonté ?... Est-ce que je pouvais avoir une volonté ?...

— Je sais bien...

— Si j'aurais voulu t'écrire ?... Ce que j'aurais voulu ?... Ah ! c'est te serrer dans mes bras, c'est pleurer sur ton cœur !...

Tu ne sais pas comme je t'aime ! soupira-t-il avec violence.

Oh ! si tu m'aimais !...

— Mais je t'aime, comme tu m'aimes, Edouard !

— Non ! mille fois non !... Ecoute : ce n'est plus d'amitié qu'il s'agit entre nous !... Je t'aime !... d'un amour !... jamais je n'aurais cru qu'on pût aimer comme cela !... Cet amour me ferait tout sacrifier !... tout !... Oui, tout !... jusqu'à ma mère !

— Oh !



— Je ne sais ce qu'il me ferait faire!...

Il faut que tu sois à moi!... il le faut!... ou autrement... Tiens, si tu me repousses, je me délivre de la vie, j'escalade ce bord!... je ne peux pas vivre sans toi!...

— Mais... je ne te repousse pas!... Est-ce que je te repousse?...

— Il faut que tu m'aimes,... que tu me le dises,... que tu me le jures!... Ici même! .. Alors tu verras!... Tu sauras comment je t'aime... tu sauras ce que c'est que d'être aimée!...

Oh! si tu voulais...

Il disait cela et le répétait avec égarement, dans une promenade de plus en plus emportée. Il chuchotait et criait à l'oreille de Charlotte, en lui serrant en même temps le bras à chaque instant avec plus de violence, entre des regards furtifs jetés alentour, qui ne faisaient qu'attirer l'attention sur eux, et à travers maints coudoiemens d'une curiosité insolente, dont il ne songeait pas à garantir la jeune fille.

Elle l'écoutait avec non moins d'agitation qu'il en mettait à parler. Elle avait pitié de lui. Elle était bien loin d'éprouver de l'amour. Mais elle eût voulu causer à l'écart avec son Édouard d'autrefois, le consoler, l'apaiser; et elle souffrait bien de cette foule qui s'occupait d'eux. Si elle eût pu découvrir un coin désert... Mais où le trouver? Ils étaient prisonniers sur ce bateau... Il fallait d'abord qu'il se tût.

De temps en temps, elle lui montrait elle ne savait quoi, quelque chose qu'elle ne regardait pas, pour avoir l'air de tout le monde, et pour le distraire. Mais la tête tournée machinalement, il revenait avec plus d'ardeur encore à ses supplications, à ses menaces, à sa folie,

— Tu veux que je t'aime ? lui dit-elle enfin. Eh bien ! il faut d'abord que tu ne me rendes pas odieux ce souvenir-ci !...

Il s'arrêta, ne comprenant pas. Elle le regarda longuement avec une douceur résolue.

M<sup>me</sup> Montal les suivait d'un œil inquiet. Ils avaient passé plusieurs fois non loin du banc où elle demeurait assise, Salaberry à côté d'elle.

— C'est un cœur excellent, une intelligence heureuse, mais un caractère faible, disait-elle : il aurait eu plus grand besoin encore qu'un autre d'avoir un père... Je ne suis qu'une femme, moi, je suis sans force pour le diriger...

— Oh ! que non. Vous avez au contraire cette puissance incomparable de l'amour, contre laquelle il n'y a pas de révolte, surtout pour une nature dont la volonté succombe sous le sentiment. C'est bien vous qui pouvez le gouverner...

— Ah ! autrefois... Mais il arrive à l'âge où ce n'est plus à l'amour maternel qu'on appartient.

Elle avait alors un tourment qu'elle devait taire ; mais elle en pouvait révéler un autre.

— S'il n'avait pas cette idée d'être militaire... Mais pour cela il est tenace. D'ailleurs il est ainsi fait : sans fermeté dans les efforts, il est obstiné pour le but ; tout en se décourageant pour rien, il revient sans cesse à ce qu'il a une fois voulu... Cette idée d'entrer à Saint-Cyr m'épouvante !... Je ne parle pas de l'abandon où il me laissera : je ne suis pas égoïste... C'est pour lui !... Oui, c'est pour lui, je ne songe qu'à lui...

— Mais, la vie militaire est bien la meilleure qu'on puisse souhaiter à un esprit flottant. Dieu merci ! la discipline laisse intacte la vie privée. Mais l'étroitesse du devoir, le point d'honneur, l'esprit de corps péné-

trent l'homme, au détriment sans doute de ses propres idées, mais pour le bien de sa conduite et pour son bonheur. Nous recevons de notre vie un calme que nous sommes seuls à connaître.

Non, vous n'avez pas à vous effrayer, mais plutôt à vous féliciter de son désir. Il est moins exposé, laissez-moi vous le dire, en campagne que dans l'oisiveté d'une province, à plus forte raison que dans l'agitation du monde, dans la vie politique, dans une lutte d'ambition quelconque... Oh ! il y a la bataille, c'est vrai !... Mais c'est pour vous qu'elle est terrible et non pour lui... Et, vous verrez... il y a dans le danger que court le soldat, quelque chose de si sacré pour la mère, qu'il ne s'en trouve pas une qui n'en ait l'héroïsme... Toutes nos mères l'ont senti, ce saint héroïsme de la Patrie !...

Il parlait avec chaleur, avec un sentiment profond. Il était vivement touché de l'inquiétude de cette mère, de cette veuve, qui se confiait à lui, et sans arrière-pensée, il le croyait

Il ne lui avait exprimé qu'une bien vague condoléance de son veuvage, et il ne pensait pas pouvoir lui mieux témoigner son sincère intérêt, qu'en faisant passer en elle un jugement qu'il lui appartenait de porter avec autorité.

— Ah ! vous me faites du bien... Je veux vous croire... Et cependant je ne peux regretter cet échec qui le désole, et dont je travaille à le distraire en le faisant voyager. Il va recommencer après les vacances. Je le laissais faire malgré moi : maintenant je vais désirer qu'il réussisse... C'est du moins un an encore que je le garderai.

— Votre expression trahit un regrettable point de vue. Non, ne le gardez pas. Soyez tout de suite héroïque... Tenez, envoyez-le à Paris pour se préparer...



à Saint-Louis, par exemple... Il y trouvera, dans un utile isolement, l'entraînement de l'émulation.

— Eh bien ! je le ferai, puisque vous le voulez, je le ferai.

.....  
— Toi, Édouard, tu m'as aimée en m'apercevant. C'est un hasard que la jeune fille qui t'a ainsi séduit ait été ta cousine et ton amie... Ton amour est une inspiration... Le mien serait, je crois, une conviction... Il est certain que j'aimerai autant avec ma tête qu'avec mon cœur... J'ai des idées... mais, des idées absurdes!... une tête folle!... Voilà le mal de notre situation... Il faut que mon esprit travaille, pour que je devienne amoureuse : il faut que j'habille mon héros...

— Alors il te faut un héros?...

— Sans doute, il faut que je me fasse un héros : car où serait sans cela la raison de préférer un homme à un autre?...

— Il n'y a pas de raison...

— Non, l'amour ne connaît pas la raison, je m'en doute. Mais encore faut-il qu'il rêve...

Tu te fâches ! tu as tort... C'est peut-être toi que j'aimerai, mais je n'en sais rien. Cet amour dont tu me parles, je l'ignore, moi!... L'amour, je le cherche encore : laisse-moi chercher... laisse-moi trouver... et nous verrons.

— Tu me repousses?

— Oh ! je t'en prie, pas de ces airs-là!... Tu ne me connais que d'hier, car pour toi notre amitié ne compte pas ; aie un peu de patience.

— C'est me dire que tu ne m'aimes pas!...

— Méchant ! j'ai bien envie de te le dire. . Si tu ne me menaçais de te jeter à l'eau, — ce qui serait un scandale inutile, car tu serais bientôt repêché... — Mais, ne

vois-tu pas que tu exeres une puissance sur mon cœur, par les plus douces émotions de notre vie partagée... Ne sens-tu pas que pour que je t'aime, il ne faut qu'un rêve, un rien?...

— Et Charlotte est raisonnable, elle? demanda M<sup>me</sup> Montal, en suivant avec une inquiétude toujours nouvelle les mouvements des deux enfants.

— C'est ma consolation... et ma désolation, car je crains de la perdre... comme j'ai perdu sa mère...

— C'est une bien bonne fille, n'est-ce pas?

M<sup>me</sup> Montal dit cela légèrement.

— Elle a le cœur, l'intelligence et la volonté : elle a suffi à remplir ma vie!... Mais que va-t-il arriver?... Dans l'excès d'agitation qu'elle se donne avec son cousin, n'a-t-elle pas l'air de vouloir se faire illusion?... Cet air pur la soutient un moment!... Mais si vous l'aviez vue à Toulouse!...

— Mais non, je ne trouve pas, moi...

La mère d'Edouard croyait apercevoir en Charlotte comme la fièvre de Rafaëla : elle se sentait pressée par sa conscience de lui pardonner.

— Oh ! elle ne mourra pas, elle ne mourra pas, répéta-t-elle.

— Eh bien ! jure-moi que tu m'aimes..., que tu m'aimeras...

— Je ne veux rien jurer... on ne jure pas ainsi...

— Eh bien ! moi je jure...

— Je ne t'écoute pas.

— Enfin j'espère quelque chose de ce voyage, de cette ascension au Mont-Blanc : alors qu'elle n'avait plus aucun désir, elle a trouvé celui-là.

— Elle en retrouvera bien d'autres. Toutes les jeunes filles passent par cette crise d'ennui. Car ce n'était que de l'ennui... Voyez-la rire!...

.....  
— Tout ce que je puis t'affirmer, Édouard, c'est que mon cœur n'a jamais été agité d'un autre tourment d'amour, que le vide y résonnait; c'est que jamais, dans le monde, aucun des hommes que j'ai vus n'a fait impression sur moi... que je n'ai jamais eu même à m'interroger. Mais, si nous devons demeurer quelques jours ensemble, je ne veux pas de scène semblable à celle d'aujourd'hui. En retour de l'assurance que je te donne, je veux que tu me promettes d'être calme et d'attendre.

— Eh bien! je te le promets.

Édouard là-dessus s'était véritablement apaisé. Maintenant, il regardait vaguement dans une morne rêverie, comme à bout de force. Ce n'était plus la foule de passagers du matin : le cousin et la cousine avaient un banc à eux seuls. Brusca, la pauvre Brusca, longtemps bien oubliée, les pattes toutes meurtries dans son abandon, se reposait maintenant, l'avant-train dans le giron de Charlotte. La jeune fille la serrait étroitement dans ses bras, beaucoup par sympathie pour elle, et un peu par attention pour Édouard. Car le jeune homme semblait prendre pour lui les caresses faites à son cher animal.

Charlotte questionna Édouard sur la mort de son père. Elle apprit alors que son oncle était mort, à la suite d'un accident de chemin de fer. Un de ces accidents bénins, que les journaux racontent en quelques lignes, en relatant seulement quelques contusions à quelques voyageurs. M. Montal avait été atteint à la nuque; on l'avait relevé avec une plaie contuse, comme



disent les médecins. Ce n'était rien, absolument rien. Il n'en était pas moins mort six semaines après, dans une épouvantable agonie.

Ce sujet les portait-il à se rapprocher de leurs parents, ou sentaient-ils qu'ils avaient dit tout ce qu'ils devaient se confier à l'écart, ou devinaient-ils aux montagnes que Genève approchait, et qu'ils devaient se rassembler pour l'arrivée? Quoi qu'il en fût, ils vinrent se placer le plus près qu'ils purent de M<sup>me</sup> Montal et de Salaberry.

Le bateau passa bientôt entre les phares. Ils rentraient à Genève, le soleil encore haut. Le ciel était superbe. Ils le remarquèrent tous quatre : ils s'en apercevaient peut-être seulement. Ils avaient été trop préoccupés, trop agités pour le voir plus tôt.

Edouard n'avait fait que presser Charlotte de l'aimer. Charlotte, tout en se sentant le cœur libre, avait eu l'esprit très troublé par les sollicitations d'Edouard. M<sup>me</sup> Montal n'avait songé qu'à pénétrer l'entretien des deux jeunes gens. Quant à Salaberry, il n'avait pensé qu'à faire vivre Charlotte. Ils avaient vu passer les paysages comme dans un rêve; ils avaient regardé parfois pourtant, avec plus d'inquiétude de savoir où ils étaient qu'avec curiosité, surtout quand ils entendaient crier le nom d'une station. Les mouvements qui se faisaient alors sur le bateau leur causaient aussi une distraction. Ils avaient ainsi atteint Veytaux, d'où ils avaient gagné à pied le château de Chillon. Ils y avaient retrouvé la foule banale et les explications banales d'un cicerone. La pensée de Bonnivard, enchaîné six ans à un pilier d'un cachot souterrain de ce château, n'avaient pu leur faire oublier les leurs. L'effet magique du soleil, dans ces fameux souterrains, les avait laissés froids. Aucun d'eux n'avait eu l'idée d'y graver son nom.

Ils s'étaient bien trouvés, en allant, quelques instants véritablement arrachés à leurs préoccupations par leur réunion, mais ils étaient dans l'entre-pont, déjeunant dans la plus étroite salle de restaurant, sans apercevoir autre chose que la vague, qui passait devant le carreau voisin. Ils y avaient parlé d'une autre excursion, du but du voyage de Charlotte, de Chamouny, du Mont-Blanc. Edouard avait tant supplié sa mère, qu'il avait obtenu d'elle qu'ils accompagnassent sa cousine. M<sup>me</sup> Montal devait les suivre à Chamouny, et y attendre seule le résultat de leur ascension.

Ils allaient aborder ; ils furent pris alors d'un regret de cette belle journée, et ils sentirent tous ensemble une même ardeur comme de la ressaisir, de jouir du moins de ses dernières splendeurs. Ils admirèrent d'un regard circulaire ce panorama de Genève, qui ne peut lasser l'admiration. Et quand, descendus à terre, ils virent béante devant eux la porte de l'hôtel de Russie, ils ne voulurent y rentrer ni l'un ni l'autre, pas plus M<sup>me</sup> Montal que Salaberry ou les jeunes gens.

Comme ils demeuraient sur le trottoir, au bord du lac, se consultant sur la promenade qu'ils voulaient faire, un domestique de l'hôtel traversa le quai, et vint à Salaberry.

— Monsieur est bien l'officier d'artillerie français logé ici ? dit-il.

— Oui, fit Salaberry.

— Eh bien ! il y a au bureau une lettre pour Monsieur.

Ils suivirent machinalement le domestique, avec le pressentiment de quelque chose de grave.

## VI

La lettre venait de France, de Toulouse, où elle était allée chercher le commandant, et d'où on la lui avait renvoyée avec cette mention : « Pressée, faire suivre en cas d'absence. » Elle était scellée d'un large cachet de cire rouge, celui du ministère de la Guerre. Ce cachet seul était toute une révélation. C'était une décision attendue, désirée et redoutée à la fois, qui arrivait ainsi à l'officier ; c'était un changement, un brisement peut-être de sa vie avec Charlotte.

Son émotion fut grande.

Charlotte aperçut bien, dans la fierté raide avec laquelle il lisait la communication ministérielle, quelque chose de plus que l'expression de commandement qu'il gardait jusqu'en face d'un ordre, comme une amertume qui la tourmenta vivement, et une contrariété plus nette de la présence de sa tante, une sorte de défensive que la réserve embarrassée de M<sup>me</sup> Montal et d'Edouard semblait rendre injuste, à laquelle la jeune fille s'attacha pourtant, qu'elle s'efforça de croire surtout le sentiment de son père ; cela se retrouva dans le silence recueilli qu'il garda en repliant et serrant sa lettre, et dans le geste calme et froid par lequel il les ressembla, pour leur faire aussitôt monter l'escalier.

C'était un terrible coup qui frappait Salaberry, terrible par sa promptitude, terrible par la contrainte de sa situation avec sa belle-œur ; une affreuse ironie de bonheur pour le soldat qui déchirait le cœur du père... Ah ! que n'était-il du moins à Toulouse !... Que



n'était-il seul avec Charlotte!... Quel mauvais génie leur avait fait faire cette rencontre e parents, d'étrangers plutôt, qui venaient étouffer leurs épanchements, les derniers peut-être!... Ah! l'ascension du Mont-Blanc!... quel étrange fantaisie avait eue Charlotte!... Cela leur valait d'être en ce moment en face de M<sup>me</sup> Montal!... Mais, à Toulouse elle mourait!... Oui, elle y mourait!... lentement... Maintenant elle allait peut-être mourir tout de suite de leur séparation!... Qu'allait-elle devenir?... Il avait si peu de temps!... Si encore il était libre des heures qui lui restaient... M<sup>me</sup> Montal était là, jetée au travers de ses résolutions... Elle allait peut-être vouloir s'intéresser à Charlotte, cette tante... Pouvait-il lui devoir quelque chose?... Cependant Charlotte demeurerait-elle seule?... abandonnée à des étrangers... de vrais étrangers?... C'était à Charlotte de décider... Qu'elle ait du moins sa fermeté ordinaire!... Mais, allait-elle supporter cette secousse?...

Ils étaient entrés chez M<sup>me</sup> Montal. Entraînés par l'agitation de Charlotte, Edouard et sa mère, comme elle, se pressaient autour de Salaberry dans un élan d'attention.

Et lui gardait le silence, suffoqué.

Ces étrangers l'étouffaient... Il parlait à M<sup>me</sup> Montal en même temps qu'à Charlotte... il sentait affreusement qu'il l'implorait, cette tante, dès le premier mot, qu'il l'implorait quoi qu'il pût dire, qu'il l'implorait par sa situation même... et qu'il devait l'implorer... que Charlotte avait besoin d'elle!... qu'elle n'avait qu'elle!...

L'inquiétude de la jeune fille avait crû jusqu'à une horrible angoisse.

Salaberry éclata enfin en un cri :

— Je pars pour le Mexique!...

Et il serra Charlotte sur son cœur avec violence.

— Le Mexique!... le Mexique!... Oh! mon Dieu!... Est-il possible! murmurait-elle, s'affaissant d'abord sous le coup de l'étonnante nouvelle, soulevée bientôt, affolée pour enlacer de ses bras défaillants ce père qui lui était ravi, et le couvrir de ses baisers.

Edouard avait reçu une commotion presque aussi forte que Charlotte. Son sentiment approchait cependant de la joie à l'idée que, dans sa solitude, sa Charlotte serait peut-être plus près de l'aimer. Il se vouait tout entier à elle, à la consoler. Il se tenait immobile, tout haletant, tout triste, mais espérant.

M<sup>me</sup> Montal demeurait en proie à une épouvante. Car c'était bien une épouvante, l'étonnement poignant avec lequel elle regardait cette nièce qui lui restait dans les mains, cette nièce que, hier encore, elle se jurait de ne revoir jamais! Celle qui avait fait une plaie à jamais saignante à son cœur de mère! celle qui lui disputait son fils! la femme qu'elle haïssait! Et cette épouvante précipitant ses réflexions, tandis qu'elle essayait en vain de chercher quelque secours à donner à Charlotte, dont la jeune fille n'avait pas besoin, elle trouvait aussitôt qu'elle devait, ô dérision! prendre avec elle cette nièce et éloigner son fils. Ainsi le voulaient l'enchaînement des événements de ces deux jours, l'honneur de la famille et le jugement du monde, la folie d'Edouard et le souci de son avenir. Ainsi seulement elle pouvait tout concilier. Cette découverte la clouait sur place, en dépit des efforts qu'elle faisait pour s'agiter.

— Le Mexique!... Oh! mon Dieu!... Est-ce possible? répétait Charlotte sanglotant maintenant, être -

gnant son père avec des soubresauts comme des mouvements de colère.

Et lui, le soldat, laissait tomber des larmes, en disant : — Aie courage, mon enfant... il ne faut pas te désespérer... On revient du Mexique... on en revient...

— Mais, s'écria-t-elle tout à coup, se reculant, avec énergie, les bras tendus, comme si elle eût ainsi rejeté toute émotion pour lutter, est-ce qu'il faut absolument que tu y ailles, au Mexique?... Est-ce que tu ne peux pas refuser?...

— Refuser!... y penses-tu, ma fille?... Un officier refuser d'obéir!...

— Mais, je ne sais pas, moi!... C'est donc fini?... tout d'un coup!... Un ordre sans réplique?...

— C'est un ordre formel!... ma nomination de lieutenant-colonel, mais aussi l'ordre de rejoindre au Mexique!...

— Tu es lieutenant-colonel? fit-elle interdite. Puis, comme si elle eût été accablée par la pensée de cet avancement tant désiré et si cruel : — Alors c'est sur ta demande.. C'est une faveur... une justice, rendue à ton mérite!...

— C'est en effet, ma fille, une distinction flatteuse... un choix plus rapide que je ne l'espérais...

Elle n'avait pas moins d'orgueil que lui pour accueillir ce grade : elle eût dû retrouver son énergie dans cet orgueil, ressentir du moins un mouvement de joie à travers sa douleur. Mais tout ce que sa stupeur lui laissait de réflexion lui faisait un remords de son ambition. Elle ne put que se taire, et s'accusant. Elle demeura haletante, à regarder son père.

Ce qu'elle lui demandait ainsi, c'était d'achever,



c'était de tout lui dire. Et lui toujours ne pouvait parler : M<sup>me</sup> Montal était là.

Il songea à laisser là cette odieuse belle-sœur, à se retirer aussitôt avec Charlotte... à côté, chez lui, où il serait libre avec elle... quelques instants!... Il n'avait plus que quelques instants à lui donner... Elle allait demeurer seule... Où?... il fallait qu'il le trouvât!... tout de suite!...

M<sup>me</sup> Montal cependant était émue. Chaque mouvement de cette fille ou de ce père, qui n'osait dire l'heure fatale, la remuait profondément. Mais c'était sur elle-même qu'elle s'attendrissait. Son grief contre Charlotte n'en était guère apaisé : elle entrevoyait trop, dans cette scène, une séparation différente d'avec son fils.

Sa résolution de prendre sa nièce n'en était pas moins de plus en plus fortifiée, par toutes sortes de considérations ; mais elle ne pouvait se défendre d'une circonspection mauvaise.

— Mais, dit-elle enfin, vous ne partez pas tout de suite?...

Puis avec effort : — Allons, Charlotte, espère... Ton père ne fera peut-être qu'une courte campagne... et heureuse!... Tu es cruellement surprise... Mais tu t'habitueras à cet éloignement, avant même qu'il n'arrive... Tu seras forte pour le supporter... N'est-ce pas qu'elle en a le temps?... Vous avez du temps?

Elle voulait elle-même en gagner. Elle ne se sentait pas capable d'accueillir Charlotte.

— Je m'embarque dans huit jours, annonça Salaberry. Je prends le premier paquebot qui part pour la Vera-Cruz, ma fille!...

Et il l'attira de nouveau sur son cœur.

— Je n'ai que bien juste le temps de courir à Tou-

louse, remettre mon service à mon successeur... L'ordre que je reçois est dur... Mais il faut obéir !... Il faut que demain je quitte Genève !

— Demain?... Mais non !... Comment !... pas si tôt !... murmura M<sup>me</sup> Montal, tandis que Charlotte, le regard levé violemment, concentrait sa réflexion ou priait.

M<sup>me</sup> Montal essayait encore de retarder le moment de se déclarer : elle croyait retenir son beau-frère par ses raisons balbutiées de femme.

Mais il était bien décidé : le temps le pressait véritablement.

Dans sa hâte, il songeait sérieusement à la résidence de Genève pour Charlotte, si elle devait être abandonnée à elle-même : il croyait trouver pour elle dans le cosmopolitisme même de cette ville, à l'exclusion de toute autre, la liberté honorable d'une Anglaise. Il n'avait que faire de l'emmener à Toulouse, où elle n'avait presque que ses livres et ses papiers, qu'il lui expédierait lui-même, et où il ne pouvait guère espérer quelques heures de plus avec elle, dans l'arrangement précipité de ses affaires.

— Demain matin, dit-il, opposant sévèrement sa résolution à l'hésitation de sa belle-sœur, il faudra que Charlotte se soit armée de courage !

— Oh ! s'écria Charlotte à ces mots, comme illuminée, tu n'iras pas dans cet affreux pays !... tu n'y iras pas !... Je vais écrire à l'Impératrice !... elle m'entendra... Elle comprendra mon désespoir !... Elle se souviendra de la jeune fille qui a eu un jour sa sympathie... elle ne voudra pas lui déchirer le cœur !... Elle anéantira cet ordre qui t'arrache à moi !...

— Charlotte ! interrompit Salaberry d'un ton qu'il

trouva cruel, mais qu'il n'avait pu maîtriser. Charlotte, l'Impératrice ne se mêle pas de ces choses-là!...

— Oh ! laisse moi lui écrire... laisse-moi... supplia-t-elle malgré le regard navré qu'il arrêtait sur elle.

— Hé quoi ! ma fille, peux-tu avoir une pareille idée... Tu t'oublies, mon enfant... ta douleur t'égaré !...

— Oh ! non, non !

Non, continua-t-elle, je ne méconnaissais pas ton caractère d'officier... Je ne manque pas au respect que je te dois... je ne suis pas indigne de toi !...

Mais est-ce donc la guerre, que tu vas affronter?... C'est le brigandage !... C'est l'assassinat !... C'est la maladie !... C'est l'affreuse fièvre jaune !... sans profit pour la France !...

— C'est la mort !... qu'un soldat brave sur un signe !

— Oh ! oui, c'est la mort... la mort de tout ce que j'aime... de tout ce qui me reste... tu n'en reviendras pas !...

— Pauvre Charlotte ! s'écria M<sup>me</sup> Montal, la saisissant dans ses bras d'un mouvement emporté... Viens sur mon cœur, ma fille, tu as encore une mère !... N'est-ce pas, vous me la laissez ? demanda-t-elle.

M<sup>me</sup> Montal n'était pas seulement vaincue, elle était conquise : Salaberry le sentait.

— Si je vous la laisse ? De toute mon âme !... Ah ! merci, Augusta !...

Et il serra la main de sa belle sœur, furtivement, comme s'il eût eu honte de cet empressément tout reconnaissant.

— Tu n'es pas seule, Charlotte, vint aussi protester Edouard, étouffant sa joie en face de cette douleur, cette joie dont il croyait rêver, après la scène de



la veille, de voir sa Charlotte dans les bras de sa mère.

Je suis là, moi aussi, Charlotte, répétait-il, je suis là, moi, ton cousin, ton ami!... ton ami dévoué!...

Charlotte demeurait le front sur l'épaule de sa tante, pleurant à chaudes larmes, abandonnée. Ils gardaient autour d'elle un silence de respect.

— Merci, ma tante, merci, Edouard, dit-elle en se relevant enfin, et en les embrassant avec vivacité. Vous êtes bien bons pour moi, mais vous ne pouvez rien pour me consoler!

Et se jetant au cou de son père, en éclatant en sanglots : — Demain, s'écria-t-elle, nous nous disons l'éternel adieu!!

Elle l'étreignait avec désespoir. Et lui répétait des mots sans suite, en la serrant avec angoisse. Et en même temps qu'il balbutiait une espérance, il avait, à travers le bouleversement de tous ses sens, et le trouble de son imagination, dans le crépuscule du soir, comme une vision de cette mort sur un lit d'hôpital dont elle parlait, cette mort à deux mille lieues, cette mort sans gloire, inutile, qu'elle ne connaîtrait que longtemps après, et dont elle nourrirait à toute heure le soupçon. Et il se répétait avec horreur qu'il venait d'être dur pour elle.

A force de larmes, pourtant, Charlotte s'était apaisée. Elle avait retrouvé jusqu'à un certain point sa liberté d'esprit. Elle parlait de la crise du lendemain avec la mélancolie des douleurs acceptées.

Ils soupèrent tous quatre dans l'appartement de M<sup>me</sup> Montal, moins pour se soustraire aux étrangers que pour consommer leur union. Pendant ce repas, Salaberry s'efforça d'être gai, et ne fut pas sans y

réussir par moments. Charlotte eut parfois un sourire de confiance ou d'oubli.

— Continuez votre voyage, Augusta, dit Salaberry, prononçant ce nom de sa belle-sœur avec la même joie qu'elle avait mise à l'appeler Eugène. Continuez votre voyage avec Charlotte, puisque vous en faites votre fille, comme vous projetiez de le faire avec Edouard... Ce sera pour elle une distraction, non plus à ses imaginaires chagrins de Toulouse, mais à une réalité vraie... Ce sera pour vous une façon douce de commencer cette adoption : Edouard n'en souffrira pas... Il ne faut pas qu'il en souffre...

— Oh ! moi, murmura Edouard... Il ne faut pas s'occuper de moi !...

— Non, répondit M<sup>me</sup> Montal, après avoir réfléchi, nous allons rentrer à Besançon. Plus tôt Charlotte entrera dans sa nouvelle vie, mieux elle la supportera... Car c'est à elle seule qu'il faut songer...

— Oh ! ma tante, soupira Charlotte...

— Elle n'aurait plus de cœur à voyager... N'est-ce pas, ma fille?...

— Oh ! non, cher père, ma tante a raison .. Pour moi, je ne souhaite que la retraite... au plus tôt!...

Ce que je voudrais, reprit-elle avec un retour d'affolement, c'est m'attacher à toi jusqu'à la dernière minute, te suivre partout, à Toulouse, à Saint-Nazaire... jusqu'au paquebot qui t'emportera!...

— Pour cela non, mon enfant, répliqua Salaberry. Ce serait trop prolonger l'agonie de notre séparation...

M<sup>me</sup> Montal combattit vivement les idées noires, qui reparaissaient chez le père comme chez la fille, et victorieusement pour quelques heures au moins, pour le temps qu'ils demeurèrent avec elle. La soirée s'acheva à composer l'avenir, l'avenir au retour de Salaberry.

Ils avaient mis toute leur foi dans ce retour, ou parvenaient à s'en donner l'illusion.

Mais seuls, quand ils se retrouvèrent seuls, que se passa-t-il dans leurs imaginations excitées par la nuit, quand les heures frappées dans le silence harcelaient leur angoisse de l'approche du jour, le dernier qu'ils dussent voir ensemble, quand ils se répétaient toujours les mêmes mots sans les entendre, accablés, par l'idée fixe, et la rapidité du temps ! Quels sentiments traversèrent leurs cœurs, dans ces élans qu'ils avaient irrésistiblement l'un vers l'autre, dans ces longs embrassements, où ils ne faisaient que pleurer ?

.....

Quelques heures de sommeil, sur le matin, avaient appesanti Charlotte, plus qu'elles ne l'avaient reposée. L'émotion du dernier moment, la surprenant comme un réveil en sursaut, n'en fut que plus poignante, et l'effort qu'elle voulut faire pour la dompter, plus douloureux.

Elle ne trouvait plus rien à dire. Ils gardaient tous trois autour d'elle un silence solennel : cela lui semblait sinistre.

Elle essaya cependant de chercher sa pensée. Elle parla d'écrire souvent à son père ; elle lui demanda de lui écrire aussi le plus qu'il pourrait, ce qu'il promit.

Elle lui fit mille recommandations pour le climat inconnu ; elle le supplia d'être en garde contre la perfidie ; elle lui donna des conseils pour sa traversée ; elle compta surtout les instants qui leur restaient. Et elle l'embrassait, l'embrassait encore, l'embrassait sans cesse.

Elle l'embrassa pour la dernière fois à la porte de la salle d'attente de la gare.



— Sois forte, Charlotte, lui dit-il alors : je reviendrai général !

## VII

Charlotte rentra dans la vieille maison gothique de son grand-père, avec une profonde stupeur ; avec un saisissement de ses souvenirs, qui lui faisait rencontrer partout les ombres des absents, celui qui n'avait fait que traverser les scènes d'autrefois, qui maintenant passait l'Océan, comme ceux qui étaient dans la tombe ; avec l'étonnement troublé du destin qui l'avait arrachée cruellement de ces murs, pour l'y rejeter bientôt plus cruellement encore ; avec une impatience du joug de cette tante qui la recueillait, et un effort de reconnaissance pour elle ; avec un attendrissement, et une ferme é résolue entre les sentiments divers qu'elle croyait inspirer ; avec un courage mêlé d'effroi.

Elle fut installée dans une petite pièce du premier étage sur la cour, jadis la bibliothèque du président, où M. Montal avait fait ensuite attendre ses clients, sans cérémonie, dit M<sup>me</sup> Montal, fort à l'étroit en réalité, et fort près de sa tante, dont un couloir seulement la séparait. Elle eût bien préféré son ancienne chambre dans les combles ; mais c'était maintenant l'appartement d'Edouard. Elle avait du moins, près de sa fenêtre, un petit coin vraiment retiré, avec sa table à écrire et quelques rayons pour ses livres. Assise à sa table, ses yeux se portaient sur la treille encadrant le jardin, un petit jardin fleurant le buis, où elle avait fait ses premiers pas, et guidé les derniers du président. Ce jardin, tel alors qu'elle l'avait toujours vu,

avec le grincement, toujours le même, de la chaîne du puits, et les mêmes vols de pigeons sur les toits des environs, dès les premiers instants d'isolement qu'elle put trouver, commença à la reposer de son bouleversement, en lui faisant l'illusion comme d'un nécessaire tableau de fond de sa vie.

M<sup>me</sup> Montal eut aussitôt pour elle une vigilance attentive de mère, avec une nuance toute particulière de réserve pourtant, un soin marqué de lui ménager son indépendance, que Charlotte reconnut comme avec un remords de sa première impression. C'étaient mille précautions, mille recommandations pour la santé de la jeune fille et pour son service, mais aussi mille égards pour ses habitudes, jusque pour ses idées. Cette tante, plus que froide autrefois pour sa nièce, s'ingéniait maintenant à la distraire, se répandait avec elle, à toute occasion, en une abondance de causerie, qui faisait ressortir encore la timidité significative d'Edouard.

Elle savait alors trouver des mots tout caressants, dont Edouard ne s'étonnait pas moins que Charlotte, et avec des angoisses d'espérance.

C'avait été par le sentiment d'un grand devoir, qu'en ouvrant ses bras à Charlotte, elle lui avait donné son dévouement. Certes, elle avait eu un mouvement irrésistible vers l'enfant abandonnée. Mais cette émotion n'eût point assez élevé son cœur : elle en fut bientôt retombée ; et les considérations du monde, toutes-puissantes pour déterminer sa conduite, n'eussent pu qu'irriter sa vieille antipathie. Une idée plus haute l'avait touchée. Une conception, qu'elle n'avait jamais eue, de la famille : comme une solidarité indestructible de tous les cœurs prédestinés à l'amour au même foyer : une nécessité de pardon, une puissance d'oubli, une

ardeur d'union, qui lui avaient semblé descendre en elle, comme du rayonnement de la grande âme de son père. Et, en consacrant à Charlotte tous ses soins, en la faisant sa fille, elle avait subi la loi d'une sainte obéissance, elle avait ressenti quelque chose qui tenait de la piété filiale.

Elle faisait Charlotte sa fille, mais à la condition qu'elle fût une sœur pour Edouard, rien qu'une sœur. Restriction que ne lui reprochait pas son respect de l'inspiration du président, qu'elle croyait bonne pour Charlotte comme pour Edouard. Si, en voulant pour son fils, cet enfant faible et bon, une femme qui n'exercât pas d'empire sur lui, elle avait l'égoïsme de continuer encore son propre empire, elle était certainement dans la vérité du bonheur dans le mariage. Mais ce bonheur elle le voulait poursuivre aussi pour Charlotte. Il était peut-être difficile à découvrir, l'homme supérieur que seul Charlotte pouvait aimer : elle se vouerait du moins de toute son âme à cette tâche : elle ne serait arrêtée alors par aucun sentiment de jalousie ; elle ne le trouverait jamais trop grand, trop ambitieux, trop célèbre, celui qui épouserait Charlotte.

Mais elle lui demandait encore autre chose ; c'était d'accueillir comme une sœur celle qui devait être la femme d'Edouard, que M<sup>me</sup> Montal souhaitait dès longtemps un peu vaguement, dont le souvenir avait irrité ses dispositions pour sa nièce en face de la crise d'amour du jeune homme, et qu'elle lui destinait décidément, une toute jeune fille, presque une enfant, n'ayant guère plus de grâce que de beauté, dont tout le charme était la candeur de ses yeux bleus et la douceur de son sourire, contente de la vie, douée surtout de l'intelligence du cœur, aussi timide que modeste, mais répandant autour d'elle sa joie sereine,



n'ayant à apporter en dot à son mari ni fortune, ni protection, ni talent, mais lui promettant le dévouement obscur et le bonheur.

M<sup>me</sup> Montal la présenta à Charlotte, non comme une compagne qu'elle cherchait à lui imposer, mais comme une amie possible, sur qui elle pourrait compter, et avec qui il dépendait peut-être d'elle de faire route dans la vie.

Charlotte eut un soupçon, mais elle n'en pouvait souffrir encore que pour Edouard. Elle avait d'ailleurs été séduite par le regard de Louise, un nom qui seyait admirablement à cette simple innocence; et elle souhaita de tout son cœur à Edouard, d'aimer cette Louise, et d'en être aimé.

Ses jours commencèrent à couler monotones auprès de sa tante, à l'écart des réceptions de la veuve de l'avocat, dont on assiégeait toujours le salon, sans qu'eile eût presque d'autre relation étrangère que la douce Louise : dans une ardeur d'inquiétude à peine distraite des dangers que courait son père.

Elle demeurait de longues heures à lui écrire. Elle écrivait, écrivait, écrivait : sans réflexion, sans suite ; toutes les pensées qui lui passaient par l'esprit, toutes les caresses qui débordaient de son cœur. Il n'y en avait jamais assez. Elle se retirait encore à chaque instant chez elle, interrompant quelquefois une conversation au salon, ou se levant de table au milieu du repas. Une idée lui était venue : il avait fallu qu'elle se hâtât : l'idée eût pu s'envoler pour jamais, et son père ne l'eût pas connue. Sa tante respectait ces mouvements brusques, et n'avait pas l'air de s'en étonner. Le soir la jeune fille relisait ce qu'elle avait écrit dans la journée, et y ajoutait encore, remettant bien aussi un peu de clarté dans ses inspirations. Pas une fois,

elle n'avait manqué à ce travail recueilli, qu'elle finissait en refeuilletant religieusement, comme dans une prière, son cher manuscrit, le journal de son âme. De véritables cahiers s'empilaient sur sa table; ils devaient faire un volume au départ du courrier.

Ces épanchements soutenaient son courage. Il lui arrivait cependant de suspendre tout à coup sa plume sur sa page, sous l'empire d'une terreur. Sa confiance frappait son imagination. La forme de sa pensée, le ton de sa phrase, le mot qu'elle venait d'écrire, lui semblaient défier Dieu : elle osait appeler vivant celui que les flots avaient peut-être englouti... Son angoisse l'étouffait alors, elle demeurait stupéfiée devant son doute, et elle n'avait plus la force que de joindre les mains en pleurant.

Edouard avait eu d'abord une crainte d'entrer chez elle, une crainte qui venait de sa mère, mais bien plus encore de sa cousine, de lui-même

Lorsqu'il passait devant la porte de la chambre de cette cousine bien-aimée, et qu'il la savait là, seule, son cœur battait à grands coups, mais une sorte d'invincible respect le retenait : il avait véritablement peur, non de l'accueil qu'elle lui ferait, mais de ce qu'il ferait lui-même, de ce qu'il dirait. Comment eût-il douté de cette amitié, que Charlotte avait si vivement invoquée, dès les premiers mots de leur causerie sur le bateau du lac de Genève? Mais comment ne se fut-il pas souvenu aussi de ses emportements, comment eût-il été sûr de ne pas la poursuivre encore de son amour!... jusque dans la désolation où elle était plongée!... Ah! s'il eût eu du moins le pouvoir de lui adoucir sa peine!... S'il eût été sûr de cela!...

Un jour cependant, il frappa à cette porte tentatrice, et il entra. Brusca s'élançait devant lui, en

aboyant joyeusement : c'était elle qui avait forcé l'hésitation du jeune homme.

— Je te dérange, Charlotte, je te dérange, fit-il en balbutiant... Mais c'est Brusca... Elle a voulu absolument te dire bonjour... Elle y allait à coups de tête à s'assommer...

— Tu ne me déranges pas du tout, Edouard... Bonne Brusca!... Oh! mais...

Brusca lui avait sauté sur les genoux. Elle lui faisait tomber sur le visage, le cou, les mains, une telle pluie de coups de langue, que la jeune fille, renonçant à s'en défendre, s'abandonna, en riant d'un fou rire, à ce délire de tendresse.

Edouard, sans être fâché de l'aventure, dut cependant, tout en riant, délivrer Charlotte de Brusca.

— Tu écrivais à ton père, reprit-il sérieusement... Pardonne-moi...

— C'est vrai... j'écrivais... mais cela ne me fera pas de mal de me reposer un peu...

— Pauvre Charlotte! dit Edouard.

Il lisait sur le front de sa cousine la fatigue de la pensée.

Il osa s'asseoir près d'elle; il lui prit la main.

— Tu t'occupes beaucoup du Mexique?... J'ai vu quelque part, je ne sais où, dans un coin, au grenier peut-être, une *Description du Mexique*... Je la chercherai : je te l'apporterai...

— Ah! tu sera bien gentil, fit-elle vivement.

Elle apercevait dans ce livre qu'Edouard lui promettait, l'étude qui pouvait faire diversion au travail de son imagination. Lui se ménageait de nouvelles visites à sa bien aimée.

Il demeura près d'elle, à lui parler d'espérance, à l'assurer de l'affection de sa mère, à lui rappeler leur



enfance, tandis que Brusca qui n'abandonnait pas la partie, les mordillait, les griffait, les léchait tour à tour et à la fois, en se fâchant par moments du peu d'attention donnée à ses caresses, par un grognement de dépit. Il ne dit pas un mot d'amour. Il contint sa tendresse dans ses paroles, mais ne put l'empêcher d'éclater dans ses yeux. Quand il la regardait en lui serrant la main, et qu'il répétait : « Espère ! » elle entendait : « Je t'aime ! »

La *Description du Mexique* ne vint pas vite, mais Edouard, lui, revint chaque jour dès le lendemain auprès de Charlotte. Il avait toujours peur de la déranger, et il était précédé de Brusca. Il s'asseyait en hésitant. Il s'informait timidement de l'occupation de la jeune fille qu'il venait interrompre ; il se faisait délicieusement prier de rester. Et quand elle lui avait dit : « Mais non, mais non, tu me fais plaisir, » alors son bonheur s'épanouissait : il était visible qu'il lui suffisait d'être là, qu'il ne demandait pas autre chose. Il semblait ne pas vouloir regarder au delà de cet instant. Ils causaient comme autrefois, quand ils étaient enfants, le soir, du temps de grand'maman Lutello, dans une de leurs chambres hautes. Ils parlaient de n'importe quoi, de tout et de rien. C'était toujours assez intéressant de regarder Charlotte, ou de rendre heureux Edouard. Et puis, le sujet de leurs pensées intimes était peut-être trop brûlant : ils avaient déjà en parlant de Salaberry une émotion trop partagée. Tandis que la passion agitait le cœur d'Edouard, peut-être que celui de Charlotte commençait à être troublé.

M<sup>me</sup> Montal s'inquiétait de ces assiduités d'Edouard auprès de Charlotte, mais elle craignait de le contrarier. Il était si calme, si raisonnable, et puis il était maintenant pour si peu de temps à Besançon ! Elle

avait suivi le conseil de son beau-frère, et elle s'occupait déjà de préparer le trousseau, qu'Edouard devait emporter à Saint-Louis. Comment eût-elle risqué de faire du chagrin à ce fils, qui allait s'éloigner d'elle pour la première fois ?

E le commençait aussi à avoir une véritable tendresse pour Charlotte. Elle la trouvait bien frêle, bien délicate. Il lui semblait parfois entrevoir sur le front de la jeune fille elle ne savait quoi de fatal, sans doute ce qui épouvantait tant son père.

Et, quand elle regardait le portrait de Rafaëla, qui avait repris son ancienne place au salon, ce portrait d'une heureuse jeune fille de dix-huit ans, et qu'elle retrouvait dans Charlotte, l'enfant de seize ans, ce portrait vivant, mais comme torturé par une douleur aiguë, elle était prise d'une poignante pitié : elle croyait Charlotte prématurément destinée à la fin de Rafaëla, elle la croyait condamnée à mourir bien jeune. Seulement, la langue de Rafaëla était devenue ardeur en passant en Charlotte. C'était pour la mère d'Edouard une plus impérieuse raison de le fiancer à Louise ; mais cela lui eût donné un remords de la plus légère blessure au cœur de cette enfant, qu'elle ne pouvait plus, sans retenir une larme, apercevoir sourire.

## VIII

Charlotte avait reçu une première lettre de son père, datée de la Pointe-à-Pitre, dans laquelle il lui affirmait qu'il était en parfaite santé, et plein de confiance.

Le fait certain, c'était qu'il avait fait heureusement la plus grande partie de sa traversée. Quand on a à trembler sans cesse pour le sort inconnu d'un être cher, on reçoit d'une telle nouvelle une illusion d'un moment. La maison en avait été tout en joie, s'associant au sentiment de Charlotte plus que la jeune fille n'eût pu l'espérer.

Le lendemain matin, elle relisait le précieux témoignage d'existence que lui avait donné son père, avec toute l'inquiétude de la réflexion; elle se préparait à répondre, non sans un trouble nouveau à cette idée de réponse : elle commençait, avec l'angoisse perpétuelle de ceux qui sont séparés par des milliers de lieues, la lutte de l'ardeur vivace de l'espérance et de l'insouciance découragée de toute correspondance incertaine.

Edouard entra, plein encore de la gaieté de la veille, résolu comme il ne l'avait jamais été, et guettant mystérieusement l'élan de Brusca vers Charlotte.

— Ah ! dit la jeune fille préoccupée, elle a un nouveau collier !... C'est cela qu'elle est si heureuse !...

Edouard souriait.

— Tiens, « J'appartiens à Charlotte !... » Qu'est-ce que cela veut dire ?

Elle fit tourner le collier de l'épagueule, tout occupée de lui manger un nœud de son corsage.

« Je m'appelle Brusca, j'appartiens à Charlotte, » lut-elle, comme se parlant à elle-même.

Eh bien ! Edouard ? demanda-t-elle tranquillement. C'est donc cela que tu voulais me faire voir ?

— Oui, fit-il avec un peu de dépit.

— Pourquoi cette inscription ?

— Mais, Charlotte, parce que Brusca est à toi !... Ne veux-tu pas que je te la donne ?... que je te la



laisse en souvenir, à la ville de mon départ pour Paris ?

— C'est vrai : tu t'en vas, dit-elle tristement, comme si elle fût revenue d'un grand oubli.

Oh ! si, reprit-elle vivement. Si, je veux être la maîtresse de Brusca... Je te remercie, Edouard, d'avoir pensé à me la donner...

Qu'est-ce qui représente mieux la fidélité, l'amitié, que le chien ?...

Bonne Brusca ! je t'aimais bien : je t'aimerai mieux encore, murmura-t-elle en pressant l'animal dans ses bras avec une véritable émotion.

Elle sentait la perte d'Edouard plus cruellement qu'elle n'osait se l'avouer. Depuis près de six semaines elle le voyait tous les jours régulièrement, empressé à chercher sa joie auprès d'elle, s'ingénant à se dévouer, attentif à faire taire son amour, heureux seulement de l'aimer. Elle avait pris une douce habitude des petits soins qu'il avait pour elle, de leur causerie abandonnée.

Elle s'inquiéta du moment du départ d'Edouard, des conditions où il serait au lycée, des amitiés, des connaissances au moins qu'il pourrait avoir à Paris. Elle mit une sorte d'ardeur à se distraire ainsi de son émotion.

Il savait qu'il prenait le chemin de fer le surlendemain ; qu'il serait à Saint-Louis, dans le bahut le plus réputé pour Saint-Cyr ; qu'il aurait pour correspondant, un savant de l'Académie des Inscriptions, qui avait la spécialité des épiques crétoises, et qu'une de ses distractions consisterait peut-être à en déchiffrer. Mais il était courageux, il espérait réussir.

Charlotte s'amusa du vieux savant, croqueur de grec ; Edouard exagéra sa force et sa confiance. Mais

ils luttèrent tous deux contre un invincible attendrissement.

— Te souviens-tu, Charlotte, de notre première communion ? dit Édouard .. de cette nuit?... Tu étais bien malheureuse !... Pardonne-moi, je réveille une lointaine douleur, une douleur assoupie... Mais c'est que cette nuit-là, tu t'es réfugiée sur mon cœur !... Cette nuit-là, nous nous sommes promis de nous aimer toujours !...

— Et nous nous aimons, Édouard, nous nous aimons... nous nous aimerons toujours... Tu as raison de me rappeler ce souvenir : il m'est bien doux aujourd'hui, dans ma solitude, de pouvoir donner mon amitié, toute mon amitié à celui qui a reçu, enfant, ma plus grande confiance, ma plus douloureuse confiance, et qui a su alors m'aimer !... Je t'aime, Édouard, de la plus tendre amitié, et je te le dis avec bonheur ! Je vais te suivre dans la lutte que tu commences, presque avec autant d'anxiété que mon père au delà des mers !

— Ah ! Charlotte ! s'écria Édouard avec un mouvement passionné, aussitôt réprimé. Avec ton amitié — il osait penser : ton amour — je suis bien fort, Charlotte !... Je suis un homme aujourd'hui !... Je pourrai échouer... mais je ne me laisserai pas vaincre ; je me relèverai... Et j'arriverai !...

C'était le sentiment d'une grande fierté, qui venait s'ajouter à l'émotion de Charlotte, de la plus grande fierté que pût éprouver une femme, celle d'élever un caractère. Car Édouard était superbe en ce moment, de mâle énergie et de noble courage.

Elle eut dans les yeux le rayonnement du vague de son cœur dissipé. Elle sentit qu'il lisait dans son âme.

Et elle ne trembla pas. Et quand il l'attira dans ses bras, elle offrit avec candeur son front à ses baisers. Et lui l'étreignit longuement, avec le plus saint amour.

Et ils demeurèrent ainsi, avec la même innocence qu'ils s'étaient endormis embrassés, la nuit de leur première communion.



## LIVRE QUATRIÈME

## I

Voici huit jours, ma Charlotte, que je suis claquemuré dans ma prison, sans cesse harcelé par les cours, les études et les récréations, des récréations avec des inconnus, qui deviendront peut-être de bons camarades plus tard, mais qui ont en ce moment pour moi cette sorte de défiance hostile, qu'on fait subir aux nouveaux. J'ai besoin de forcer beaucoup mon attention dans toutes ces diverses phases de ma journée. Je suis toujours prêt à partir pour Besançon, te chercher auprès de ta fenêtre, comme je te trouvais naguère tous les jours. Voire souvenir est toujours au fond de mon esprit. J'ai beau vouloir avant tout travailler. Car je le veux, ma Charlotte... Je le veux pour toi : l'honneur de cette volonté te revient bien tout entier.

Et cependant tu crois que je t'oublie !...

Mais c'est le premier instant où je m'appartiens.

Ecoute, il y a dans cette préoccupation de toi un véritable tourment. Je ne veux pas te le dissimuler...

Après ce que je t'ai dit sur le bateau de Genève, qu'as-tu pensé de mon attitude près de toi ensuite?... Tu m'as jugé bien faible de caractère, et j'ai bien peur

que tu aies eu surtout pitié de moi !... Cependant je suis un homme. Par toi ; je l'avoue ; mais je suis un homme enfin ..

J'ai été timide, c'est vrai : je n'ai pas osé. J'ai eu tort : si je t'avais parlé avant mon départ, nous n'aurions pas eu ces adieux d'une tendresse ambiguë, qui semblent contenir quelque chose, et qui peuvent, comme à moi, te faire illusion, l'illusion d'un engagement que tu n'as pas voulu...

Charlotte, tu es absolument libre !... Mais ce que je ne t'ai pas dit de vive voix, l'ardeur de mon amour et la nécessité d'une réponse de toi, vient irrésistiblement sous ma plume, dans cette première lettre, non plus avec l'impétuosité qu'auraient eue mes paroles, mais avec le calme de la réflexion, comme l'indépendance de toute crainte. Tu m'entends bien, n'est-ce pas?... Et peut-être, ma Charlotte, la prière que je te fais ainsi aujourd'hui, de t'interroger et de me livrer ton secret est-elle plus digne, pour toi et pour moi, qu'une demande faite dans les yeux... ou avec un remblement ? Dans mon attente, j'ai peur sans doute, mais je me sens fier de te poser enfin la solution de notre avenir.

. . . . .  
Je t'aime de toute mon âme ! M'aimes-tu ?... Si maintenant tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimeras jamais !... Surtout, Charlotte, je te le répète, tu es libre !  
. . . . .

## II

Tu veux donc une réponse, mon Edouard ? Avant de me rendre à ton vœu, laisse-moi me recueillir un instant, traduire comme un scrupule qui s'empare de moi.

J'aimerais mieux ne pas prononcer de phrase solennelle. Pourquoi ? Je ne pourrais le dire, mais c'est un sentiment que j'éprouve bien profondément. Pour moi, il me semble que ce vague, dont tu te plains, n'est pas sans joie. L'espérance, mon ami, est parfois un mystère au fond de nos cœurs auquel il faut avoir peur de toucher... Mais, il s'agit seulement de savoir si je t'aime : tu ne veux qu'une confidence de l'état où je suis ; je sais bien ce qui se passe en moi... Eh bien ! non, Edouard, je ne le sais pas bien... Tout ce que je sais véritablement, c'est ce que je veux. Et devant l'inconnu, j'hésite à exprimer ma volonté : j'ai déjà reçu tant de leçons !

Mais cela n'est-ce pas te répondre ?... Ah ! Edouard, restons sur notre douce émotion !... Travaillons, toi et moi, à ton succès, toi, en t'attaquant avec la vigueur dont tu es vraiment capable, aux mathématiques et autres choses rébarbatives ; moi, en étant la messagère des distractions nécessaires à l'équilibre de ton esprit ; toi, en te souvenant toujours que l'opiniâtreté appartient aux hommes de ton pays, et que l'opiniâtreté en ce monde c'est le triomphe ; moi, en te rappelant parfois la poésie de la vie et les rêves qui vont au delà.

Travaillons ainsi à ton admission à Saint-Cyr : elle sera notre œuvre commune. Ne regardons que ce bu



éloigné seulement de dix mois. Il nous suffit. Nous trouverons l'un comme l'autre un vif attrait à cette collaboration. Pour moi Monsieur, je prendrai franchement ma part de gloire dans la victoire.

. . . . .  
Je ne peux, comme tu te représentes toutes nos occupations en leurs lieux, te suivre pas à pas le long du jour... comme je le voudrais, mon Edouard. Mon imagination travaille dans le vide. Toi tu te transportes vers nous, tu as presque l'illusion de nous voir, d'être avec nous... C'est une grande douceur, mais n'en abuse pas : tes examens sont là...

Mais moi, je n'aperçois que la place d'un absent.

Un absent !... Il en est un autre ce cher père, que je poursuis plus vainement encore !... Comment aurais-je une idée de son existence !... Il faut pourtant que j'y arrive en quelque manière... Dans ma grande ignorance, cet éloignement devient une obscurité, qui me fait trop souvent songer à lui comme à ces autres absents, hélas ! trop nombreux.

Brusca ne veut pas que je finisse sur un mot mélancolique : elle tient à ce que je te donne de ses nouvelles : elle me tire violemment par la manche. Tant pis pour elle, je dirai sa fredaine d'hier : elle a mis toute la maison en rumeur, en poursuivant Mistigri jusqu'au grenier, au risque de se faire arracher les yeux.

Au revoir, mon Edouard, aie toutes les confiances.

### III

Quel plaisir as-tu donc, Charlotte, à ne pas vouloir me dire : « Je t'aime ?... » Je ne te demandais que cela

Le pire de ta lettre, c'est qu'elle respire la plus vive amitié. Nous demeurons toujours dans le même état... Et puis, il faut que je te remercie quand tu me désoles, que je te remercie de ta collaboration. Elle m'est bien nécessaire en effet, cette collaboration... Je me sens déjà abruti à force de piocher... Et aussitôt que je m'échappe dans Paris, je vagabonde à un point...

Tout travail me devient impossible... C'est peut-être plus bête que l'abêtissement du bahut, mais c'est comme cela. Je ne veux plus que courir, voir tout, et ne rien faire.... Je mêle tout, je n'ai plus une idée, je répète des mots, et j'ai de l'aplomb....

J'ai bien besoin de toi, de tes distractions. Mais la meilleure distraction, la première que tu doives m'envoyer, c'est un joli petit billet en deux lignes, que je porterai toujours sur mon cœur, et que je relirai à toute heure, pour me donner du courage. O ma Charlotte, aie pitié de ton Edouard !

#### IV

Ma Charlotte, mon Edouard : tu vois bien que nous nous appartenons.

Est-il donc besoin de se dire qu'on s'aime ? Quand nous nous tenions tout petits, si joyeusement ramassés dans un coin du salon de grand-papa Lutello, écoutant de toutes nos oreilles, nous communiquant nos réflexions et nous embrassant, est-ce que nous nous disions que nous nous aimions ?... Et plus tard, quand nous avons commencé à devenir, toi un garçon, moi une fille, quand sentant d'instinct nos diverses natures, nous avons été façonnés par des éducation



différentes, quand pour nous se sont éveillées nos premières coquetteries, que l'un près de l'autre nous avons éprouvé nos premières pudeurs, nous sommes-nous donc inquiétés de ce que nous ne nous disions pas que nous nous aimions ? En doutions-nous pourtant?... Et ensuite.... Mais c'est assez.

Mais cela c'est l'amitié... L'amitié n'est pas exclusive, on n'a pas besoin de protestations en amitié... Tandis qu'il en faut pour l'amour, il faut une déclaration contre le reste de l'espèce humaine. C'est là la vérité, n'est-ce pas ?

Voilà que j'ai écrit cet affreux mot d'amour ! Tu m'y as donc forcée !... Mais ne vois-tu pas que nous sommes ridicules à nous parler d'amour ?... Tu es encore sur les bancs !... Je rêve de mon tendre compagnon d'enfance, ... du jeune fou de Genève et du doux ami de Besançon... aussi du brillant officier de demain... Mais je ne veux pas me représenter le collégien, engoncé dans sa tunique boutonnée jusqu'au menton, avec son ceinturon trop haut, ses bras en anses et sa préoccupation d'être reçu... Je ne veux pas de lettres d'amour de ce collégien-là... des lettres écrites furtivement à l'étude, sous les yeux d'un pion !...

Voulez-vous donc, monsieur, déflorer les belles choses que vous me direz, quand vous porterez une épée et un plumet ?

.....  
Je suis sérieuse, sous ce badinage. Il nous faut supprimer de cette vie de nos cœurs, ce temps d'épreuve. Laisse-moi, mon ami, te rappeler cette devise qui doit être aujourd'hui la tienne : *Soufre et potasse*. Je la prends aussi pour moi.

.....



## V

.....  
J'oubliais que je ne suis qu'un grand niais de potache... Mais j'étais trompé par mon âge : je suis si en retard!...

Tu as bien fait de me rappeler à ma situation : je saurai m'y tenir. Je te jure bien, Charlotte, qu'avant d'avoir l'épaulette, je n'essayerai pas de te parler d'amour... Et, si j'échoue, je m'engagerai... pour l'expédition la plus lointaine, et je m'y ferai tuer...

.....

## VI

.....  
Vous comprenez très bien, monsieur, seulement vous ne voulez pas comprendre; vous aimez mieux me faire une querelle. Vous avez raison d'attendre l'épaulette; mais vous savez bien que je ne demande que l'épaulette de laine. Vous comprenez très bien, encore une fois.

.....

Tu as un mot cruel, mon ami. Tu parles d'expédition lointaine... pour te faire tuer... Tu me dis cela... à moi... en ce moment... quand je suis si fort dans l'angoisse... Mais je te le pardonne : je t'avais blessé.

.....

## VII

En route pour Mazatlan,

Fin décembre 1865.

Je reçois, mon enfant, avec une joie que tu te représentes, pendant une halte, de la façon la plus inattendue, tout un paquet de tes lettres des courriers anglais et français ; elles me poursuivent depuis bien des jours d'étape en étape, depuis Durango. Avec quel amour je les presse sur mon cœur !... C'est toute ta vie racontée, c'est ton âme, dans toutes ses manifestations, que j'ai l'illusion de retrouver près de la mienne, à travers le temps et la distance !... O ma fille chérie, que cette surprise de tes lettres me rend heureux !... C'est un sentiment ineffable qui me pénètre... de la reconnaissance, de l'espoir, de la prière !... Je dévore tes pages devant un feu de bivouac, qui m'éclaire moins, je crois, que la resplendissante lumière de la lune : je te lis sous le ciel immense d'une de ces nuits si pures, que je voudrais te voir admirer avec moi...

Je ne sais comment je suis le mieux avec toi, en te lisant ou en t'écrivant...

Décidément, je reprends tes lettres, je ne pourrai jamais tout lire... Je les porterai du moins toujours sur moi... et à chaque moment que j'aurai, je recommencerai...

Mais c'est dans mon émotion religieuse de ce soir, ma Charlotte, que je veux t'annoncer l'envoi d'une

petite médaille, que j'ai fait toucher pour toi à la Vierge miraculeuse de Guadalupe, une madone vénérée dans toute l'Amérique centrale : la tradition populaire est qu'elle a été déposée par les flots à la place où elle s'élève.

. . . . .

Mazatlan, dont nous approchons, est un port de l'Océan Pacifique ! — Je vais donc voir l'Océan Pacifique ! — C'est en pleine terre chaude. Je te le dis, parce que tu le saurais toujours... Mais ces terres chaudes, qui sont merveilleuses de végétation tropicale, ne sont pas si malsaines que les livres l'affirment... Les voyageurs ont toujours exagéré les dangers de leurs voyages, ce qui n'a rien que de conforme à l'orgueil de notre espèce. Je me porte d'ailleurs très bien : je suis acclimaté. C'était en débarquant à la Vera-Cruz que je courais des risques... Rassure-toi donc sur moi, mon enfant... Seulement je ne sais quand cette lettre te parviendra... Ce pays est couvert de guérillas... et les courriers ne peuvent s'aventurer sans bonne escorte.

Tu as reçu du moins, avec une rapidité relative, mes lettres de Mexico, et même de Durango. J'espère donc que tu auras un peu de patience maintenant.

Mais je ne fais que pousser une pointe sur Mazatlan... Je vais revenir à Durango... Il serait trop long de t'expliquer... Cette guerre-ci ne ressemble à rien...

. . . . .

Je vais commander l'artillerie du deuxième corps d'armée, dont le quartier général est à Durango... Un général de brigade devrait occuper ce poste... Tant mieux pour moi, mais tant pis pour l'armée, car c'est un signe de notre pitoyable pénurie d'hommes.

. . . . .



Je méritais de gagner autrement mes épaulettes constellées!... Cependant si je ne les rapportais pas, il me semblerait que j'ai subi une injustice, et l'injustice serait réelle... tant, dans cette malheureuse expédition, les services ont été mis à un haut prix.

. . . . .  
Je suis à Mazatlan : devant moi rugissent les flots du Pacifique. J'ai un vif mouvement de joie et d'orgueil : je crois laisser derrière moi le nouveau monde... Il me semble que je me suis ainsi rapproché de toi, ma Charlotte,... que je vais, poursuivant ma route sur cette mer, te retrouver bientôt. Je ne songe déjà plus au long chemin que j'ai fait, comme si je ne devais plus y revenir.

C'est en suivant le soleil qui se plonge dans cet océan, que je regarde vers toi pour t'envoyer mes souhaits de bonne année.

. . . . .  
Je compte, ma Charlotte, que tu es forte. Mais pour le rester, ne t'absorbe pas dans la pensée de ma campagne. Ne demeure pas recluse surtout. Ta tante aime le monde, reçoit beaucoup... Son veuvage a pu lui inspirer le goût de la retraite : combats cette tendance, si elle existe, pour elle comme pour toi...

Je m'inquiète aussi de ton mariage... Tu es bien jeune encore. Mais rencontreras-tu deux fois celui qui peut faire ton bonheur?... J'ai peur, qu'occupée de moi, tu ne le laisses passer... Je m'en remets pleinement à ton jugement... Celui que tu auras choisi sera l'élu de mon cœur... Je dis un mot de cela à ta tante.

. . . . .

## VIII

.....  
Eh bien ! Charlotte, je me rends : j'ai fini toute discussion... Aussi bien, depuis que j'ai doublé le cap du jour de l'an, il me semble que mon but est si rapproché, que je n'ai que le temps juste pour y arriver prêt. Je ne m'occupe plus d'autre chose que de mes examens...

Autre chose ! Oh ! pardonne-moi !

Mais c'est toi, ma Charlotte, que je vais conquérir. Tu es le véritable prix de mes efforts. Ma patience à résoudre mes problèmes, mes tendres soins à mes épures, mes recueils en face des réactions chimiques, ma passion de l'académie, mes secousses à ma paresse, comme mon aplomb au tableau, tout cela c'est toi, Charlotte, tout cela c'est mon amour ! Je ne te dirai plus que je t'aime, ce qui est véritablement de mauvais goût. Je t'écirai seulement : « Je me plonge avec fureur dans l'acide sulfurique, » ou « J'ai fait baisser les yeux à mon colleur sur une question d'algèbre. »  
.....

## IX

Janvier 1866.

Mon cher enfant,

Tu sais par Charlotte que j'ai été sérieusement malade; mais elle n'a pas pu te dire que j'étais en danger.

Tu ne pouvais rien pour moi, et il ne fallait pas te troubler. Elle devait seulement t'avertir, si les médecins eux-mêmes l'y invitaient. Mais tu as failli perdre ta mère.

Enfin je me suis reprise à vivre, je suis même avancée dans ma convalescence; et un de mes premiers désirs, en t'écrivant, est de te dire ma reconnaissance pour Charlotte.

Elle m'a veillée quatorze nuits de suite, elle si délicate!... en dissimulant qu'elle veillait ainsi, car je m'étais opposée à ce qu'elle passât une nuit sur deux. Mais elle était résolue. C'est bien elle qui m'a sauvée par son infatigable attention. La sœur dormait dans son fauteuil près de moi, et c'était Charlotte, toujours présente et se dérobant, qui me rendait tous les soins... J'étais si mal, parfois même dans le délire... je ne savais quelle main se tendait vers moi...

J'ai eu bien peur pour elle, aussitôt qu'étant mieux je me suis rendu compte de ce qui se passait. Il était heureusement temps encore d'arrêter les conséquences de cet énergique dévouement.

Mais ce n'est pas seulement une dette de reconnaissance que j'ai contractée envers Charlotte, c'est une réparation que je lui dois. J'ai souvent été injuste pour elle... Je l'ai même accusée auprès de toi...

. . . . .

Il y a entre elle et moi certains désaccords, mais sur lesquels nous n'avons pas à nous expliquer... Elle est du reste d'un caractère plus facile que je ne l'aurais cru. Elle s'est bien modifiée à son avantage.

En somme, j'ai en elle une bonne fille.

Meilleure fille et meilleure sœur, à coup sûr, que femme. Celui qui l'épousera n'aura pas ses sept joies... Elle aura des violences de cœur...



L'épouser!... La pauvre enfant, je crains bien qu'elle ne soit destinée à finir comme sa mère... Il serait à souhaiter peut-être qu'elle ne songeât pas au mariage...

Mais tu dois l'aimer comme une sœur, la bien aimer. Tant que Dieu la laissera sur la terre, tu n'auras pas de meilleure amitié...

. . . . .

## X

Février 1866.

. . . . .

Maintenant tout le pays est conquis, et on va décidément l'évacuer. On dirait qu'il n'y avait pas d'autre résultat à obtenir... Enfin je te reverrai plus tôt, ma Charlotte... Tes angoisses vont cesser : car tu ne vis pas depuis que je suis ici ; tu as beau me dire que tu as bon espoir, que tu es calme, je sens tes mortelles souffrances...

. . . . .

Je reçois l'ordre d'un mouvement de réoccupation.

Nous ne comprenons rien à ce qu'on nous fait faire... Nous avons un vague soupçon d'intrigues... Mais nous n'avons pour nous renseigner que les ordres que nous recevons, et ils sont absolument sans suite. Je crois qu'il se trame vraiment quelque chose, peut-être quelque autre empire que celui de Maximilien... On parle toujours de créer une armée avec des officiers français... On m'a fait une proposition discrète... Que dit-on en France ? Ecris-moi ce que tu sais, non que je songe à servir à l'étranger, même quand tu serais curieuse de voir le nouveau monde, mais parce que

c'est affreux pour un soldat, d'être l'instrument d'une affaire ténébreuse, et qu'à une certaine hauteur de grade, il faut savoir où l'on va... Et ici tout est mystère, et vos journaux même nous manquent.

. . . . .  
Je relis à l'instant, mon enfant, une de tes journées les plus désolées... Tu te tortures à te représenter ma vie sous le soleil brûlant ou les pluies torrentielles. Tu me vois accablé de fatigue, couchant à l'aventure, manquant de nourriture, sans cesse menacé par des assassins... Rassure-toi, ma fille, rassure-toi. Je suis à Durango, et j'ai presque constamment été dans une ville... Nos troupes sont si éparpillées, qu'un colonel d'artillerie est nécessairement dans un état-major, dans un quartier général. Il n'y a pas de batailles ici, il n'y en a plus... nous contenons l'insurrection frémissante... Mais il n'y a pas tant d'assassins... J'ai parlé de colonel : je suis en effet colonel à titre provisoire...

Je ne suis pas bien malheureux : je souffre seulement pour toi... et pour la France !

J'habite Durango, une vraie ville où j'ai une maison de porphyre, comme j'ai habité Mexico, une superbe ville celle-là, que tu serais heureuse d'admirer, avec ses dômes et ses innombrables clochers déchiquetant son ciel bleu ou sa ceinture de vertes montagnes, au-dessus desquelles s'élèvent encore des dômes plus magnifiques, des volcans couverts de neige !...

Et j'ai vu des fêtes, et j'ai été au spectacle, au bal... au bal, chez une impératrice, dans un palais brillant!...

Et je t'y retrouvais, mon enfant : j'étais ainsi reporté, plutôt par des contrastes, je le déclare, à notre passage aux Tuileries... Et cette impératrice s'appelait...

lait Charlotte. Et cette impératrice d'un si fragile empire, cette Charlotte souriait à l'avenir, et me rappelait l'énergie de la mienne !... Car tu as un grand courage ; tu n'as besoin que de m'oublier un peu...

.....  
Je reviens à ton mariage. Le monde, à Besançon, me diras-tu, n'est pas au niveau de celui où tu as cru trouver ton atmosphère. Soit ; mais il y a les personnes. J'ai cru distinguer que tu ne voudrais qu'un Français : l'élément étranger écarté du monde de Paris, nous sommes beaucoup moins éloignés de trouver en province. Peut-être parini ceux qui traversent la province. Regarde bien, et apprends-moi au plus tôt que tu as fixé ton choix.

.....  
Je comprends ton ardeur à suivre ma vie. Je m'attacherai donc à te parler surtout de moi...

.....

## XI

15 avril.

La matinée est belle. Je suis près de ma fenêtre, souvent les yeux en l'air à suivre de petits nuages argentés. J'entends, à de courts intervalles, les coups de canon du polygone, qui coupent les sonneries de la veille de Pâques...

Cher père, je viens de recevoir ta médaille, avec plusieurs de tes lettres, je l'ai aussitôt mise à mon cou, et je vais commencer ma journée par t'en remercier...

Voilà qu'en me penchant, je l'ai fait sortir de mon



corsage : elle pend maintenant sur ma page... Je la regarde avec bonheur. Elle me donne l'idée de quelque protection qui se place entre nous, pour notre correspondance d'abord, pour notre réunion ensuite... On a beau chercher, se torturer... Quand, déconcerté par l'inutilité de ses efforts et les contradictions mêmes de la raison, on se trouve tout à coup comme frappé par la foi traditionnelle, c'est avec la force du noyé cramponné à son épave qu'on s'y rattache. C'est mon sentiment de cet instant. C'était aussi le tien, père chéri, quand tu l'as fait bénir pour moi, cette précieuse médaille. Je comprends avec quelle joie tu me l'as envoyée. Elle restera à jamais près de mon cœur!...

. . . . .  
Nous rentrons de faire des visites. Ma tante n'a pas cessé de beaucoup recevoir et de beaucoup sortir ; je ne suis donc pas recluse, comme tu le crains... Ma tante me dit que je suis fort jolie : voilà qui te fera plaisir ! La vérité, c'est que j'ai une robe de poulte de soie gris-argent, agrémentée de bleu pers qui me va parfaitement...

Est-ce que je m'absorbe dans mon anxiété pour toi, cher père ? Tu vois bien que non... Je ne peux me tenir de te parler chiffons...

Mais non, ce n'est pas cela que je veux te dire. Il ne s'agit pas de te distraire, mais de te répondre. Tu t'inquiètes de mon séjour en province, qui peut m'empêcher de me marier, de faire le mariage auquel je peux prétendre. Tu me demandes de ne pas négliger de me produire ; tu me fais espérer de pouvoir être appréciée ici, d'y trouver un mari ; et en même temps tu t'attristes, que ce monde où je vis actuellement, soit trop étroit pour ta Charlotte !

Rassure-toi, rassure-toi. D'abord mon mari est

peut-être trouvé. Et il ne le serait pas, qu'il n'y aurait pas à t'inquiéter.

Il faut qu'à ce sujet je t'explique bien mon ambition, mon ambition devenue grande fille, instruite par la réflexion autant que par la connaissance du monde. Eh bien ! cher père, maintenant que je suis revenue dans la calme médiocrité de la vie où je suis née, de ce voyage que j'ai fait au pays de mes anciens rêves, quand je songe à cette foule, à ces éblouissements, à ces célébrités que j'ai coudoyées, je me sens toute reposée. Je classe avec bonheur mes souvenirs de voyage... je ne suis pas sans idée de le renouveler, ce voyage ; mais je suis bien heureuse de mon repos, bien heureuse d'être rentrée chez moi. Et en revivant sous ce toit d'un sage, en réfléchissant à l'obscurité qu'il a voulue, et au bonheur qu'il a donné, je me sens véritablement éprise de sa sagesse.

Certes je garde tout mon enthousiasme pour la gloire, je ne renie aucune de mes aspirations généreuses. Bien au contraire, elles se sont épurées... Seulement j'ai touché le fond de ces joies mondaines du grand monde, j'ai mesuré ces renommées d'un jour, j'ai senti la fatigue de l'affreux tourbillon, une vraie danse macabre ! et je suis devenue terriblement difficile... La gloire, il me la faudrait si grande, si vraie !... Oh ! je ne fais pas peu de cas de ce que j'ai vu ! Je ne voudrais pas ne l'avoir pas vu ; ne pas connaître ce que je connais. J'en pourrais être jalouse... Mais maintenant je n'ai plus aucune raison d'envie : je suis satisfaite.

Et, pour continuer ma comparaison d'une personne qui a fait un voyage, j'aime le souvenir des lieux que j'ai parcourus, je tiens à en avoir toujours des nouvelles, j'en suis de loin les mouvements avec intérêt ;

rien de ce qui s'y passe ne m'est étranger. Je me suis ouvert ainsi des sources de jouissances inconnues ; mais pour les savourer tout à fait, j'ai besoin de la solitude.

Comprends-tu bien mon ambition d'aujourd'hui ? Comprends-tu que mon monde d'aujourd'hui est assez grand ?...

Mais, tiens, cher père, je ne suis pas si sage. Il faut que je te dise tout. Edouard m'aime et je l'aime : c'est cet amour qui est ma sagesse. Nous nous en sommes fait l'aveu en nous embrassant, lorsqu'il est parti pour Saint-Louis. Seulement Edouard est bien jeune : je crains que son cœur ne soit pas fixé... Tu t'étonnes, cher père ? Edouard a deux ans de plus que moi... mais n'ai-je pas eu d'exceptionnelles causes de vieillir, de mûrir ?...

C'est pour cela que je ne t'avais rien dit encore. Mais j'avais tort : de moi tu dois tout savoir. Lui n'a rien avoué à ma tante, et il a bien fait. Elle a sur lui certainement d'autres vues ; et il est bien inutile de faire naître quelque froissement entre eux à cause de moi, s'il ne doit pas me rester attaché. Et puis, il n'y a jamais eu entre lui et sa mère, ce commerce intime de pensées qui est notre vie à nous...

Edouard ne sera pas sans doute cet homme supérieur auquel tu penses toujours ; mais il y a cette raison suprême de le choisir : je l'aime !

J'ai passé mon après-midi d'aujourd'hui à m'amuser avec des jeunes filles, à jouer du piano... Sais-tu que je suis devenue une pianiste ? On me l'affirme du moins... J'ai été bien heureuse. J'étais allée dès le matin au cimetière, à la tombe de notre morte. Je



lui portais un petit bouquet de roses, qu'avec des larmes une pauvre petite orpheline m'avait fait acheter, de ces premières roses printanières que l'on cueille en bouton... Il m'a semblé que j'avais vraiment réjoui ma mère, et qu'elle souriait à ma gaieté tout le long du jour.

. . . . .

## XII

Avril 1866.

. . . . .

Nous restons au Mexique Des renforts sont arrivés. Nous allons de nouveau marcher vers le nord déjà dégarni par un commencement de retraite, et nous y rétablir dans nos positions.

On dit que les États-Unis nous menacent... Je voudrais voir une armée de l'Union s'avancer à notre rencontre... Si l'opinion en France est telle que nous ne puissions demeurer dans ce pays, nous saurions prouver du moins que le drapeau français n'en a pas été chassé... Concentrée, notre armée peut livrer une belle bataille. Sans cette bataille, cette victoire, la France sortira de cette affaire amoindrie.

Mais peut-être me laissé-je aller à mon déplaisir : j'ai peur, au sortir de cette affaire, de me paraître amoindri moi-même... Avoir fait une campagne si lointaine, et non seulement n'en pas rapporter les épau-  
lettes de général, — que je t'avais promises, ma Charlotte, — mais encore te retrouver avec un grade de plus, extraordinairement donné sans une bataille !...  
C'est triste !

• • • • •  
Ta tante m'écrit de toi les choses les plus charmantes. Elle est certainement sincère. Je peux donc voir en elle une amitié pour toi.

Elle pense, comme moi, qu'il n'est pas trop tôt de songer à te marier... Elle ne traite pas cela précisément comme moi : elle trouve qu'il faut préparer de longue main, ce qu'elle appelle un établissement... Mais nous nous comprenons, toi et moi. Les bonnes dispositions de ta tante ne changent rien à ton appréciation, ni à la mienne : il ne faut pas les dédaigner.

• • • • •

### XIII

Juillet 1866.

Cher Edouard,

Je reçois d'Angleterre une dépêche bien inquiétante :

« A bord du *Tampico*. Rentre en France, en congé de convalescence. Arriverai à Saint-Nazaire 14 au 16 juillet. Salaberry. »

Ce télégramme a été sans doute expédié d'une des Antilles anglaises, où le bateau a relâché. Il porte des mentions en abréviation que je n'ai pas comprises.

Qu'est-ce que cette convalescence, mon Dieu ? Mon père ne m'avait pas écrit qu'il fût malade !... Et cependant, pour qu'il quitte l'armée d'avance, au moment où la fin de l'occupation est décidée, et où le rapatriement des troupes va s'opérer, il faut que la nécessité de le soustraire au climat ait été bien pressante...

Sa dernière lettre est datée de la Véra-Cruz. N'y était-il revenu que pour s'embarquer ? Alors pourquoi sa lettre ne m'annonce-t-elle pas son retour ? Peut-être aussi n'a-t-il dû partir que plus tard ? Mais puisqu'il voulait m'avertir, pourquoi n'a-t-il pas envoyé son télégramme de la Véra-Cruz même ?... Il craignait de m'effrayer... Et, pendant sa traversée, il a regretté son scrupule... Il s'est trouvé plus mal... C'est pour que je sois à son arrivée à Saint-Nazaire... Il craint d'avoir à peine le temps de toucher au port !...

Ma tante a bien cette idée-là, quoiqu'elle me dise qu'il n'y a là que l'empressement de me donner la bonne nouvelle, — empressement un peu tardif pourtant, — et la joie de m'embrasser au plus tôt. La preuve c'est qu'elle a parlé la première de me conduire à Saint-Nazaire, pour y attendre le paquebot.

La Véra-Cruz ! l'endroit le plus affreux du Mexique ! Il y était revenu... il y a séjourné !...

Oh ! il s'est embarqué bien malade !...

Enfin, mon Edouard, je ne veux pas désespérer.

Ma tante est bien bonne de se dévouer ainsi à mon impatience : avec sa santé, elle va être bien fatiguée. C'est un voyage de deux cents lieues, par la grande chaleur. Je sais bien qu'elle aura la joie de t'embrasser en passant à Paris.

Moi aussi, mon Edouard, je serai bien heureuse de t'embrasser. Je voudrais seulement pouvoir alors me délivrer de l'angoisse qui m'étreindra, jusqu'à ce que j'embrasse mon père lui-même.

A toi, mon Édouard,

CHARLOTTE.



## XIV

Saint-Nazaire.

Mon cher enfant,

Je me hâte de t'apprendre l'affreuse nouvelle ! le paquebot est arrivé sans ton oncle. Il est mort dans la traversée... Charlotte en a été comme foudroyée... Elle a une très forte fièvre, et tient le lit...

Ecris un mot à ta pauvre cousine.

Je t'embrasse tendrement, mon enfant.

AUGUSTA MONTAL.

## XV

Merci, Edouard, merci : tu souffres avec moi... merci, tu es bien bon, tu m'aimes bien... merci...

Je suis si terrassée de l'épouvantable événement qui m'a frappée, que je ne trouve pas de mots pour te parler... et cependant il faut que je te parle : j'ai mille choses à te dire... Mais voilà que je ne sais plus... Par où vais-je commencer?...

D'abord, que je te raconte comment cela m'a été annoncé... Oh ! mon Dieu, que c'est affreux !... C'était le matin, nous étions sorties de bonne heure... le maître de l'hôtel avait dit à ma tante, que le bateau pouvait arriver d'un moment à l'autre... Nous nous étions avancées jusqu'à l'extrémité de la jetée ; nous allions

et venions là, regardant entrer et sortir du port des bateaux de pêcheurs, nous appuyant par moments sur le parapet, pour suivre les vagues qui venaient régulièrement, l'une après l'autre, se briser en dispersant leur écume. Le ciel et la mer étaient superbes... J'amusais ainsi mon attente... Oui je m'amusais... Il y avait, parmi les rochers sur lesquels mes regards tombaient perpendiculairement, des formes bizarres qui m'étonnaient et me captivaient, et j'aspirais délicieusement la fraîcheur qui en montait : et plus loin il y avait des enfants qui allaient nu-jambes, cherchant dans les flaques d'eau, glissant à chaque instant sur la vase, et le plus jeune d'entre eux qui avait peur était raillé par les autres. Je m'intéressais à lui... Oh ! mon ami, je le verrai toujours ce groupe d'enfants, et le visage humilié de ce pauvre petit : je le reconnaitrais au bout du monde... et je vivrais mille ans qu'en revenant à Saint-Nazaire je pourrais toujours dire : mes yeux ce matin-là, ont regardé cette pointe de rocher !...

Un coup de canon retentit. — Un arrivage, dit quelqu'un près de moi. — Oui, ajouta une autre voix, le paquebot du Mexique. — Ah ! en voilà un qui va peut-être nous en apprendre long ! — Oh ! comme mon cœur battait !...

J'avais pris le bras de ma tante : nous demeurions immobiles, les yeux fixés sur la mer.

Tout à coup je me sentis frémir dans tout mon être ; ma poitrine se soulevait violemment : j'avais peut-être poussé un cri. Ma tante appuyait mon bras tendrement contre elle, comme pour apaiser mon agitation. Un magnifique bateau accourait à nous à toute vapeur, fendant orgueilleusement les flots, le bateau qui ramenait mon père !...

Ah ! Edouard !...

Mais il faut que je finisse...

Nous avions maintenant beaucoup de monde autour de nous, des étrangers, des curieux qui étaient là pour le spectacle, des oisifs qui devisaient, et aussi des parents ou des amis de ceux qui arrivaient. Plus de doute, c'était bien le bateau que nous attendions : on le nommait : des gens du port, des marins, des douaniers le reconnaissaient.

J'étais affolée, je ne songeais qu'à courir sur le point où le paquebot devait aborder... Je le dis à ma tante, tout en l'entraînant, sans savoir où nous diriger, ne connaissant rien de ce port... Ma tante me retenait, mais faiblement... elle avait une hésitation inquiète... Cependant le bateau approchait, on allait pouvoir reconnaître, de la jetée, ceux qui étaient sur le pont... Comment mon père n'y eût-il pas été?...

Oh ! Edouard, que je souffre !... Mais j'ai besoin de te raconter tout mon chemin de croix...

Ta mère pensait certainement à cela, que mon père, s'il était vivant, devait être sur le pont du bateau, pour me chercher sur cette jetée... Mais elle avait la même terreur que moi, de ne l'y pas voir... Elle me laissa l'entraîner...

. . . . .  
Il nous fut très difficile d'être admises aussitôt sur le paquebot. Mais je fus si pressante, et j'étais sans doute si bouleversée, qu'on me céda. J'avais trouvé dans la bousculade de notre course au débarcadère, une tristesse qui m'avait mis au cœur l'horrible pressentiment. Aussi demandai-je tout d'abord à parler au capitaine.

— Je suis la fille du colonel Salaberry, lui dis-je : j'accours l'embrasser, s'il en est temps encore !

Mon apparition l'avait vivement contrarié : je l'interrompais au milieu d'ordres pressants à donner sans



doute. Néanmoins une émotion qu'il voulut contenir, se peignit violemment sur ses traits.

— Hélas ! non, Mademoiselle, répondit-il après un moment d'hésitation.

J'entendis cela bien distinctement. Mais ce fut tout. Je m'étais évanouie...

Oui, Edouard, ma douleur a été un scandale !

. . . . .

Nous avons eu le lendemain la visite du capitaine : il avait demandé notre adresse à ma tante. J'étais très malade, mais debout ; et j'ai pu causer avec lui. Il avait tenu à m'apporter lui-même l'épée de mon père... Il m'apportait aussi les dépouilles sacrées dont mon père, quelques instants avant sa mort, l'avait prié de se charger pour moi, sa croix d'officier de la Légion d'honneur, une mèche de cheveux, et son alliance... et puis une lettre, l'adieu suprême, interrompu par l'agonie...

Edouard, tu la liras cette lettre, mais je n'ai pas la force de la transcrire ici...

Ce capitaine a reçu le dernier soupir de mon père... Il a vu son désespoir de ne pouvoir m'embrasser... si près de la France... — il n'y avait plus que quatre jours... — Puis il a fait son devoir de commandant du bâtiment... il a fait débarrasser les passagers d'un cadavre dangereux... Mon père était mort d'une fièvre contagieuse... Son corps a été précipité à la mer... un boulet au pied... dans sa tenue militaire... sans un coup de canon pour saluer ces funérailles...

L'émotion était poignante à bord... Je le crois !

Oh ! que Dieu a été cruel !...

. . . . .

J'ai eu une fièvre violente hier soir ; et le médecin,

que ta mère avait fait revenir ce matin, m'a fait faire une promenade, et ta lettre est restée là...

Notre hôtelier nous avait indiqué comme but, un hameau sur une hauteur dominant la mer, où nous trouverions du lait... C'est à deux ou trois lieues de la ville... J'étais si faible que je ne pouvais sortir qu'en voiture : le mieux alors était d'aller loin... Je fus en train de cette promenade : l'air vif, un pays sauvage, c'était peut-être ce qui pouvait me faire revivre... Nous voulons toujours vivre. Et puis j'étais portée par je ne sais quel douloureux enthousiasme, à croire à une relation entre l'Océan et moi, à une harmonie secrète entre le tumulte des vagues et celui de mes pensées ; j'espérais dans l'impression de l'immensité, comme une consolation, un apaisement au moins...

Mais, ô mon ami, que cela me parut petit !... L'infini, il était dans mon âme !... Je demeurai à regarder, morne, ces flots qui rouleront à jamais les os de mon père !...

Je suis revenue plus triste.

Mais la santé est rentrée dans mon corps.

Je souhaite que ce bien persiste, je le souhaite surtout pour ta mère, à qui je fais par trop de mal.

. . . . .

Nous serons ainsi encore quelques jours ici. Ces affaires, puisqu'il faut avoir des affaires en de pareils moments, donneront du moins du repos à ma tante, et la rassureront sur mon voyage, que j'aurai certainement la force de faire ensuite.

Je voudrais ne pas finir encore : il faut pourtant que je te quitte... — Il ne faut pas seulement que je t'écrive, il faut que ma pensée t'arrive... — Mais j'éprouve à me séparer de toi, une véritable angoisse...

toi mon ami, toi qui es maintenant pour moi tout au monde...

O mon Edouard, je t'aime !

CHARLOTTE.

## XVI

Paris.

Je lis ta lettre en pleurant, ma Charlotte, et j'essaye d'y répondre... Mais que puis-je te dire ? Quelle consolation te donner ? Je souffre avec toi, et je t'aime : je ne trouve que cela à te répéter.... Oserai-je ajouter qu'on s'habitue... Ce que je sais bien, c'est qu'au lendemain de la mort de mon père, je ne pouvais supporter aucune parole d'apaisement, aucune idée d'affaiblissement dans mes regrets, de relèvement de l'état de noire stupeur de mon âme... Je voulais faire de ma vie comme une expiation de sa mort... Tu as cette pensée certainement, toi aussi. Et ce n'est pas moi qui veux chercher à te distraire...

Mais, ma Charlotte, cette mort de ton père, si rapprochée de celle du mien, plus affreuse encore et qui renouvelle ma propre douleur dans mon amour pour toi, ne rapproche-t-elle pas tellement nos cœurs, qu'ils ne puissent s'entendre dans leurs moindres mouvements. Il faut une activité même au désespoir : que l'échange des plus fugitives nuances de nos sentiments devienne maintenant la nôtre. Ecris-moi tout ce que tu souffres... sans scrupule ; je te dirai tout ce que je sens.

Oh ! tu es bien malheureuse, Charlotte. Tu vois



mourir ton père plein de jours, quand tu as à peine connu ta mère; mais puis-je, moi ton cousin, ton ami, ton fiancé, moi que tu appelles *tout pour moi au monde*, puis-je ne pas te dire : « Regarde cette autre mère que Dieu t'a laissée, réfugie-toi dans ses bras ! » Oh ! pleure sur le cœur de ma mère, ma Charlotte, car tu es bien sa fille, sa fille chérie..., dont elle partage la souffrance... jusqu'à ce que je puisse être près de vous... tout à vous... tout à toi !

Car j'ai un grand devoir en ce moment, c'est d'être fort, c'est de lutter, pour toi, pour elle !...

Charlotte, nous demeurons trois sur la terre, deux enfants, plus qu'un frère et une sœur, deux fiancés, et une mère!... Nous sommes à genoux devant les mêmes morts!...

Ecris-moi, écris-moi tout, tout...

Je t'aime de toute mon âme.

EDOUARD.

## XVII

Besançon, le...

Un mot seulement, mon Edouard. J'ai un devoir, moi aussi, c'est de me taire avec toi. C'est ce devoir qui m'a inspiré de demander à ma tante de ne pas nous arrêter à Paris.

Ne t'inquiète pas de moi, oublie-moi même un peu.

Aussi bien, je commence à sentir la puissance de la résignation. La résignation, ce ressort des âmes abîmées par la douleur, qui avait tourmenté mon

étonnement d'enfant, que j'avais depuis calomniée par l'indifférence des cœurs sans mémoire.

Mais en voilà trop.

A bientôt, mon Edouard,

CHARLOTTE.

## XVIII

Juillet 1866.

. . . . .  
Elle est maintenant presque remise. J'avais une terreur de l'enterrer à Saint-Nazaire.

Ah ! mon enfant, dans quelle situation je m'y suis trouvée ! Seule, étrangère, avec une mourante, — car je ne t'ai pas dit dans quel état elle a été, — dans le tumulte d'un hôtel, n'ayant qu'un médecin de hasard qui ne m'inspirait aucune confiance, et qui entraît brutalement dans nos affaires de cœur, ... et avec la perspective d'un long voyage, avant de pouvoir lui donner les soins d'un homme qui la connût !

Dans ces conditions je ne devais pas m'arrêter à Paris. Charlotte me l'avait demandé, de peur de te déranger. C'était une raison en effet : je lui ai laissé croire que je n'en avais pas d'autre...

. . . . .  
Ne te laisse pas aller à t'oublier, songe à moi aussi. Songe que ton échec serait un nouveau chagrin pour elle : elle s'en accuserait. Ne vois que tes examens, fais abstraction de nous, si tu peux. Ce n'est plus qu'un effort de quelques jours : Le courage avec lequel tu as travaillé me fait compter que tu ne faibliras pas.

Je prie Dieu à tout instant pour toi, mon enfant, qu'il te donne la confiance que tu as méritée.

. . . . .

## XIX

Quand Charlotte revit Edouard, elle se jeta dans ses bras sans voix, et les deux enfants demeurèrent longtemps à pleurer, poitrine contre poitrine, sans pouvoir se détacher l'un de l'autre. Et M<sup>me</sup> Montal, pleurant comme eux, fut si étroitement associée de cœur à cette étreinte, qu'elle n'eut aucune impatience de la lenteur de son fils à l'embrasser elle-même. Cet instant les pénétrait d'une émotion propre et commune de la mort : tous trois avaient été cruellement frappés ; mais le coup le plus récent, et le plus terrible, était tombé sur cette jeune fille, dont la douleur était le naturel secouement de ce retour.

Lorsque M<sup>me</sup> Montal eut enfin pressé sur son cœur Edouard et Charlotte, ensemble et tour à tour, que leurs larmes eurent cessé de couler, qu'ils furent comme lassés d'embrassements ; lorsqu'en sortant de ces effusions, ils se trouvèrent, avec leurs esprits rassis, en face de l'événement qui pesait sur eux, ils ne surent que balbutier dans une causerie banale : ils avaient comme une suffocation de la vie de cette maison, et un embarras de ces apprêts dont une mère ne peut se défendre, en recevant un enfant. M<sup>me</sup> Montal crut sentir un isolement dans sa morne tristesse, tandis qu'eux étaient en proie à l'irrésistible besoin de solitude de tous les amoureux.

Mais tous trois voulurent accuser les grands coins



d'ennui de la vieille demeure, et l'atmosphère poudreuse et le jour blafard de la ville, où ils ne devaient passer qu'un moment.

Le lendemain la famille s'installa à la campagne. Une habitation demi-bourgeoise, demi-rustique, dans un pli de la montagne, avec un parterre entre un verger et une vigne, un parterre du siècle dernier aux plantes vivaces de pleine terre, prolongé jusqu'à une pente raide, que le président avait fait planter en bosquets, grandis maintenant jusqu'à la taille du bois communal contigu. Cette retraite de M. Lutello, pendant ses vacances, était devenue la propriété de Charlotte.

M<sup>me</sup> Montal avait décidé ce séjour aux champs, un peu par désir de changement d'air pour elle et pour Charlotte, mais surtout pour que la jeune, fille depuis un an chez sa tante, reçût à son tour chez elle sa tante et son cousin.

Ce fut alors, pour le cousin et la cousine, une délicieuse vie à deux, dans les allées du parterre, dans les sentiers de la vigne, dans l'herbe du verger, sur les bancs du bosquet, et bientôt à travers les chaumes des sillons, dans la prairie, parmi les bruyères, sur la fougère des bois, le long des ruisseaux, entre les rochers parfumés de buis, une vie favorisée par le ciel, dans une nature sévère et douce; une expansion ininterrompue de tendresses, puisées à la source pure de la douleur, des élans d'ensemble vers l'impénétrable mystère de la destinée, le bercement sans fin d'une caresse sur l'agitation fiévreuse du découragement, une admiration continuelle, répercutée de l'un à l'autre, de l'œuvre de Dieu contemplée dans le silence, qui les emportait, sans qu'ils le sentissent, par la seule force de l'enthousiasme, vers l'espérance.

M<sup>me</sup> Montal les regardait sans inquiétude partir pour ces lointaines promenades. C'étaient pour elle deux enfants, simplement des enfants, qu'elle avait par moment l'illusion de posséder au même titre, que leur besoin de mouvement entraînait uniquement, et qui étaient assez grands pour se conduire. Sa seule façon de marquer parfois à Charlotte, et sans aigreur, la longueur de ses absences, était de se départir un peu de ses soins du ménage. Alors, quand les amoureux rentraient, chargés de fleurs des champs, tout hale-tants de leur course et ignorants de ce qui se passait à la maison, M<sup>me</sup> Montal, tout en disposant avec Charlotte les fleurs en bouquets dans les vases du salon, voyait avec malice, et cuisinière, et femme de chambre, et fille de basse-cour, et jardinier, apparaître sur le seuil ou aux fenêtres, réclamant des ordres nécessaires, qu'il appartenait à mademoiselle de donner. Et elle riait de l'embarras de Charlotte.

Un peu d'oubli se glissant dans leurs cœurs, Brusca aussi, se mettant de la partie, à leurs tendresses se mêlèrent peu à peu les jeux enfantins, tandis que la mélancolie abandonnait leurs entretiens, refoulée par leur joie égoïste d'amoureux. Alors ils s'arrêtaient souvent à écouter l'aubade matinale de l'alouette, comme un chant d'allégresse en l'honneur de leur amour ; ils demeuraient longtemps, aux heures brûlantes du jour, assis au détour d'un chemin, à l'ombre de quelque buisson, à rêver d'eux-mêmes, la main dans la main, entourés de bourdonnements, parmi tous les bruits de vie montant de la terre dans le rejaillissement du soleil ; ils poursuivaient ardemment, cherchant à surprendre leurs caresses, pleins de sollicitude pour les bestioles de l'univers entier, les grillons des champs et les cigales des prés, et les papillons de l'air, et les libellules

des eaux ; et dans l'alanguissement du soir, dans le repos hâté de tous les êtres, dans ce recueillement plein de l'écoulement du temps, ils sentaient surtout qu'ils se rapprochaient d'une ineffable attente. Ici, Edouard faisait une coupe de ses mains pour faire boire à Charlotte l'eau filtrant d'un rocher ; là il pénétrait dans un buisson, en y déchirant ses vêtements, pour lui cueillir des prunelles ou des mûres ; une fois il s'asseyait à ses pieds, pour lui faire un collier de graines d'églantier enfilées dans un jonc ; une autre fois, c'était elle qui le couronnait de mauves bleues qu'ils trouvaient au fond des combes. Un jour il taillait une flûte de roseau, et cherchait quelque mélodie pour elle sur ce simple instrument ; un autre jour, il lui faisait une escarpolette de deux branches basses de saules nouées, et elle se laissait bravement balancer au-dessus d'un abîme voilé de nénuphars, à la grande terreur de Brusca. Et il leur échappait maintes rieuses comparaisons à Daphnis et Chloé. Et les cloches elles-mêmes, ces voix graves, qui avaient d'abord en ces jours suspendu leurs pas, en faisant battre leurs cœurs de l'évocation des morts, finissaient par ne leur apporter plus, dans leur enivrement de vie, que de joyeux souvenirs d'enfance. Elles les arrêtaient toujours, ces voix connues et aimées : ils nommaient les villages d'où elles venaient, et se racontaient quelque événement lointain auquel elles avaient été mêlées. Souvent, surpris par l'angelus de midi dans la campagne, ils s'attardaient à l'écouter avec bonheur tinter dans toutes les directions et sur tous les tons ; puis c'était une course folle pour regagner la maison.

Il leur arrivait aussi de s'arrêter à causer aux travailleurs qu'ils rencontraient dans les champs. Tous ces gens les connaissaient, et se laissaient interroger



par eux, avec un mélange de sympathie curieuse et de soumission sournoise. Les paysans ne sont pas ces êtres naïfs et bons, que certains romanciers ont représentés; mais ils ne sont pas non plus les fauves que d'autres ont inventés; ils ne sont pas plus dépourvus de sensibilité que d'observation. Ceux-là, comme les autres, gais ou tristes, surtout selon l'abondance de leur récolte ou leur degré de fatigue, s'efforçaient pourtant, en répondant à la bienveillance qu'on leur témoignait, de n'être point tout à leur vie matérielle, pour mettre dans leur attitude comme une condoléance et un souhait de bonheur, que le respect ne leur eût pas permis d'exprimer. Et les jeunes gens recevaient du contact de ces rudes cœurs, comme une confirmation de leur destin et un nouvel entrain à s'aimer.

Puis leur amour se nourrissait encore de tristesse.

— Pauvre Charlotte! disait Édouard, la serrant violemment contre son cœur, comme affolé par un souvenir, semblant avoir une illusion subite de lui ravir sa douleur.

Pauvre Charlotte! que pourrais-je faire pour toi? répétait-il, comme s'il rêvait d'un dévouement qui fût dans la puissance humaine.

— Aimons-nous et prions, répondait Charlotte.

Oh! mon Édouard, lui disait-elle à son tour, j'ai bien peur d'être ton mauvais génie... Ce Saint-Cyr à quoi tu tiens tant, que tu as mérité par tant de travail, j'ai bien peur que tu ne l'aies perdu par moi!...

— Mais non, répliquait Édouard, non, au contraire!... Ton malheur m'a mieux fait sentir la nécessité d'arriver, pour être ton protecteur... Et cette idée a suffi à me donner la force et la confiance... Au contraire, Charlotte, tu es l'ange à qui Dieu n'a plus laissé d'affection sur la terre, pour le mieux attacher à moi!...

— Ah ! mon ami, j'ai bien peur qu'il n'en soit autrement.

— Si, si, insistait Édouard.

Et ils marchaient ensuite longtemps sans se parler, comme s'il n'y eût plus eu de langage qui pût rendre ce qu'ils sentaient.

— Édouard, lui disait-elle encore, ta mère est pleine de confiance en nous... Cependant nous nous cachons d'elle... Elle devrait connaître l'état de nos cœurs...

— Oui, c'est vrai... j'en souffre bien... Mais est-ce possible?... Est-ce qu'elle croirait à notre amour sérieux et fort?... Ne verrait-elle pas plutôt en nous des enfantillages... des tendresses passagères... une illusion dans l'émotion partagée de la mort de ton père !...

Oh ! Charlotte !... une illusion !...

Il avait une réticence.

— Je te dis mon scrupule... A toi de parler, mon ami...

— Oui, oui, je parlerai... aussitôt que je le pourrai...

Avec les premiers frissons de l'automne, et le décroissement des jours abrégeant leurs courses dans la campagne, Charlotte répéta davantage : « Je t'ai fait perdre Saint-Cyr, mon pauvre Édouard. » Mais Édouard répliqua avec un redoublement de conviction : « Tu me l'as fait gagner, au contraire. »

Il avait raison d'avoir confiance. Un soir qu'ils avaient senti quelque chose d'un adieu, dans leur émotion aux derniers rayons du soleil glissant entre les troncs des hêtres, ils trouvèrent au retour le visage de leur mère épanoui, comme Édouard ne l'avait pas vu dès longtemps, comme Charlotte ne se souvenait pas de l'avoir vu. M<sup>me</sup> Montal leur présentait une lettre ouverte. C'était l'admission d'Édouard à Saint-Cyr : il était le septième.

## XX

Saint-Cyr, décembre 1866.

. . . . .  
Il y a une chose qui me tourmente : c'est précisément ton énergie, ta volonté. M'aimes-tu parce que tu veux m'aimer ? Ou m'aimes-tu parce que... — Comment expliquer cela ? — M'aimes-tu simplement... parce que tu m'aimes ? Pardonne-moi, Charlotte : je devrais être heureux que tu m'aimes, sans chercher à savoir par quel secret de ton âme...

Quand je songe que je ne demandais que ce mot de toi : « Je t'aime !... » que c'était presque assez m'aimer que de te laisser aimer !... Mais je suis bien loin de là.

Mais suis-je maître de mon sentiment ?

Pardon encore, Charlotte.

. . . . .  
Quand nous courions la campagne ensemble, seuls au milieu de la nature, nous pouvions croire à la nécessité, à la fatalité de notre amour. Nous étions comme Adam et Ève au premier jour de la création... Mais maintenant nous sommes rentrés dans la réalité... Pour moi je regarde, je réfléchis et je me juge... et je sens mon infériorité.

Je ne suis pas à ta hauteur, Charlotte. Et je ne parle pas de la situation qui t'appartient dans le monde, de l'éclat, de la condition sociale de celui à qui tu aurais pu lier ton sort : je ne veux même pas parler d'esprit. Je m'en tiens simplement à l'amour, au



secret bonheur... Eh bien ! Charlotte, mon cœur n'a pas l'ampleur du tien. Si tous mes sentiments se trouvent dans ton grand cœur, tous les tiens ne seront peut-être pas sentis en moi...

Cela nous séparerait..., si cela était...

Mais il faut que nous soyons toujours unis, il le faut !...

Mais unis, nous le sommes... Et cependant...

Mais qu'est-ce que je fais?... Voilà que je discute mon amour ! que je doute du tien!...

Mais est-ce s'aimer que de ne pas savoir qu'on s'aime... et pour savoir qu'on s'aime, ne faut-il pas douter?...

Je déraisonne...

Trouve quelque chose à me dire là-dessus.

Mais que je n'aperçoive pas ta volonté... Toute volonté est un effort, et l'effort c'est le sacrifice... Je ne supporte pas cette idée-là.

. . . . .

## XXI

De quoi, mon Edouard, vas-tu t'emberlucoquer?...  
Quelle vilaine lettre tu m'écris !

Et d'abord, tu ne m'appelles pas ma Charlotte ; c'est la première fois depuis que nous nous aimons. Je pourrais t'accuser de ne plus m'aimer, moi, tout simplement. Je pourrais soutenir que l'amour qui raisonne n'est plus l'amour. Mais non, tu ne raisones pas, tu déraisonnes.

Le mot est de toi, mon Edouard. Il est dur : je ne l'aurais pas dit. Mais le fait est trop vrai, c'est une

trop bonne preuve d'amour, pour que je le néglige : il défie tout soupçon.

Donc, tu m'aimes toujours, seulement tu as un amour-propre!...

Maintenant, à quelle torture faut-il que je me mette pour te répondre? Car tu me demandes une réponse, je crois.

Il s'agit tout bonnement de me disséquer.

. . . . .  
Nous nous aimons, mon Edouard, parce que nos berceaux ont été côte à côte, abrités sous le même toit, parce que nos premières caresses d'enfants, nos premiers baisers ont été l'un pour l'autre; parce qu'ensuite nous avons été violemment séparés; parce que nous nous sommes retrouvés dans des circonstances poignantes; parce que nos cœurs ont saigné l'un près de l'autre des mêmes douleurs; parce que nos vies ont été enlacées par toutes les étreintes de la joie et des larmes; parce qu'enfin Dieu a mis en nous ce mystérieux attrait, qui fait de la curiosité de nos âmes une passion, et qui ne permet à l'un de jouir d'une pensée ou d'éprouver pleinement un sentiment, que lorsqu'il l'a regardé dans l'autre. Doutes-tu de cet attrait entre nous? Crois-tu à je ne sais quelle illusion?

Si ce n'est cela, de quoi souffres-tu donc? S'aimer, est-ce donc se faire équilibre comme des poids égaux?

Tu me donnes envie de te dire : « Aimons-nous et ne pensons à rien. »

Car tu m'aimes, mon Édouard, tu m'aimes comme je t'aime.

CHARLOTTE.

## XXII

• • • • •  
Tu insistes sur ton infériorité : je sais donc du moins à peu près de quoi il s'agit...

C'est parce que tu n'es pas à *ma hauteur*...

Cela va bien encore pour le présent, mais l'avenir?...

Il n'y a, mon ami, pas de sentiment infaillible. Mais le souci du temps n'appartient pas à l'amour, à moins que ce n'en soit la terreur folle... comme pour toi.

• • • • •  
Ton inquiétude de n'être pas à *ma hauteur*, comme tu dis, n'est que de la jalousie.

Mais de qui es-tu jaloux ? A propos de quoi ? Tu n'en sais certainement rien toi-même.

Serait-ce du général, le nouveau commandant de la division ? Est-ce parce que je t'ai écrit qu'il m'avait fait les compliments les plus tendres ? Mais il a une verrue sur le nez, au côté droit, grosse comme mon pouce. Et, quand j'aurais eu pour lui un caprice d'un moment, est-ce que tu devrais t'en préoccuper, puisqu'il ne m'a pas demandée en mariage ? Il est d'ailleurs marié... à une très charmante femme.

Faut-il te dire que tu es un fort joli garçon ? Et que, si je t'avais aperçu pour la première fois lors de ton départ pour Saint-Cyr, et que j'eusse cru être remarquée de toi, mon orgueil eût été fort agréablement chatouillé ?

Ah ! tu n'es pas le premier des hommes !... Et il te semble que tu devrais l'être, pour être aimé... Et tu en es jaloux... de cet inconnu !... Car quel est-il ?



César ou Napoléon, dont je n'attirerai point les regards, à coup sûr.

Ton inquiétude, ton tourment !

Ah ! Édouard, j'en ai un, moi, que me cause notre amour. Pis que cela, un remords. C'est ta mère, ma bonne tante, qui ne se doute de rien.

. . . . .

### XXIII

Saint-Cyr, le jour de Noël.

. . . . .

Ainsi, c'est entendu, nous nous aimons et nous ne pensons à rien.

A rien !...

Tu as un mot qui me fait grandement penser à quelque chose...

C'est ce que tu souffres à côté de ma mère, avec ton caractère droit, avec ce dévouement filial que tu as pour elle... Tu devrais déjà lui dire : « Ma mère. »

Cela me poursuit sans cesse, l'idée de tout lui dire. Mais...

Ecoute, Charlotte, il faut du moins que je ne te cache rien, à toi.

Eh bien ! ma mère a un mauvais souvenir de Genève, auquel tu es mêlée... C'était le jour de la fête du lac... quelques instants avant de nous retrouver face à face...

. . . . .

Il faut qu'il ne reste rien de ce souvenir. Il ne faut pas que ma mère pense, que notre amour a commencé

par là... Je veux l'ignorer moi-même... Aussi bien, ce n'était pas mon amour, ce caprice d'enfant...

Mais, ma Charlotte, l'heure approche : l'année qui va s'ouvrir verra nos fiançailles. Aux vacances ma mère nous bénira ; et l'année suivante, nous nous marierons... Aussitôt que je serai officier.

Et dans ces vacances-ci nous allons faire un voyage de fiançailles.

Oh ! Charlotte, quel bonheur ! Y penses-tu ? dans quelques mois ! Ma mère alors sera bien heureuse entre ses deux enfants !

O ma Charlotte, pouvons-nous nous souhaiter quelque chose, avec de telles promesses ?

Je t'aime.

EDOUARD.

## XXIV

Charlotte, c'est horrible... Je viens de tuer un de mes meilleurs camarades... Je t'écris à la hâte, dans une auberge... Pourquoi ?... Tu ne feras pas que cela ne soit pas !... Mais ma pensée va toujours à toi... Comme tu vas souffrir de cet affreux malheur ! J'ai fait plus d'une victime !... Et ma mère !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !...

J'ai d'abord voulu me faire sauter la cervelle... là, près du cadavre, au bois de Rocquencourt... Mais les témoins m'ont arraché le revolver des mains... Me tuer, cela ne réparait rien... Je vous frappais plus cruellement, toi et ma mère...

Ils ont bien fait... Ils sont là maintenant, atterrés, à

me regarder écrire... Ils trouvent cependant que nous nous sommes très bien conduits...

Oh ! quelle journée ! Il va falloir pourtant rentrer à l'École... sans lui !... revoir le lieu de cette querelle... Une misérable querelle... pour...

Nous avons transporté le corps du pauvre Vallereau dans la plus proche maison : c'était loin encore... et il a fallu supplier pour qu'on voulût abriter le corps... On a appelé des gendarmes qui nous ont interrogés... Nous avons ensuite répondu au maire... à un commissaire de police peut-être...

Et puis, l'on a couru à Versailles, télégraphier à la famille... Oh ! Charlotte, quel coup pour ces pauvres gens !... Ils sont à Poitiers, ne se doutant guère que le cadavre de leur fils les attend ici...

C'est moi qui ai obtenu, à la fin, du propriétaire de la maison, qu'il conservât la triste dépouille jusqu'à l'arrivée des parents...

C'est le seul soulagement que je ressente à ma douleur... Oh ! Dieu, si j'étais là pour voir arriver une mère !... Fous que nous avons été : nous n'avions pas de médecin !... Mais, mon épée l'avait traversé de part en part !...

J'ai sur les yeux comme un voile de sang...

. . . . .

## XXV

Chère mère,

Charlotte t'a déjà instruite de l'événement qui désole tout Saint-Cyr, et dont je suis le triste héros...



Je lui ai d'abord écrit, à elle, dans la stupeur du premier instant... sans savoir que cela valait mieux, qu'elle te préparerait à cette nouvelle, comme elle l'a certainement fait...

Elle a dû recevoir une bien violente commotion ; mais elle a trouvé la force de se dominer.

Elle t'aura dit le fait lui-même, dont les journaux s'occupent, et que tu aurais pu lire, qu'elle aurait pu te lire par hasard. Puis elle t'aura rassurée sur mon compte... enfin elle l'aura avoué la vérité.

Bonne Charlotte, j'ai été bien inspiré de songer à elle. Je lui suis vivement reconnaissant de l'adoucissement qu'elle t'a apporté sur le moment... Elle m'a excusé, elle m'a plaint.

Je suis à plaindre en effet... Tous ici d'ailleurs me plaignent, chère mère. On me plaint presque autant que ce pauvre Vallereau... Quand je dis que je suis le triste héros de ce duel, il ne me vient pas à la pensée de soupçonner, de personne, aucune accusation pour mon attitude...

Tu n'as pas à avoir d'inquiétude pour cela, chère mère : ton fils a été loyal et brave, et chacun lui rend justice... Ici, en t'écrivant, à toi, je peux me réjouir d'avoir été le vainqueur, si douloureuse que soit ma victoire...

Oh ! si j'avais été tué, quel coup pour toi ! mon Dieu !

Mais ce duel si funeste a eu une cause si futile !

J'avais été brimé le matin par un caporal, qui m'avait semblé s'acharner un peu sur moi. Cela devenait blessant, parce qu'il était entendu, depuis quinze jours, que les brimades étaient finies. Vallereau, qui était près de moi, avait ri en me voyant faire mon lit pour la troisième fois. De plus, il avait toujours été ménagé par

le caporal. Le soir, à la récréation, comme je relisais des lettres à l'écart, il s'approcha de moi, raillant mon isolement, et me demandant quelle était la correspondance qui me passionnait tant.

— Cela ne te regarde pas.

— Oh ! oh ! l'homme sérieux ! Monsieur est ombrageux.

— Je n'aime pas les gamineries.

— M'appelles-tu gamin ?

— Oui, parfaitement.

— Tu maintiens le mot ?

— Oui.

— Si tu n'es pas un lâche, tu m'en rendras raison.

— Sans doute. J'attends tes témoins.

Gamin, lâche : ces mots échappés, voilà la cause de notre affaire !

Je vis bientôt venir ses témoins : je les adressai à mes deux plus proches camarades d'étude. Le duel fut jugé indispensable, d'autant plus qu'il n'y en avait pas encore eu dans la promotion...

Nous devons nous battre le lendemain, justement un dimanche de sortie galette. On avait demandé en hâte des épées à un armurier de Paris, à qui on avait donné rendez-vous au bois de Rocquencourt. Pour le cas où il n'y serait pas venu, nos témoins, ne voulant pas s'embarrasser d'épées, s'étaient munis de revolvers.

Les épées étaient là. Nous voilà en garde. Nous fer-raillons un moment, puis, tout à coup, Vallereau se fend à fond. Je pare ; mais sa pointe m'écorche l'épaule. Le sang avait paru à ma chemise... On pouvait en rester là. Et il y eut une certaine hésitation chez nos témoins... Cependant l'honneur n'était pas satisfait.

Nous recommençons... Il ne faut pas qu'une égrati-

gnure me fasse mollir. Je me lance à mon tour, furieusement.

Une brusque résistance qui refoule mon bras, en même temps que j'entends un craquement chuintant... Mon épée tient... elle me tire... Je la lâche... sans comprendre ce qui arrive...

Mais il tombait à la renverse... Je le regardais tomber, avec cette épée au travers du corps!... Les autres comme moi, regardaient, stupides...

Cette fois l'honneur était satisfait !

. . . . .

## XXVI

. . . . .

Voilà trois jours que je roule cela dans ma tête... Que tu sois coupable de quelque chose, c'est ce que je ne peux pas souffrir... Cependant ma raison me crie qu'un duel n'est jamais nécessaire, que c'est une chose absurde.

Mais tu es militaire... mais, risquer sa vie est le propre du militaire... Ce n'est pas toi d'ailleurs qui as rien décidé.

Dieu me garde d'accuser personne. C'est tout le monde, et ce n'est personne ; c'est le préjugé, c'est la crainte de paraître lâche ; c'est l'impossibilité de guérir une plaie à l'amour-propre ; c'est le sérieux porté par les enfants dans les enfantillages ; c'est l'impitoyable point d'honneur de cet âge sans pitié.

Ce n'est pas toi qui as tué ton camarade : tu as été seulement le bras poussé par l'orgueil de l'École. Toute une génération Saint-Cyrienne s'est donné, par toi, le



baptême de la bravoure dans le sang d'un des siens.

Je n'en aimerai pas moins mon Edouard. Je ne dis pas que je l'aimerai davantage, parce que cela n'est pas possible. Mais je l'aimerai maintenant avec une sorte de respect que je n'éprouvais pas. Quelque chose d'indéfinissable, qui naît de cet événement comme du caractère grave de ta vie, et du commencement de mon rôle de compagne.

. . . . .

## XXVII

Merci, Charlotte, tu me consoles. Tu veux partager tout avec moi, jusqu'à la responsabilité d'une action. Tu veux que ton inspiration soit en moi, comme la mienne en toi. Oui, partageons tout si nous le pouvons...

Eh bien ! ma Charlotte, j'ai encore quelque chose à ajouter, que je me fais un devoir de te dire. Tu y as pris part, toi aussi, à cette affaire. Cette lettre que je dévorais, quand Vallereau m'a abordé si malencontreusement, elle était de toi...

Mais, sans doute, tu l'as déjà deviné. Quelle autre préoccupation que toi eût pu m'isoler de mes camarades ? Quel sentiment, autre que mon amour, eût été blessé d'une plaisanterie ?

. . . . .

## XXVIII

Oui, mon Edouard, cela change la vie. Tu seras désormais prudent et modéré. Ce sont deux vertus qui ont jailli en toi subitement d'une grande douleur. Mais n'est-ce pas la condition de l'homme, de ne rien acquérir qu'au prix de grandes souffrances.

Tu veux savoir ce que je fais ? Je conduis le ménage avec ma tante, je sors avec elle, nous recevons. Et puis, je pense... à une foule de choses.

Parfois je note ma pensée... je la note même en vers.

Ne ris pas : quand une idée martelle la tête pendant des jours, pendant des semaines, quand on l'a retournée en tous sens, qu'on a lutté avec elle, il semble qu'on ne la possède tout à fait que lorsqu'on l'a enfermée dans la concision du vers. J'ai cherché ainsi à fixer mon esprit sur certaines choses, à traduire surtout mes aspirations.

J'ai un joli petit cahier bleu où je mets cela.

Mais, diras-tu, pourquoi ce mystère ? Je ne dois rien te dérober de mon cœur, c'est vrai. Mais je ne t'en dérobe rien. Je veux te faire un présent le jour de nos fiançailles : c'est mon cahier bleu que je te donnerai ce jour-là.

Souvent aussi je passe des heures à mon piano. Il me redit les joies de mon père auprès de moi, ou il me berce de mon avenir avec toi. Je cherche encore quelquefois sous mes doigts la mélodie qui chante alors en moi.

J'espère, je me souviens.

• • • • •  
Nous allons maintenant tous les soirs à Saint-Pierre, au mois de Marie. C'est un peu une mode : on y va surtout pour les fleurs et la musique. Nous y rencontrons toujours M<sup>me</sup> de Braye en toilette tapageuse, les demoiselles Wanderer avec leur tante la chanoinesse, les petites Auzolat, la nouvelle préfète, et M<sup>me</sup> Révial avec sa charmante Louise, que ta mère aime tant.

Levée de grand matin, je m'assoupis doucement au concert religieux ; une bouffée de l'air du soir, au sortir de l'église, sans me tirer tout à fait de mon rêve, m'excite à marcher jusqu'à la maison ; nous trouvons l'appartement embaumé de la senteur des roses qui remplissent le jardin ; et je me couche, ma journée pleine, et je m'endors bientôt en murmurant ton nom.

Mais je ne suis pas contente de Brusca. Mais, pas du tout. C'est une ingrate.

Tu sais si je l'aimais, si je la cajolais... Tu me l'avais donnée... Eh bien ! maintenant, il semble qu'elle ne se souvienne plus de tout cela.

Quand je l'appelle, elle s'approche lentement, de mauvaise grâce... Il est bien vrai que, lorsque je lui prends la tête dans mes mains, en lui donnant tous ses noms de caresse, et que je l'enlève, les pattes sur mes genoux, elle me lèche tendrement. Mais elle semble heureuse de s'en aller. Elle va se cacher au fond du jardin, dans la cour : on l'a trouvée hier dans un coin du bûcher, d'où elle ne voulait pas sortir... Dans l'appartement, elle se retire dans les endroits noirs, change sans cesse de place, comme si elle était repoussée de partout, et cependant elle est heureuse : elle mord joyeusement tous les objets mous, comme les petits chiens pour se faire les dents.

Françoise dit qu'elle doit être malade, qu'il faut se



méfier. Mais un chien qui mange et boit bien, n'est pas malade, comme le dit ma tante. Je regardais ce matin cette vilaine Brusca plonger avec bonheur tout son museau dans sa terrine.

Non, Brusca est ingrate, voilà tout. Elle regrette nos courses dans la campagne, et s'ennuie en ville. Nous ne pouvons cependant quitter Besançon uniquement pour elle.

. . . . .

## XXIX

Cher enfant,

Quelle fatalité s'est donc abattue sur nous? C'est un épouvantable malheur que j'ai encore à t'annoncer!...

Oh! mon Dieu! j'ose à peine l'écrire: Brusca était enragée, elle a mordu Charlotte!...

Mais ne désespère pas, mon enfant. Ne désespère pas, espère au contraire.

M. André est venu en toute hâte: il a cautérisé la plaie moins d'une heure après la morsure: dans ces conditions, il y a beaucoup de chances pour que l'accident n'ait pas de suite funeste... Tu sais qui est M. André... Il a d'ailleurs sauvé plusieurs personnes mordues par des chiens enragés.

L'important, c'est que Charlotte puisse être distraite, qu'elle oublie, s'il se peut, ce qui lui est arrivé, qu'elle croie du moins à une simple morsure.

Mais on ne fouille pas avec un ferrouge, une plaie qui n'est pas infectée de venin; on n'abat pas un ani-

mal cher, s'il n'est absolument dangereux. Comment Charlotte ignorerait-elle cela, pourrait-elle l'oublier un moment ? Brusca était sa compagne de tous les instants .. Toi ici, elle s'apercevrait moins que sa chienne bien-aimée n'est plus à ses côtés... la maison reprendrait un peu de vie...

Tu n'as pas d'idée du tombeau où nous sommes plongés depuis deux jours !... Et c'est cela qui est inquiétant...

Il me semble qu'il y a un siècle !

Et ce n'est pas moi qui ai la force de rien faire. Avec quelle impatience aussi je t'attends !...

Mais, c'est immédiatement qu'il faudrait agir sur elle, combattre ses réflexions. Et tu ne viendras pas avant deux mois !

Espère cependant ; espère ! soutiens mon courage dans mon affreux isolement !...

Je crains beaucoup l'effet sur son imagination, de la vue constante du collier de Brusca, qu'elle veut garder dans sa chambre... M. André aussi le craint... Et cependant il ne faut pas lui parler de l'enlever : la moindre contrariété peut la perdre...

Oh ! pourquoi es-tu loin ?...

. . . . .  
M<sup>me</sup> Révial et Louise entraient avec Loulou. — Tu sais bien, un bichon blanc, avec qui Brusca aimait à jouer. — Nous avions à peine dit quelques mots. Brusca se jette tout à coup sur Loulou, sans avoir fait entendre le moindre grognement, et la voilà qui le roule, et qui le mord avec fureur. Charlotte accourt pour les séparer... Comment ne l'aurait-elle pas fait ? N'était-ce pas un caprice inexplicable de la douce Brusca, cette haine subite d'un camarade ?... Elle donne à Brusca de petites tapes sur la tête, autant par

caresse que par correction... en l'appelant ma Brusca, en lui demandant ce qu'elle a... de cette douce voix de Charlotte, si aimée de Brusca... Mais Brusca se redresse, s'élance sur Charlotte, la mord résolument... puis fuit, épouvantée de ce qu'elle a fait...

· · · · ·  
Pauvre Charlotte, si bonne!... Mon Dieu! je n'ose pas penser... Je m'arrête. C'est assez aujourd'hui. Je n'en peux plus. Demain je t'écirai plus longuement.

### XXX

C'est en face de la mort, mon Edouard, que je t'écis. Ce ne serait pas t'aimer, que de ne pas te faire connaître les derniers mouvements de mon cœur, dans l'attente d'une fin qui, si elle n'est pas le châtement de crimes dont je n'ai pas l'idée, est le prix de quelque bonheur que chercherait en vain mon imagination...

Dans quelques jours, demain peut-être, je serai un être furieux, sans conscience...

Jamais, n'est-ce pas, tu ne te souviendras de cet être-là?... Tu croiras toujours que mon dernier soupir s'est exhalé dans cet adieu... dans les dernières lignes que je t'adresserai encore, car je veux croire qu'il me reste un peu de temps... Et tu ne douteras jamais que nous demeurons unis, dans le mystère de la mort, pour l'éternité, et que je reviendrai te visiter dans tes rêves... Et tu porteras la vie avec espérance, comme un épreuve à traverser...

C'est de cette vie, de ta vie sans moi sur la terre, que je veux te parler, mon Edouard.



Ne reste pas seul... Regarde, auprès de ta mère, cette Louise, qu'elle aime tant... qu'elle te destine dès longtemps, j'ose te le dire... Aime-la bien, cette bonne Louise, épouse-la.... Ne crois pas que tu me chasses ainsi de ton cœur... que tu me fasses ainsi souffrir... L'amour, dans l'infini des mondes, n'est pas la jalousie d'ici-bas.

. . . . .  
Je ne biffe pas ces lignes, que je t'ai écrites hier : je te dois toute mon âme. Mais écoute-moi, reposée, sous le beau soleil de ce matin.

Ma plaie va très-bien. Le docteur vient de l'examiner. La guérison en sera rapide. Il me fait tenir constamment le poignet dans une cuvette pleine de glace pilée. Quant aux chances d'absorption du virus, elles sont très-faibles, après ma cautérisation. J'en ai trouvé la certitude dans un traité de la rage, qui m'a été apporté par M. André, et qui n'a certes pas été écrit pour la circonstance... J'ai pris aussi des infusions de Datura, remède quia, sansaucun doute, guéri, au printemps, un soldat de l'hôpital. Et par surcroît je me mets aux bains de vapeur... Enfin j'espère beaucoup... Si ma tante et toi, vous ne vous tourmentez pas, je ne m'inquiéterai plus du tout. Je n'ai pas besoin du pèlerinage de Saint-Hubert.

Mais il faut que tu fasses ton deuil de mon beau bras : il sera pour toujours marqué d'une bien vilaine cicatrice. Je pourrai du moins la dissimuler un peu avec un bracelet.

. . . . .

## XXXI

Chère mère,

Dans quelle angoisse je suis !... que j'ai d'impatience de recevoir ta lettre de demain.

C'est bien aujourd'hui le neuvième jour...

Mon Dieu ! tandis que je t'écris, que je veux espérer, tout est peut-être fini : le mal fatal dévore Charlotte !... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Pourquoi ai-je aimé cette Brusca ? pourquoi l'ai-je donnée à Charlotte !... C'est moi qui la tue... de cette mort affreuse !...

Oui, c'est moi...

Et je ne suis pas là pour soutenir ton courage... quand tout le monde fuit..... Tu n'as plus de domestiques... Tu ne trouves pas de garde-malade !...

Oh ! que je souffre, chère mère !...

Mais je me plains moi... Pauvre mère !

Mais, espère encore, espère...

Je deviens fou.

. . . . .  
Je n'ai écrit qu'une fois à Charlotte... Mais que puis-je lui dire?... Oh ! si j'étais là... Enragée, je voudrais qu'elle mourût dans mes bras !!...

Mais toi?... Pardon !...

O ma mère, c'est toi qui es le plus malheureuse...

. . . . .

## XXXII

Cher enfant,

Voici la fin du dixième jour. Et Charlotte est semblable à elle-même avant son accident. Sa plaie est presque cicatrisée. Cette plaie qui n'était qu'une préoccupation accessoire, et uniquement à cause de la chaleur, ne l'astreint plus à rien qui puisse la faire réfléchir, ou l'irriter. Elle est simplement saupoudrée d'iodoforme, et bandée d'un linge de toile. Charlotte ainsi va, vient, agit, gênée seulement comme lorsqu'enfant elle s'était fait quelque écorchure insignifiante. Elle est sauvée, du moins elle doit se croire sauvée, ce qui est beaucoup pour qu'elle soit sauvée véritablement.

Car pour te dire tout, ce délai de neuf jours, de tradition populaire, n'emporte pas la certitude : je l'ai bien vu, justement à la façon dont M. André l'a affirmé. Mais notre cher docteur a le meilleur espoir... Sa joie ce matin était parfaitement sincère.

Espérons donc maintenant, d'un espoir véritable... Jusqu'ici je te trompais, comme je voulais me tromper moi-même : je t'envoyais des mots, que je me répétais, qui n'étaient que le bruit dont je voulais étourdir ma terreur.

Une chose fort importante : j'ai retrouvé une femme de chambre. Je compte que Charlotte ainsi ne saura jamais l'éloignement qu'elle a inspiré.

J'ai peur de trop me réjouir. Cependant je peux te redire, pour finir, ce mot de M. André : « Elle est sauvée ! »



## XXXIII

Besançon, 14 août 1867.

Nous voici donc aux vacances, mon Edouard : dans trois jours tu seras ici. Ces vacances, où tu rapporteras l'épaulette... le terme si longtemps attendu!...

Je ne veux pas jeter une mélancolie sur notre joie. Mais, n'avons-nous pas failli cacher pour toujours notre amour!... Si cela était arrivé, aurais-je pu dire à ma tante, à notre mère, comment nous nous aimons?... Et toi, après ton long silence, n'aurais-tu pas dû en garder à jamais le secret?...

Dieu soit béni ! Maintenant ce sera ton premier mot en nous embrassant...

Pauvre chère mère, a-t-elle souffert à cause de moi!...

Oh ! Edouard, tu ne sais rien... Seule, sous le coup de l'épouvantable événement, elle m'a soignée, elle m'a servie... Et elle a eu l'art de me dissimuler cette situation!... Comment reconnaitrai-je jamais cela?...

Maintenant nos amis nous reviennent : je ne fais plus peur : il y a deux mois, tout est fini. Nous leur pardonnons. Nous nous réjouissons seulement, que tu ne sois pas revenu plus tôt. Pour que nous puissions oublier véritablement ces défaillances de l'amitié, il est bon que tu viennes à notre aide, sans les avoir connues.

Ma tante veut célébrer ma résurrection... Nos fian-

çailles, Edouard!... Elle m'a parlé d'un voyage à Paris, de l'Exposition... Mais elle ne s'en soucie guère pour elle-même : elle garde comme une habitude de me distraire, et Paris lui paraît peut-être la meilleure distraction... Je ne sais quel serait ton désir, mais je ne te ferai pas mystère du mien. Je préférerais bien un voyage en Suisse à toutes les expositions du monde... N'est-ce pas, mon Edouard, des courses à travers ces merveilles de la nature, et des repos cachés dans les chalets conviennent mieux à nos cœurs, et au cœur de notre mère, quand elle saura...

· · · · ·  
Comme je te l'ai dit, nous revivons. La maison sera en fête pour te recevoir. A dimanche donc, mon Edouard.

CHARLOTTE.

## LIVRE CINQUIÈME

## I

Ce jour-là, le soleil dardait des rayons de feu sur Besançon.

Les premières sonneries de vêpres montaient dans l'air brûlant, ne laissant tomber qu'un murmure à travers le silence des rues dans les maisons closes, quand M<sup>me</sup> Montal rentra au salon avec Édouard et Charlotte.

Le déjeuner avait eu toute la bruyante animation d'un retour, de la nouveauté d'un retour où l'uniforme du soldat, avec le lourd sac surmonté des bottes, avait mis de rudes frottements et des chocs meurtrissants dans l'ardeur des embrassements. A chaque instant étaient revenus à table des étonnements de la tunique, et des épaulettes, et des cheveux ras, et de la moustache relevée, et de l'air militaire avec la voix devenue métallique du cher retrouvé. Édouard, au dessert, avait prodigué les anecdotes de Saint-Cyr, comme s'il eût oublié absolument son duel.

Ce bavardage d'Édouard, et cette exagération d'intérêt à des choses de mince importance, de la part de sa mère et de sa cousine, n'étaient cependant qu'une agitation pour tous trois. Édouard avait visiblement



autre chose à dire, quelque chose qui le tourmentait : la présence de la servante seule le retenait. Charlotte révélait sa complicité par sa hâte inquiète. M<sup>me</sup> Montal les regardait tour à tour, et s'impatientait de ne pas comprendre.

Édouard, donnant le bras à sa mère, la fit asseoir au milieu du canapé. Il s'assit lui-même sur un fauteuil en face d'elle, comme s'il eût eu besoin de marquer son respect par quelque distance. Charlotte prenait place en même temps sur un autre fauteuil, également éloigné de M<sup>me</sup> Montal et d'Édouard, dans une attitude extraordinaire de réserve. Un instant le silence remplit le salon, un silence solennel coupé par les battements secs de la vieille pendule d'écaille, un silence qui semblait renforcé encore par l'incertitude des visages dans le demi-jour.

M<sup>me</sup> Montal eut un mouvement vers son fils.

— C'est, ma mère, dit Édouard haletant, que j'aime Charlotte et qu'elle m'aime... Je te demande, comme à sa mère, de m'accorder sa main... Je te demande aussi comme fils de sanctionner mon choix.

M<sup>me</sup> Montal se tut.

— Il me semble, continua-t-il avec un accent douloureux de supplication, que ce jour-ci serait bien celui de nos fiançailles... L'heure où je serai officier, où je pourrai me marier, est fixée dès maintenant... Et quelle fête serait pour nous trois mon retour, si c'était encore la consécration par toi de notre bonheur !...

Oh ! ma mère...

Il suffoquait.

— Je te supplie, pour Charlotte comme pour moi.

— Je vous supplie aussi, ma tante, ma mère, murmura Charlotte.

— Vous vous aimez?... d'amour?... Jamais vous ne m'avez rien dit, fit M<sup>me</sup> Montal.

Elle était sous le coup d'une véritable stupeur.

Ce qu'elle entendait là, c'était la destruction de l'avenir qu'elle s'était composé, c'était le renversement de tous ses jugements, comme de toutes ses espérances. Jamais en vérité elle n'avait eu aucun soupçon. Jamais, car, la scène de folie de Genève emportée dans les émotions du lendemain, elle n'avait plus, même quand elle s'inquiétait encore, rien aperçu entre eux qui révélât l'amour.

Mais depuis quand Edouard aimait-il Charlotte? Pourquoi ne s'était-il pas ouvert à sa mère? Se doutait-il qu'elle lui eût trouvé une femme?... Mais elle ne voulait pas la lui imposer : elle avait seulement cherché pour lui. Si Louise ne lui inspirait pas d'amour, s'il en aimait une autre, elle était prête à accepter tout ce qu'il voudrait, à condition qu'il lui amenât une femme faite pour le mariage.

Mais Charlotte!... Songer à épouser Charlotte!...

Certes, il n'était pas de créature qui pût mieux être aimée, c'était la plus grande âme que M<sup>me</sup> Montal eût connue, elle n'en exceptait pas son père. Mais cette âme ardente, cet enthousiasme brûlant n'était pas fait pour la vie étroite d'un ménage... et devait, hélas! user bientôt son enveloppe si frêle... Pauvre Charlotte! pouvait-on songer pour elle à la maternité? Fallait-il donc qu'ils eussent le sort de Rafaëla et de Salaberry? Frère et sœur, oui : mari et femme, non!... Elle sentait à résister un devoir de mère... de mère de Charlotte comme de mère d'Édouard... Car Charlotte était bien sa fille.

Oh ! si cette fille fût venue lui demander de prendre l'habit religieux, elle lui eût, avec un déchirement de

cœur, mais sans hésiter, répondit : « Va, mon enfant ! » Le dévouement de la sœur de charité pouvait être le destin de Charlotte... Mais se marier !...

C'était pour elle la mort, la mort sans bien, la mort désespérée... la mort tuant Édouard comme elle !

Tout cela s'était pressé en un moment dans l'esprit de M<sup>me</sup> Montal. Tout cela l'accablait, tout cela lui dictait un devoir affreux, qui l'affolait. Elle voulait croire encore qu'elle n'avait pas compris, qu'elle était le jouet d'un rêve.

Et elle les regardait, immobile, muette, attendant.

— Il y a longtemps certainement, chère mère, que nous nous aimons, reprit Édouard, que nous nous aimons d'amour... Cet amour cependant était caché sous notre amitié... Mais nous n'en doutons pas aujourd'hui... Nous n'avons pas dissimulé avec toi, mais nous nous sommes tus, en attendant d'être bien sûrs de notre sentiment. Nous avons eu tort, nous aurions dû te confier nos doutes...

— Oui, nous avons eu tort, grand tort, dit Charlotte... Pardonnez-nous, ma tante, ma mère !... Et nous devons vous avouer toute notre faute : ce ne sont pas nos doutes véritablement qui nous ont retenus de parler si longtemps... Nous avons attendu, attendu toujours... parce que nous craignons... Oui, nous craignons de ne pas vous trouver favorable... Oh ! non, ma mère, nous n'avons pas cru que vous voudriez vous opposer à notre bonheur ! Oh ! non jamais... Mais nous avons peur de votre seule hésitation... cette hésitation que vous éprouvez aujourd'hui... Pardonnez-nous !...

Et Charlotte, fléchissant un genou sur le coussin au pied de la mère d'Édouard, lui prit la main et la lui baisa.



— Ne nous refusez pas ! dit-elle.

M<sup>me</sup>. Montal fut profondément troublée : c'était Charlotte qui la suppliait avec un respect si caressant, c'était cette fille chérie, car elle l'aimait maintenant de toute son âme, qui lui demandait le bonheur. Et elle avait plus que de l'hésitation.

— Vous me voyez, mes enfants, murmura-t-elle, singulièrement frappée de surprise... Je ne veux pas vous faire de reproche... Cependant j'aurais pu vous donner des conseils... Votre amitié est indissoluble... elle est admirable... elle fait ma joie... Mais, continuait-elle affermie.., — je veux vous le dire franchement, — vous convenez-vous bien pour mari et femme ?... Avez-vous bien réfléchi ?... Vous êtes bien jeunes : ne vous pressez-vous pas trop ?... Toi, Charlotte, est-ce bien au mariage que tu es appelée ?... Je n'aurai pas l'hypocrisie de te cacher ma pensée : je croyais que tu avais besoin d'une indépendance incompatible avec le mariage ; je croyais que cette indépendance tu la trouverais toujours près de moi, que tu ne quitterais jamais... Ma fille, je pensais t'avoir jusqu'à mon dernier soupir !...

— Oh ! ma mère, dit Charlotte d'une voix étranglée, est-ce m'éloigner de vous que d'épouser Edouard ?... C'est vrai, il est militaire... Mais, quand il fera campagne, c'est ensemble que nous craindrons, que nous espérerons pour lui... Et en temps de paix... mais pourquoi ne vivriez-vous pas avec nous ?...

— Oh ! oui, s'écria Edouard, c'est notre union à tous trois, c'est notre bonheur, à jamais !... Mais ce bonheur est au prix de notre mariage ! Oh ! chère mère, dis oui !

Et il s'était, lui aussi, mis aux pieds de sa mère.

Ils s'aimaient, ces deux enfants, d'un irrésistible

amour. Ne pas les unir, c'était les briser. M<sup>me</sup> Montal en eut une épouvante. Entre cette épouvante et ses craintes de tout à l'heure, elle ne pouvait guère être partagée. Mais elle n'avait pas la force d'une résolution. Elle voulait leur bonheur, et elle tremblait.

Ils attendaient cependant avec angoisse le mot qu'elle allait prononcer.

Elle leva les yeux, joignit les mains, concentra toute sa tendresse de mère dans une prière. Et, forte du conseil de Dieu, elle les attira violemment sur son cœur. Et ces mots tombèrent de ses lèvres avec ses baisers, comme une bénédiction du ciel sur leur amour :

— Mariez-vous donc ! Mariez-vous !

## II

Le voyage rêvé par Charlotte, leur voyage de fiançailles avait été aussitôt accepté par leur mère. M<sup>me</sup> Montal avait seulement réclamé comme un faveur, le droit de n'être pas de toutes les excursions où les entraînerait leur ardeur de curieux. Elle n'avait rien dit de leurs mystères d'amoureux, mais elle y avait songé.

Ils avaient tous trois le même désir secret de ne pas aller à Genève : ils furent donc bien vite décidés à prendre le chemin de fer de Pontarlier. Ils passèrent ainsi au pied du fort de Joux, qui marqua pour eux la limite de la France. Edouard le nomma, en le montrant à sa mère et à Charlotte, très remuée de cette apparition : elle évoquait pour Charlotte comme pour lui, une scène douloureuse et chère, peut-être leur

premier pressentiment d'amour. M<sup>me</sup> Montal regarda ce rocher avec une curiosité mêlée de mélancolie, comme quelque chose d'un regret fatal de la patrie; Charlotte l'entrevit à peine dans les vagues images du passé, dans le serrement de cœur du souvenir de son père.

En sortant de cette émotion et de la solitude désolée des Verrières, les jeunes gens commencèrent par les enchantements doux et terribles du Val-de-Travers, une course enivrée de bonheur, affolée d'enthousiasme, une fête toujours nouvelle pour les yeux, souvent un fête pour l'âme, jusqu'au cœur de la Suisse, jusqu'au pied de la Jungfrau. Tantôt au galop de la vapeur parmi le tumulte des gares et la foule des grands hôtels, en brillants équipages aux environs des villes, à pied, suivant pas à pas des guides, à travers toutes les merveilleuses horreurs et toutes les magnifiques splendeurs, visitées en caravanes, cascades, gorges, grottes, torrents, glaciers, sommets d'accès difficile, dont on rapporte le nom sur son bâton d'excursion, sans reprendre haleine d'un jour, ou suspendant à peine leur mouvement une heure dans l'encombrement d'un break ou du pont d'un bateau, portant la vie fiévreuse du monde dans l'intimité téméraire de la nature, toujours ravis du spectacle, mais offusqués souvent des compagnons; tantôt se ralentissant et se faisant un isolement pour savourer leur admiration, parfois au bercement d'une barque le long d'une rive fleurie, plus souvent au petit train d'un voiturin, par un chemin écarté choisi pour l'objet imprévu auquel il menait et changé de même pour un autre, dans une promenade véritable avec des retours en arrière, à travers une campagne ignorée et des points de vues dédaignés, quelquefois aussi à dos



de mulets, grimpant sur les flancs des montagnes jusqu'au bas de quelque glacier, trouvant pour tous hôtels des chalets avec du laitage et un lit de foin, et passant d'un subit et saisissant recueillement à la poursuite emportée de brillants papillons, ou à la rieuse dispute de fleurs aux sauvages parfums.

Ces journées-ci étaient encore les meilleures parce que M<sup>me</sup> Montal les partageait tout entières. Pauvre mère, quels sacrifices elle leur faisait, dans quelles angoisses elle vivait ! quand elle demeurait seule de l'aube à la nuit dans une banale chambre d'hôtel, quand elle les suivait par la pensée dans quelque expédition périlleuse ! Et elle puisait dans son dévouement une telle force, qu'au retour, non-seulement ils n'apercevaient jamais de traces de larmes sur son visage, mais ils n'y découvraient même pas le plus léger souci. Sans jamais paraître fatiguée, dans des veillées parfois fort prolongées, elle était tout joie à leurs récits émerveillés, les interrogeait encore, et stimulait ainsi leur ardeur. C'étaient eux qui s'inquiétaient, qui avaient la sagesse, qui se réfrénaient : ils pouvaient du moins en avoir l'illusion.

Mais ce qui était pour eux un vrai tourment, cette amertume qui est comme un peu de lie au fond de tout bonheur, ce n'était point de la laisser ainsi, c'était de se surprendre tout à coup auprès d'elle lui dérober leur émotion, c'était de l'exclure un moment de leurs cœurs, de découvrir l'égoïsme de leur amour ; c'était dans leurs contemplations, l'unisson de leurs âmes senti à deux et le souvenir recueilli pour eux seuls, leur crainte de lui paraître remués ; c'étaient leurs yeux pleins de larmes aux ranz des vaches, se séchant subitement en se retournant vers elle ; c'était en face de la luie irisée du Staubbach leur cri étranglé devant

elle comme par quelque invincible honte ; c'était au glacier de Grindelwald l'oubli d'Edouard, sous ses yeux, de lui apporter la fleur offerte à Charlotte et son empressement tardif de la lui aller cueillir ; c'étaient à Saint-Nicolas de Fribourg, à côté de son ombre solitaire, les furtives étreintes de leurs mains dans la nuit du concert d'orgue.

Ils avaient cependant ainsi visité tout l'Oberland Bernois. Après quinze jours de cette existence, ils avaient besoin d'un vrai repos. Ce repos, ils le trouvèrent entre Interlaken et le lac des Quatre-Cantons, entre leurs deux passions d'admirer, entre les deux parties de leur voyage, dans la riante vallée de Sarnen.

Un paysan leur avait donné l'hospitalité de son chalet. Ils y passèrent toute une semaine, menant la vie de leur hôte et de sa famille, Edouard et Charlotte s'associant comme ils pouvaient à leurs travaux, les aidant dans les soins de leurs troupeaux, leur prêtant surtout un secours réel pour la cueillette de leurs fruits, et mettant sans cesse, avec leur maladresse pleine d'entrain, un étonnement et une gaieté sur la douce apathie de pasteurs de ces pauvres gens. Par exemple, pour la récolte de leur miel, Edouard ne leur servit guère. Entendant mal l'allemand, qu'il était si fier de trouver là pour seule langue, il n'avait pas compris son rôle dans la manœuvre pour s'emparer des ruches, et il faillit tout perdre. Il faillit même faire piquer la trop curieuse Charlotte. Mais il n'y avait eu en définitive aucun dommage. Charlotte put seulement rire de l'allemand d'Edouard, tandis que M<sup>me</sup> Montal s'en inquiétait pour la suite de leur expérience de vie rustique en Suisse.

Ils prirent congé à regret de leurs braves hôtes, comblés de leurs naïves caresses et de leurs souhaits

de bonheur, et emportant du contact de leurs simples cœurs et de leurs mœurs patriarcales, comme un affermissement de santé morale et une estime nouvelle de l'humanité.

Ce fut à Buochs qu'ils virent d'abord le lac des Quatre-Cantons, et ils le virent avec un transport d'enthousiasme. La poésie et la légende se mêlaient ici aux merveilleux effets de contraste de la nature.

Ils vécurent alors à trois dans une communauté de sentiments, et dans une répercussion de joie, qu'ils n'avaient pas encore connues. Les hautes montagnes de ces bords enchantés sont d'ailleurs si hospitalières au voyageur, qu'avec le voiturin ou des mulets on peut aller presque partout. Edouard et Charlotte, en ne quittant pas leur mère, ne furent donc privés d'aucun beau spectacle. Mais ce fut surtout sur le lac, qu'ils coulèrent ces jours inoubliables, allant sans cesse d'une rive à l'autre.

Ils visitèrent ainsi, comme en se berçant dans leur extase, Brunnen, la charmante ville, où les trois premiers cantons jurèrent leur alliance éternelle après la bataille de Morgarten, et la délicieuse vallée de la Muotta ; l'Axenstrasse, cette route taillée dans le roc qui donne à la montagne verticale l'aspect d'un palais de géant, dont elle serait une galerie basse ; Tellsplatte, une ravissante chapelle, qui marque la place d'où Tell gagna le rivage, en s'élançant du bateau de Gessler ballotté par la tempête, un clocher aigu sur un toit rustique, couvrant des peintures naïves dans la verdure, au-devant d'un rocher à pic, avec le lac pour parvis ; Altorf et Burglen, où l'imagination cherche entre les scènes figurées et à la place de la statue d'aujourd'hui, dans un paysage romantique, la mai-



son natale du héros et le drame d'autrefois; le Rutli, une fraîche petite prairie sur un premier degré du mont de Seelisberg, où la légende a placé le serment des premiers conjurés contre la tyrannie des baillis autrichiens, et la forêt qui couvre les pentes supérieures de la montagne, et le sommet lui-même, ce Kulm, d'où la vue est si majestueusement étendue, que M<sup>me</sup> Montal voulut elle-même gravir, le bâton ferré à la main; et le Mythenstein qui dresse tout près de là son bloc de granit au-dessus des eaux bleues du lac, comme l'indestructible piédestal de la gloire de Schiller; et le lac de Lowerz, qui était demeuré pour M<sup>me</sup> Montal, comme pour le cousin et la cousine, le pays imaginaire d'une romance, qu'enfants ils avaient chantée ensemble, qu'elle avait avant eux chantée avec Rafaëla; et Gersau, charmant sur sa langue de terre, au milieu de massifs de châtaigniers et d'arbres fruitiers, jadis petit État indépendant, qui a gardé de ce temps l'usage de saluer le passage des bateaux d'un coup de canon; et le Rigi banal, où ils eurent la joie de voir lever le soleil, sans y être importunés du ramage habituel de toutes les langues; et Immensee, et Küsnacht, et le célèbre chemin creux où Guillaume Tell frappa Gessler, à l'endroit marqué encore par une chapelle; et Weggis, dont la campagne est un jardin sous un climat italien; Lucerne enfin, où les attendaient deux joies bien différentes : les accents inconnus d'un orchestre Tzigane éclatant mystérieusement auprès d'eux dans le silence du lac, sous les rayons de la lune, et la frémissante apparition, dans un silence aussi, sous le soleil de midi, de l'agonie de pierre du Lion de Thorwaldsen.

Ils devaient rentrer en France par Bâle, et ils y arrivèrent tenant à la main, gravé sur leurs bâtons

d'excursion, comme le résumé de leur voyage, préoccupés surtout de se mettre en règle avec la douane, pour les petits souvenirs qu'ils rapportaient, objets de l'industrie suisse, sur l'importation desquels le fisc français n'abandonne pas sa férocité. Ils étaient déjà tout au retour, sans curiosité pour la ville où ils ne voyaient qu'un gîte, ni même pour le Rhin auquel ils ne songeaient pas. Mais, quand parmi les cahots de leur omnibus, au sortir d'une étroite rue, ils aperçurent brusquement la large nappe bleu pâle du fleuve étendue de chaque côte du vieux pont, miroitant vivement au jour baissant dans la rapidité du courant, ils eurent tous trois un même mouvement, pour attirer chacun l'attention des autres.

Et une heure après, appuyés sur le balcon de l'hôtel des Trois-Rois, tandis que leurs yeux erraient à l'horizon, sur Petit-Bâle et des coteaux boisés qu'ils entendaient nommer la Forêt-Noire, et sur le Rhin se dérochant bientôt à gauche comme à droite, leurs regards aussi tombant par instants perpendiculairement sur l'eau, et aidant au bercement de leur rêverie par l'illusion de mouvement que les flots mettaient en eux, de vagues désirs les pénétrèrent avec les réminiscences d'images d'autrefois du fleuve légendaire, qui était devant eux une réalité. Et il leur sembla que ce voyage n'était pas complet.

Ils étaient revenus, après leur dîner, sur ce balcon où ils étaient délicieusement rafraîchis par la brise humide du soir.

— Oh ! dit Charlotte, quel dommage que nous n'ayons pas suivi le cours du Rhin, que nous n'en apercevions que cela !... C'est la chute, cette chute si célèbre que nous aurions dû voir !... Est-ce bien loin ?

— Non, répondit Edouard. Je ne sais pas au juste ;

mais il y a un chemin de fer... Et en quelques heures sans doute...

Tous deux avaient le même ardent désir.

— Oh ! ma tante, reprit Charlotte, parlant pour Edouard comme pour elle, allons-y... Oh ! je vous le promets, après cela je ne vous demanderai plus rien !

— Eh bien ! allons à la chute du Rhin, dit M<sup>me</sup> Montal.

### III

Il était cinq heures du soir, quand ils entendirent crier : « Neuhausen ! » C'était là qu'ils devaient descendre

Ils furent bientôt sur le quai, avec l'étonnement de trouver pour gare un chalet, et d'apercevoir une campagne qui ressemblait à un parc.

En passant le seuil du chalet, ils trouvèrent dans l'allée du parc de brillants équipages paraissant attendre leurs maîtres, remarquables à leurs grandes dimensions et aux grelots de leurs chevaux piaffant, secoués à grand bruit au soleil.

Ils virent aussitôt aussi venir à eux un gros homme nu-tête, au visage rouge, aux cheveux rouges, aux favoris rouges, aux mains rouges, qui s'inclina respectueusement à deux pas d'eux. Il sortait d'une vaste habitation à laquelle semblait appartenir le parc, une construction légère, moitié villa, moitié chalet, aux panneaux peints et aux galeries de bois à jour, aux faïences incrustées en médaillons et en frises, le palais dont la gare était comme le pavillon de concierge.

C'était leur hôte nécessaire, un hôte dont l'accueil



les embarrassa presque, en leur donnant une idée d'hospitalité écossaise.

— Herr, commença gravement le gros homme, après avoir fermé son sourire comme un robinet.

Puis aussitôt, avec ce flair d'hôtelier suisse, qui distingue la nationalité du touriste, avant qu'il ait parlé : — Monsieur, reprit-il, si vous voulez vous arrêter chez moi, vous serez tout à fait confortablement... Ces dames y trouveront toutes leurs commodités intimes... Et je peux vous offrir des appartements tout à fait en face du Rheinfall...

Le bonhomme tout familiarisé qu'il fût avec la langue française, parlait à Neuhausen, sur la rive droite du Rhin, et sur cette rive tous les lieux ne se nomment qu'en allemand.

— En face de la Chute, se hâta-t-il d'ajouter en voyant les dames se regarder.

Il n'avait pas besoin d'en tant dire : il avait conquis son monde.

Tandis que les voyageurs prenaient possession de leur appartement, que M<sup>me</sup> Montal donnait ses ordres, l'homme rouge s'étendait sur son confortable et sa cuisine, et faisait discrètement valoir ses commodités. Charlotte s'échappa sur une terrasse au bout du corridor.

— Oh ! s'écria-t-elle, Edouard, viens donc voir !... La chute ! voilà la chute !...

Mais regarde donc, continua-t-elle vivement, avec une surprise presque dépitée, mais est-ce que tu croyais que c'était cela ?... Mais vois-donc cette campagne merveilleuse, cette verte nature ! Mais ce serait superbe à habiter !... Mais peux-tu en croire tes yeux ?... La chute du Rhin, mais est-ce que tu ne pensais pas que c'était quelque chose de terrible, de

grandiose et de désolé, entre des rochers nus?... Mais ce sont des collines, c'est un pays fertile et bien cultivé!...

— Des collines un peu grandes, murmura Edouard en souriant... C'est que nous venons de la Jungfrau... Et il me semble bien apercevoir quelques rochers...

— Oh ! oui, il y en a, des rochers... Vous les verrez de près, dit l'hôtelier qui amenait M<sup>me</sup> Montal sur la terrasse... Mais ici, c'est la vue d'ensemble... Aussi est-ce l'hôtel Bellevue... Il y a bien le Schweizerhoff; mais c'est trop haut... Il n'y a que ceci pour l'ensemble...

Et puis le ciel est pur, vous avez une nuit magnifique, et le clair de lune après votre dîner tout de suite...

On eût dit qu'il croyait servir lui-même ce clair de lune. Il n'insista cependant pas là-dessus comme sur ses commodités. Il se retira bientôt.

M<sup>me</sup> Montal encore dans son costume de voyage, admira longuement de cette terrasse, seule entre ses deux enfants, ce paysage si beau qui encadre la chute du Rhin, qu'elle ne s'étonnait pas moins que Charlotte de trouver riant et animé. Elle avait cru venir dans un sauvage désert.

Puis, comme elle allait se reposer un peu, les jeunes gens descendirent au bord du fleuve. Chaque fois qu'ils étaient arrivés quelque part, dans tout leur voyage, ils avaient été pris de l'envie de courir. Et ici pour leur dernière excursion, comment auraient-ils pu s'en tenir ?

Charlotte n'en revenait pas de son étonnement : ils n'avaient pu apercevoir où finissait le jardin de l'hôtel, et où commençait la campagne, un jardin cependant où les arbres exotiques leur avaient plus d'une fois

rappelé le petit Trianon. Et cette absence de clôture digne de l'âge d'or, mettait autour de la jeune fille, elle ne savait quoi de fabuleux, qui la faisait comme douter de tout ce qu'elle voyait.

L'air était délicieusement frais sur le chemin qu'ils suivaient maintenant le long du Rhin, et ils eussent voulu y faire une longue promenade. Mais ils craignaient de tourmenter leur mère. Un batelier qui leur offrit de les mener au rocher qui divise la chute, pour voir de là coucher le soleil, excita à la fois leur ardeur curieuse et vagabonde, et leur inquiétude. Le soleil était déjà bas. Ils se hâtèrent, mais en batifolant un peu pourtant, de remonter le coteau.

M<sup>me</sup> Montal avait commandé le dîner pour sept heures, et ils arrivèrent à temps.

— Oh ! disait Édouard à Charlotte en rentrant, ce pays est autre chose qu'une curiosité, c'est un charmant séjour... Il faut y demeurer quelque temps... Nous allons le demander à notre mère, n'est-ce pas ?

Et ils le demandèrent aussitôt à M<sup>me</sup> Montal, qui ne refusa pas.

Cette soirée était prodigieusement tiède. Et l'air qui entrait par toutes les fenêtres, toutes grandes ouvertes, de la haute salle à manger apportait, comme parfumé d'une suave odeur de foin frais coupé, le bruit de la chute, devenu avec la nuit un majestueux fracas. Il régnait dans cette salle une véritable paix, sous la douce lumière, un peu flottante, des lampes mollement balancées, comme un recueillement de gens goûtant la poésie de cette heure, gens peu nombreux d'ailleurs qui laissaient vides plusieurs tables.

Nos voyageurs n'étaient pas mal partagés : ils avaient pour eux un coin avec deux fenêtres, et leurs seuls voisins étaient trois Anglais des plus distingués,



une famille composée du père, de la mère et d'une jeune fille. Le même bonheur contenu animait les deux groupes.

Comme les jeunes gens s'interrogeaient, cherchant à se rappeler ce qu'ils avaient cru découvrir pour une exploration intéressante du pays, et qu'ils se taquinaient pour le programme des promenades qu'ils proposaient à leur mère, en essayant même un peu de reconnaître les lieux dans la nuit, en l'absence de la lune non encore levée, la dame anglaise se retourna vers eux, et dit à M<sup>me</sup> Montal :

— Si ce Guide, madame, pouvait vous servir...

— Vous êtes trop bonne, madame.

— Acceptez, je vous en prie.

L'offre était trop gracieuse. Sur un signe de sa mère, Édouard prit le volume ; et Charlotte et lui, tout en dinant, se le passèrent et le feuilletèrent joyeusement, annonçant à l'envi à M<sup>me</sup> Montal ce qu'ils y trouvaient d'indications utiles. Avant la fin du dîner, ils savaient tout ce qu'il leur fallait, pour ne rien oublier d'intéressant.

Seulement les Anglais s'étaient retirés, laissant, par une excentricité toute britannique, leurs voisins fort embarrassés de leur Guide. Heureusement, l'homme rouge avait remarqué la relation des deux sociétés. Il accourut tout souriant aux regards inquiets.

— Le gentleman et sa famille sont au salon, fit-il : vous allez les retrouver... Oh ! ils vont y rester un bout de temps.

Il achevait à peine ces mots, que les sons d'un piano se firent entendre.

— Voilà, voilà, reprit-il... je savais bien... Ils vont travailler le piano... Les Anglais, c'est toujours comme cela...

La lune, maintenant à l'horizon, glissait tout à coup ses premiers rayons dans la salle, et tous ceux qui s'y trouvaient se portaient aux fenêtres, pour contempler la campagne où, entre des formes fantastiques et des couleurs indécises, la chute apparaissait comme une blancheur lumineuse.

— Cet air et ce clair de lune s'accordent admirablement, dit Charlotte, prêtant l'oreille à la musique du salon... Oh ! moi aussi, j'aimerais à jeter une mélodie dans cette nuit !... Dites, ma mère, voulez-vous ?

M<sup>me</sup> Montal avait acquiescé d'un signe.

— Laissons-les un peu travailler d'abord, fit Édouard.

Mais M<sup>me</sup> Montal avait hâte de se décharger du volume qui lui était resté dans les mains. Ils passèrent au salon.

La jeune miss, ses cheveux sur le dos, jouait avec ardeur ; elle ne bougea pas ; elle acheva son morceau sans se troubler, un morceau du *Trouvère*. Puis elle se leva, salua, ainsi que ses parents, dans l'intention visible de quitter le salon.

— Mais, je vous en prie, mademoiselle, dit M<sup>me</sup> Montal, piquée et toujours embarrassée du livre.

Monsieur, recevez, ainsi que madame et mademoiselle, tous nos remerciements, ajouta-t-elle, en réussissant enfin à faire reprendre au gentleman l'objet prêté... Mais que nous ne vous empêchions pas de faire de la musique...

Et elle accusait nettement l'intention de se retirer elle-même.

— Non, non, madame, répondit l'Anglais, vous ne nous gênez pas. Nous allons nous coucher, pour voir lever demain le soleil sur la chute.

Et il salua, et sa femme salua, et sa fille salua ; et ils disparurent, laissant seuls nos jeunes gens et leur mère.

Voir lever le soleil sur la chute, cela devait être bien beau ; mais cette nuit-ci, elle aussi, était bien belle ! Il fallait être Anglais pour s'aller coucher.

Charlotte se mit au piano.

Elle répéta le morceau du *Trouvère*, qui était si bien d'accord avec son émotion du lieu et de l'heure ; elle joua la *Dernière Pensée* de Weber et des valse brillantes ; elle fit chanter avec elle à Édouard la romance du lac de Lowerz.

Elle avait une joie rayonnante qui transportait Édouard, et qui faisait désirer à M<sup>me</sup> Montal que cette soirée ne finit pas.

La lune vint donner sur le piano, jetant sa blanche lumière, distincte de celle des lampes, sur le clavier, sur les bras, sur le corsage de Charlotte.

La jeune fille se pencha pour regarder le ciel, et eut comme une extase.

— Que c'est beau ! murmura-t-elle... Oh ! que je suis heureuse !... Si vous êtes heureux comme moi, que pouvons-nous maintenant avoir de plus sur la terre?...

Et comme M<sup>me</sup> Montal et Édouard lui disaient leur bonheur, elle commença d'une voix étrange, en s'accompagnant fiévreusement :

C'est près d'ici que je mourrai :  
Je sens que ma course est finie.  
Ne pleurez pas : je sourirai,  
J'expirerai sans agonie.

C'étaient des strophes qu'elle avait elle-même écrites, et traduites en notes.



— Oh ! Charlotte, pas cela ! s'écria Edouard.

Non, pas cela, insista-t-il vivement, comme elle voulait continuer.

— Pourquoi? demanda-t-elle... C'est de la musique!... Est-ce que je ne suis pas heureuse?... joyeuse?... N'est-ce pas, chère mère, que cela ne fait rien?...

M<sup>me</sup> Montal ne répondit pas : elle avait les yeux sur Edouard. Il regardait la cicatrice du bras de Charlotte, avec l'immobilité d'une stupeur.

Charlotte reprit :

Ne pleurez pas mes jours trop courts :  
Qu'importe l'heure où chacun tombe ?  
L'éternité qui suit son cours  
Confond les âges dans la tombe.

— Oh ! non, non, supplia Edouard, plus vivement encore.

— Non, Charlotte, dit sérieusement M<sup>me</sup> Montal.

— Qu'est-ce que cela fait ? qu'est-ce que cela fait ? répéta encore la jeune fille.

Puis elle rejoua violemment une des valse de tout à l'heure.

— Eh bien ! fit-elle en se retournant vers Edouard, ai-je l'air de vouloir mourir?...

Ce fut le dernier mot de leur soirée.

## IV

— Charlotte, Charlotte ! vite, habille-toi !... Il fait jour, dépêche-toi, vite ! répéta Edouard, frappant à la porte de sa cousine.

Il s'agissait d'aller à Laufen : il était convenu entre eux et avec M<sup>me</sup> Montal, qu'ils feraient d'abord seuls, à pied, cette excursion, et qu'ils partiraient à l'aube.

Charlotte, réveillée en sursaut, et toute désolée d'être en retard, fit une toilette sommaire. Elle rejoignit bientôt son cousin. Le temps seulement de donner chacun un baiser à leur mère, et ils furent en route, excités à la marche, par la fraîcheur matinale.

Une abondante rosée mouillait les herbes le long du chemin, et le chemin lui-même. La nuit avait été pure ; et le léger vent d'est qui leur caressait le visage, annonçait une journée non moins pure. Derrière le coteau, mais un coteau d'une grande nature, la place où se lèverait le soleil brillait déjà au ciel, mais aucun rayon n'effleurait encore le sommet. Ils arriveraient à temps.

Mais ils étaient déjà arrivés. Ils étaient maintenant tout près de la rive, remontant vers la chute, du côté où le Rhin roule plus longuement en écume mugissante sur des gradins de granit. Ils se sentaient piqués de fines gouttelettes. Au delà des deux rochers qui se penchent l'un vers l'autre au milieu du tumulte qu'ils semblent dominer, ils voyaient monter vers le ciel l'immense tourbillon de poussière liquide, rejaillissement du fleuve écroulé contre le roc de Laufen, ce rejaillissement où ils attendaient les iris du soleil levant. Le spectacle dont ils jouissaient dès ce moment

était déjà grand. Ils s'y arrêterent, écoutant la superbe clameur.

Charlotte apercevant cependant quelques fleurs à ses pieds, trempées de la rosée du ciel ou de celle du Rhin, les cueillit pour marquer cette station. C'était un bouquet qu'elle commençait.

Ils montèrent dans le village de Neuhausen, pour redescendre bientôt vers la chute, par un chemin noir de charbon, heureusement alors très mouillé, chemin de quelques usines trop peu dissimulées, au bout duquel on trouve un pavillon, un point de vue qui place le spectateur là même où le fleuve prend son élan. Charlotte eût été bien en peine de marquer cette nouvelle station par une fleur.

Mais, tout près, s'ouvre un sentier, montant en lacet, dont le pittoresque imprévu, dès les premiers pas, n'est point trop payé d'un peu de charbon. Les jeunes gens prirent ce sentier, qui s'élève bientôt au-dessus du paysage, en serpentant d'abord suspendu entre une crête et de grands arbres, puis à travers de hautes vignes, pour s'abaisser enfin au niveau du pont des rapides, le pont du chemin de fer de Schaffhouse à Zurich, auquel il aboutit.

Charlotte dans ce trajet avait cueilli maintes fleurs : elle avait maintenant à la main un vrai bouquet.

Le soleil ne paraissait pas encore.

— Oh ! oh ! dit la jeune fille, mais il fait froid ici ! Comme le vent souffle !...

— L'heure la plus froide du jour, Charlotte ! fit Edouard.

Et il semblait heureux de ce vent froid qui lui donnait l'occasion de la rouler dans son châle comme dans une caresse, de la presser contre lui, de la plaindre, de l'embrasser.



Ils marchaient sur la passerelle qui longe un des flancs du pont, accrochée à ce pont comme un balcon, entre les planches de laquelle ils voyaient se précipiter les flots avec des couleurs blafardes et sombres : c'étaient des nappes glissant sur des roches presque à fleur d'eau, usées par les siècles, et des bouillonnements impétueux au-dessus de trous d'une profondeur peut-être insondable.

— Ne t'arrête pas, Charlotte, ne t'arrête pas, insista Edouard, comme elle voulait contempler la fuite du fleuve vers le gouffre qui le dévore.

— Mais je n'ai pas froid, pas du tout, répondit-elle. Crois-tu donc que je veuille perdre quelque chose de ceci ?

— Tout à l'heure, de là-haut, il fera chaud!...

— D'ici même, repliqua-t-elle.

Et elle regardait longuement le coteau boisé, au-dessus duquel il lui semblait que le soleil commençait à poindre, et le petit chemin dans les vignes, et le village de Neuhausen avec son clocher aux tuiles vertes, et l'hôtel Bellevue, où elle cherchait presque le regard de M<sup>me</sup> Montal, et le Schweizerhoff, et le château de Laufen sur son roc à pic, avec la gueule béante du tunnel du chemin de fer, et encore le nuage de poussière de la chute, qui lui semblait s'enflammer en haut déjà d'une première lueur.

— Oh ! ce balcon, dit-elle tout à coup, vois donc, Edouard!... Doit-on avoir de là une belle vue!... Et crois-tu qu'on doive bien dormir dans cet appartement, bercé par ce murmure?...

Edouard regarda en riant.

Mais en cet instant tout fut transfiguré autour d'eux.

En se retournant, ils furent aveuglés d'un premier

rayon étincelant, qui avait produit une subite illumination.

— Oh ! le soleil ! s'écria joyeusement Charlotte, dépêchons-nous !...

Ils devinaient, entre de petits sapins, sur la pente raide en arrière du château, le sentier qui faisait suite, au delà du pont, à celui qu'ils avaient suivi. Ils n'avaient que le temps d'arriver au château : c'était de là qu'il fallait voir le soleil levant.

Comme ils grimpaient, Edouard aidant un peu Charlotte : — Et mon cahier bleu ? dit-elle en s'arrêtant brusquement... mon cahier bleu, que je devais te donner le jour de nos fiançailles !... Heureusement, il est dans ma poche !... Tiens, prends-le, Edouard, il est à toi !... Je n'ai plus rien à y noter : maintenant c'est à ton cœur que je confierai tout, tout !...

Et elle lui tendit le cahier, dont il la remercia par un bien tendre baiser.

Quelle que fût leur hâte d'arriver en haut, elle s'arrêta cependant encore : son bouquet, le bouquet de cette splendide matinée eût été incomplet, si elle n'y eût pas fait entrer une petite branche de ces sapins. Mais c'était trop dur à briser pour elle, ces branches auxquelles ses doigts se collaient, et Édouard dut lui en cueillir une.

Le château de Laufen est ouvert aux touristes dès la pointe du jour. Ils y sont reçus par un domestique en habit noir, qui leur fait monter un escalier orné d'armures moyen âge ne s'accordant pas trop mal avec la tour d'entrée, et les créneaux qu'on a aperçu du dehors. Mais on est ainsi conduit dans un vrai magasin de photographies et de bois sculpté : on parcourt trois ou quatre salles à travers des offres de souvenirs, et l'on passe devant un comptoir où l'on donne un

franc. Ce n'est qu'après cela qu'on est libre. Le domestique vous ouvre une porte vitrée : vous en avez fini avec la boutique.

— Voilà une pièce de vingt sous qui gâte bien le plaisir, remarqua Charlotte, qui avait refusé tout ce qu'on lui avait présenté.

Mais cette impression fut aussitôt effacée.

Elle était maintenant accoudée, suspendue sur l'abîme, enlacée par Édouard, seule avec lui. Elle était comme anéantie d'admiration, de bonheur.

Elle regardait, regardait, regardait. Elle entendait aussi délicieusement, mais tout ce que sa plénitude de jouissance lui laissait de volonté était pour voir, voir encore, voir toujours. Voir cela ! il lui semblait qu'elle ne pouvait plus avoir d'autre vie.

Et Édouard regardait comme elle, avec une distraction cependant : la préoccupation de la soutenir, tant elle s'abandonnait de tout son poids au frêle appui du pavillon.

— N'est-ce pas que cela attire ? lui dit-il.

— Oui, oh ! oui, répondit-elle.

Et ses larmes coulèrent.

Les eaux du Rhin étaient alors grandes, et sous le ciel pur, le soleil du matin donnait à la cataracte toute sa magnificence. Pour ceux qui l'ont ainsi vue, ils ont eu la même émotion que Charlotte ; pour les autres, il n'est pas de description possible.

Édouard respecta cette émotion, qui débordait aussi de lui. Il laissa Charlotte pleurer ces larmes si belles, qui lui semblaient comme un dialogue muet avec Dieu.

Elle lui avait dit tout à l'heure qu'elle lui confierait tout désormais... Mais il ne croyait pas qu'elle pût lui confier cela...



Et, quand il entendit un murmure sortir de ses lèvres, quand il lui entendit répéter après le poète :

Tombe avec cette chute, et rejaillis comme elle  
O ma pauvre pensée, et plonges-y ton aile...

il se recula, tout en la soutenant plus amoureusement, et plus énergiquement encore, et il détourna la tête, pleurant comme elle.

Cependant elle sortit de sa contemplation. Elle eut des regards autour d'elle, comme pour rattacher son rêve à la réalité.

Elle serrait son bouquet sur son cœur. En le retrouvant ainsi oublié, languissant de la chaleur de sa main, eut-elle l'idée de le compléter ou de le renouveler ? Mais elle se pencha, pour atteindre une petite branche d'un arbuste, dont la silhouette était projetée en noir sur l'écume. Edouard n'eut que le temps de la soutenir.

— Oh ! dit-il, c'est bien beau, Charlotte, mais il ne faut pas pour cela s'exposer...

Elle se contenta de sourire : — Oh ! oui, répétait-elle, c'est beau !

Une fois dans ma vie déjà, je crois, j'ai senti le même bonheur !... C'était avec mon père !... à Paris... au Conservatoire... le finale de la symphonie en ut mineur de Beethoven !...

Ils descendirent jusqu'en bas, jusqu'à la galerie de bois qui s'avance sous la chute, et prirent plaisir à s'en faire inonder. Là, l'impression est une sorte de terreur, le sentiment de la faiblesse humaine contre les éléments. Ils rirent pourtant de ce fracas qui les mouillait seulement. Puis, ils remontèrent lentement, s'ar-

rétant à tous les points de vue où l'on a placé un banc, un kiosque. Ils jouèrent comme deux enfants qu'ils étaient, heureux d'être seuls.

Charlotte découvrit dans l'ombre, parmi l'herbe rare qui trouve à croître là sous les arbres enracinés dans les joints de rochers, un nid de campanules toutes fraîches encore de leur réveil, de ces campanules des prés aux cloches grosses comme le petit doigt ; elle les faucha pour son bouquet. Et ce bouquet trop gros maintenant, elle le fit porter à Edouard.

Puis, la faim se faisant sentir, ils entrèrent à l'hôtel du château pour y demander du lait. Et ils mangèrent ce lait de bon appétit, en laissant un peu derrière eux l'émotion.

Comme ils se renseignaient sur le passage du Rhin en bateau et sur la façon de revenir ainsi à Bellevue, ils apprirent de l'hôtelière que le balcon aperçu par Charlotte appartenait à l'hôtel, et même que c'était le balcon d'un appartement disponible. Il leur semblait d'ailleurs, au silence qui régnait là, que tout l'hôtel était disponible.

— Dis-donc, Charlotte, si nous venions coucher ici, ce soir?... Tu verrais comme on y est bercé!... Tu en es curieuse?...

— C'est vrai, c'est vrai, répondit-elle joyeusement... Nous allons en rentrant le demander à maman!...

Ils partirent, tout pénétrés de cette idée, non sans se retourner un peu vers ce lieu où ils voulaient revenir, et en remarquant alors la petite église de Laufen, entourée de son cimetière, et la paisible maison du pasteur.

Ils furent en un quart d'heure à Dachsen, où ils

trouvèrent un batelier, pour leur faire traverser le Rhin et les conduire à Nohl.

Ils se reconnurent aussitôt là : ils étaient sur ce joli chemin au bord du fleuve, qu'ils avaient suivi la veille, et où ils avaient eu peur de s'attarder.

Ils n'avaient pas alors à craindre d'inquiéter M<sup>me</sup> Montal ; et ils acceptèrent du batelier de Woerth qu'il les conduisît au rocher de la chute. Ils gravirent ce rocher, qu'ils n'avaient pas atteint sans être fort secoués, et de ce piédestal que les flots ont usé et comme scié, ils admirèrent encore l'attachant panorama.

Puis ils revinrent à Woerth, remontèrent à la hâte à l'hôtel Bellevue, ayant fait le tour de la chute, s'en étant fait tremper, l'ayant dominée, joyeux et fiers, prêts à recommencer.

## V

— Sont-ils étranges ces Anglais !... Mais tu plaisantes ? reprit M<sup>me</sup> Montal.

— Mais si, si... c'est vrai, dit Charlotte.

— Charlotte l'a entendu comme moi... Il nous a fait confidence de ses sentiments.. Nous avons pour le moment des amis dans le gentleman et sa famille...

Son Guide, celui qu'il nous a prêté, affirme que le lever du soleil est le moment le plus favorable pour voir la chute.. D'après cela il allait se coucher, pour se lever de grand matin... Mais il a trouvé dans son sac de nuit un autre Guide plus récent : celui-ci recommande le coucher du soleil... Alors il n'a plus voulu du matin...

— Alors, dit M<sup>me</sup> Montal, ils ne se sont pas couchés,



eux!... Ils ont goûté le clair de lune et notre musique!...

— Si, si, ils se sont couchés, fit Charlotte...

— Tout de même?

— Tout de même!

— Et ils arrivent du château?...

Au moins ont-ils été contents?...

— Oui... satisfaits, dit Charlotte, jouant la raide lady.

— Mais comment ne les avons-nous pas rencontrés? Nous sommes restés longtemps, remarqua M<sup>me</sup> Montal... Ils sont donc venus bien tard à Laufen...

— Oh! s'exclama Edouard, ils sont ici depuis midi... Seulement ils regardaient d'un autre côté... là-bas... dans les champs... en attendant le moment... Ils avaient peur que le soleil ne fut pas suffisamment couchant...

— Ils tenaient au moment précis de leur Guide, ajouta Charlotte, répondant à l'étonnement de M<sup>me</sup> Montal.

— Quels étranges gens! reprit celle-ci... Ils vous ont dit cela?...

— A peu près, répondirent-ils, ne pouvant se tenir de rire de la question de leur mère...

— Ma foi, riposta-t-elle, ils auraient pu aller jusque-là.

Mais c'est inquiétant le voisinage de semblable excentricité... Nous allons peut-être en voir un se précipiter tout à l'heure de sa fenêtre... Où logent-ils?... Sur la chute même?...

— Non, non, ils ne se tueront pas, ils sont trop pratiques, ma tante.

— Ils habitent tout à l'autre bout de l'hôtel...

— Mais oui, insista Charlotte, riant follement, ils veulent dormir tranquilles.

Miss Lucy m'a fait entrer dans sa chambre, sur le jardin... — charmante miss Lucy — toujours les cheveux sur le dos... — Elle m'a fait convenir qu'elle était là parfaitement tranquille... Et son père survenant remarqua qu'ils avaient sous leurs fenêtres un paulownia très vigoureux.

« Aô il me plaisait beaucoup cette paulownia !... »

— Mange donc, Charlotte, interrompit Edouard, et laisse là tes Anglais... Voilà une sauce qui n'est pas bonne froide.

— Mais, ils m'amuse<sup>nt</sup> ces Anglais...

Elle suivit cependant le conseil d'Edouard.

Le jeune homme parlait de la sauce d'une truite au bleu, une de ces fameuses truites du Rhin, dont Charlotte n'avait pas encore goûté, à laquelle il s'attristait de la voir indifférente.

Ils dinaient dans la chambre au balcon remarqué le matin par la jeune fille, tout près de ce balcon, la porte vitrée grande ouverte, les yeux sur les rapides et le pont, et les vignes de Neuhausen, avec le sentier qui était déjà pour les jeunes gens comme une vieille connaissance, et le haut coteau derrière lequel ils avaient vu lever le soleil, et le bois qui le couronne, qu'ils avaient traversé avec M<sup>me</sup> Montal, en revenant avec elle par le grand tour de Schaffhouse et de Feuerthalen.

— Le gentleman, par exemple, a une idée, reprit Charlotte, revenant à ses Anglais dont elle faisait décidément l'assaisonnement du dîner, une idée à lui, dont il m'a fait part, qu'il n'a pas puisée dans son Guide, c'est d'attendre ici un orage... Il tient à dormir sa grasse nuit, loin du fracas dont nous voulons,

nous, être bercés, mais il désire savourer un orage... un orage de jour, je suppose, puisqu'il ne veut pas être dérangé la nuit... Il compte qu'on lui servira son orage à point.

— Mais un orage ici, ce serait peut-être magnifique, observa M<sup>me</sup> Montal... magnifique et terrible.

— Et Charlotte veut peut-être nous demander, avec son Anglais, d'attendre avec lui ce spectacle magnifique et terrible.

— Oh ! non, non, reprit-elle sérieusement, non, ma mère, je ne veux pas ainsi abuser de votre bonté...

Moi, continua-t-elle vivement, s'adressant à Edouard comme avec un peu de reproche, je n'attends que la lune, un clair de lune que je voudrais aussi beau que celui de l'autre nuit... mais pas d'orage...

Non, ajouta-t-elle d'une voix profonde, des orages, il y en a eu assez dans ma vie.

Edouard sentit douloureusement la pensée de Charlotte : il voulut la combattre par l'enjouement.

— Et tu songes, dit-il, à passer la nuit sur ce balcon, au clair de lune ?

— Pourquoi non ?

— Tu peux du moins l'avoir à ta disposition, ce balcon, décida M<sup>me</sup> Montal... Tu prendras cette chambre-ci... Nous serons, Edouard et moi, de chaque côté de toi... Et tu rêveras, ma fille, tant que tu voudras, nous te laisserons pleine liberté.

— C'est cela, approuva vivement Edouard, qui s'inquiétait déjà que Charlotte pût être contrariée.

Cette nuit-ci s'annonçait aussi belle que l'autre. La lune, suspendue sur le Rhin, où elle se reflétait en une traînée miroitante, frappait de ses rayons perpendiculaires le balcon de Charlotte, comme Edouard affirmait qu'il serait à jamais nommé entre eux, et



faisait tomber le regard dans le vague du paysage le plus fantastique, au milieu de la mélodie la plus majestueuse et la plus introuvée.

On devait vraiment rêver là.

— Bonsoir, maman.

— Bonsoir, Charlotte.

— Bonsoir, Edouard.

— Bonsoir, mes enfants.

Et ce furent de longs embrassements.

— Sois raisonnable, Charlotte, ne veille pas trop, recommanda M<sup>me</sup> Montal, croyant apercevoir une certaine fatigue chez la jeune fille.

— Non, non, ne craignez rien, répondit-elle.

## VI

M<sup>me</sup> Montal sommeillait délicieusement au concert de la chute.

Tout à coup elle crut entendre un choc dans la chambre de Charlotte, comme le parquet violemment frappé du pied. Il lui semblait qu'on y allait et venait à pas précipités, que les meubles étaient bousculés.

Elle écouta haletante. Ce n'était point une lutte : Charlotte aurait crié... C'était elle, elle était seule... Mais qu'avait-elle?...

Le bruit sec d'une chaise comme renversée avec colère coupa cette réflexion, et M<sup>me</sup> Montal, prêtant de plus en plus l'oreille, perçut enfin des gémissements.

Charlotte était malade. Mais pourquoi ne l'avait-elle pas appelée ?

Elle jeta sur elle, à la hâte, ses premiers vêtements et courut à la chambre de la jeune fille.

Charlotte, dans son costume de nuit, marchait avec une agitation extrême, la tête renversée, les épaules relevées et rejetées en arrière, les bras raidis par la souffrance, les mains jointes crispées derrière elle. Par moments elle frappait du pied, et en même temps un râle s'échappait de sa poitrine. Elle ouvrait aussi violemment ses bras, les élevait au-dessus de sa tête, rejoignait ses mains en les tordant, ou les appuyait fortement sur ses tempes.

— Oh ! vous voilà, dit-elle, apercevant M<sup>me</sup> Montal au bout d'un instant. Elle dit cela avec un mélange de douloureux regret et de honte.

— Je n'ai pas même pu vous laisser cette nuit, reprit-elle, d'une voix comme coupée de sanglots... Mais je souffre affreusement !...

M<sup>me</sup> Montal ne le voyait que trop.

Les persiennes n'avaient pas été fermées, et cette nuit claire laissait un peu de lumière pénétrer dans la chambre. M<sup>me</sup> Montal suivait stupéfiée les mouvements de Charlotte.

— Mais où souffres-tu tant, ma pauvre Charlotte ? demanda-t-elle enfin, cherchant à dissimuler son anxiété, et affermissant sa voix le plus possible.

— A la tête ! à la tête ! répondit Charlotte avec une effrayante volubilité.

Et puis, continua-t-elle de même, partout !... dans tous les membres... Je sens une lassitude... une lassitude !... Mais je ne peux me reposer un instant... Il faut que je marche !... que je marche !... Et j'ai comme du plomb sur les épaules... Dans les bras... celui-là surtout...

Elle montrait son bras gauche, son bras mordu.

M<sup>me</sup> Montal se sentit inondée d'une sueur froide.

Oh ! mon Dieu, était-ce cela ?

Ses jambes fléchissaient ; et sa vue se troublait : il lui semblait voir Charlotte dans une agonie épouvantable.

Enfin elle s'habitua, oui, elle s'habitua à cette idée. Et elle reprit courage. Elle lutterait jusqu'au dernier moment contre le mal. Elle fit passer à Charlotte un peignoir, et elle se hâta d'aller réveiller Edouard.

— Habille-toi, mon ami, lui dit-elle, s'efforçant de réprimer son agitation, habille-toi : Charlotte est malade.

Le pauvre garçon dormait d'un sommeil profond, le sommeil de la fatigue et de l'insouciance, peuplé peut-être de rêves charmants.

Ce réveil était une étrange surprise. Charlotte malade ! Elle était si bien portante, si gaie tout à l'heure à dîner. Il fut sur pied en un instant, et bientôt auprès de Charlotte. Mais en la voyant il demeura interdit. C'était vrai : elle était malade, très malade.

M<sup>me</sup> Montal apportait au même moment une bougie.

Ce que Charlotte sentit alors, le mouvement avec lequel elle se rejeta en arrière en couvrant son visage de ses mains pour se garantir de cette faible lumière, fut pour Edouard comme pour sa mère une terrible révélation. C'était un mal extraordinaire qui torturait Charlotte, quelque chose d'inconnu dont ils n'osaient s'avouer le nom.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! murmura M<sup>me</sup> Montal, remportant à la hâte son flambeau ; j'oubliais, Charlotte : tu-as un si violent mal de tête !...

— Oh ! dit la jeune fille, un mal de tête affreux !

Et elle appuyait plus violemment encore ses mains sur ses tempes.



M<sup>me</sup> Montal lui apporta un verre d'eau sucrée dans laquelle elle avait versé un peu de sirop d'éther. C'était un calmant dont Charlotte avait l'habitude, qui lui avait toujours réussi dans ses maux de tête ou ses névralgies.

Charlotte prit le verre avec un visible effort, visible dans le triste demi-jour de la chambre, et le porta à ses lèvres en s'armant de courage. Elle but quelques gorgées...

Mais aussitôt elle lança le verre à terre dans un irrésistible mouvement de répulsion.

En même temps elle renversait sa tête en arrière, râlant.

— Oh ! reprit-elle, calmée après quelques secondes, que cette odeur d'éther est forte et pénétrante !... Cela suffoque...

Oh ! ma tante, pardonnez-moi !... Vous êtes bien bonne ; vous avez voulu me soulager... Mais vous ne savez pas... non, vous ne savez pas ce que cela m'a fait...

Edouard avait pris le balai de la cheminée : il balayait, tout frissonnant, les débris de verre et l'eau sucrée.

M<sup>me</sup> Montal elle aussi frissonnait : elle ne songeait en ce moment qu'à cacher son frissonnement à Charlotte.

Celle-ci marchait toujours. Elle n'en pouvait plus cependant.

— Oh ! s'écria-t-elle, jamais je n'ai rien ressenti de pareil !... C'est quelque chose... que je ne peux expliquer... quelque chose d'épouvantable !...

Oh !... c'est horrible !... c'est horrible !

C'est horrible pour vous !... C'est la rage !... Je suis enragée !...

Il faudrait mourir tout de suite!...

— Non, non, Charlotte, gémit Edouard... Non, non, ce n'est pas la rage!... Non, non...

Il l'avait saisie dans ses bras, tout en pleurs.

— Non, Charlotte, apaise-toi!... je t'en supplie, apaise-toi!...

Il lui demandait de s'apaiser : il devenait fou.

— Oh ! est-ce que tu crois que c'est cela ? murmurerait-il à sa mère, se tordant les bras, comme Charlotte s'éloignait dans le supplice de sa marche.

— J'en ai bien peur, mon enfant... Mais ne te désespère pas...

— Oh ! mon Dieu !

— Que faire?... Mais que faire?...

Charlotte, à bout de force, se jeta alors sur son lit, et y demeura abattue. Une lueur d'espoir passa en eux.

Mais elle se redressa aussitôt, plus agitée encore.

— Mon Dieu ! que faire ? répétaient-ils.

M<sup>me</sup> Montal se souvenait de l'éloignement de ses amis, alors que la rage n'était encore qu'une menace. Et elle s'épouvantait à l'idée de ce que feraient ces hôteliers pour des inconnus, en face de la rage déclarée. Cependant elle voulait lutter jusqu'au dernier moment... Au moins soulager cette malheureuse enfant... Et un médecin pouvait être utile. C'était loin sans doute, un médecin. Mais il fallait d'autant plus se hâter.

Un médecin ! Edouard ne comprenait pas. Il ne lui semblait pas qu'il fallût amener un médecin à Charlotte... Si c'était ce mal horrible, une terreur peut-être surtout, il fallait entourer Charlotte de caresses, la distraire, l'emmener, l'emmener bien loin, l'arracher à elle-même, à ce qui lui avait troublé l'esprit...

M<sup>me</sup> Montal dut répéter plusieurs fois au jeune

homme d'aller réveiller les gens de l'hôtel, de demander un médecin.

Il courut alors éperdu, dans la maison déserte, appelant inutilement. A la fin, il se fit entendre d'une servante. Et un petit garçon fut envoyé à Schaffhouse, chercher le secours réclamé. Mais il fallut alors écarter la servante, obséquieuse, et curieuse.

Le jour venait cependant, leur apportant à tous trois une illusion de l'écoulement du temps, qui surexcitait leur hâte de voir paraître ce médecin qu'on venait seulement d'aller chercher, montrant brutalement à Édouard et à sa mère la situation de Charlotte, et mettant cruellement au cœur des deux enfants le souvenir de l'aurore de la veille, dont l'abîme d'un siècle semblait pourtant les séparer, irritant bientôt la vue de Charlotte comme la bougie de la nuit. Ses yeux brillants, injectés, fixes, aux pupilles extraordinairement dilatées, accusaient l'accroissement de sa souffrance.

Elle avait maintenant des alternatives d'agitation et d'abattement, un abattement qui semblait atteindre par moments son intelligence, une agitation qui ne faisait que grandir.

Elle n'avait pu décidément supporter le jour. On avait hermétiquement fermé les persiennes, et elle avait éprouvé comme un soulagement du retour de la demi-obscurité.

Mais elle s'était vivement plainte du contact de l'air, lorsqu'on avait ouvert la porte du balcon ; elle sentait encore filtrer de cruels vents coulis.

L'air, même qu'elle faisait en marchant la faisait souffrir..... Et elle ne pouvait se tenir de marcher...

Mais ce qu'il y avait encore de plus affreux pour elle, c'était le bruit de l'eau, ce fracas de la chute du Rhin, dont ils ne savaient comment la délivrer, dont



elle ne parlait pas, auquel elle semblait ne pas vouloir penser, dont la seule proposition de l'éloigner eût peut-être produit la crise finale... Une horreur à laquelle elle avait horreur de croire!...

Ils avaient d'abord suivi tous ses mouvements, cherchant à les contenir par leurs caresses. Mais maintenant ils demeuraient immobiles, de peur de lui faire de l'air.

Quand elle se jetait sur son lit, ils s'empressaient autour d'elle. Edouard s'asseyait à son chevet, lui prenait la main, cette main qu'avait mordue Brusca, et y collait ses lèvres; et avec mille précautions, il lui attirait la tête sur son épaule, et il la couvrait de baisers, jetant des épouvantes à sa mère, et il lui disait son amour du regard... Et elle mettait sur ses yeux ses yeux étincelants d'angoisse, et trouvait la force de lui sourire.

M<sup>me</sup> Montal essayait de la faire boire, quand elle se plaignait par trop de la sécheresse brûlante de sa gorge. La vue seule du verre lui causait alors un long tremblement. Mais ensuite, elle avait le courage de porter le verre à ses lèvres, et elle avalait quelques gouttes. Tout son corps s'était crispé dans ses efforts, des efforts qui la tuaient, mais elle n'éprouvait pas encore de véritable crise. Et M<sup>me</sup> Montal comme Edouard avaient par moments des retours d'espérance.

Mais ce médecin qui n'arrivait pas. Ils l'attendaient avec la même impatience que s'il eût dû guérir Charlotte. Tout au plus pouvaient-ils croire cependant qu'il la soulagerait un peu... Ah! s'il eût pu découvrir dans cette agitation brûlante une fièvre cérébrale, une méningite!... Toute maladie, ils l'eussent accueillie avec joie!... Mais c'eût été possible, s'il n'y eût pas eu cette morsure...

Enfin cet homme si désiré parut.

Il entendait mal le français, et le parlait plus mal encore. Mais sa science se trouva visiblement plus en défaut que son langage. Il tâta longuement le pouls à Charlotte, lui mit la main sur le front, lui examina la langue et la gorge, sans y rien apercevoir, réfléchit, et ne parut rien conclure. Ses questions avaient surtout porté sur le présent. M<sup>me</sup> Montal, et Edouard peut-être plus qu'elle encore, se révoltaient à la pensée de l'aveu de l'accident survenu à Charlotte... Ils n'en eussent rien voulu dire à l'écart de Charlotte, à plus forte raison devant elle... Si ce médecin ne découvrait pas quelque autre chose que la rage, à quoi bon lui faire une révélation, puisqu'il ne pouvait rien... Cet aveu maintenant leur semblait pire que le soulagement qu'ils avaient demandé.

Mais le docteur vit la cicatrice au bras de la jeune fille.

— J'ai été mordue, lui dit-elle.

Il avait eu alors un mouvement pour fuir : l'honneur de sa profession l'avait retenu. Mais son soupçon ne lui avait rien fait découvrir.

Il n'avait évidemment jamais soigné d'enragé. Tout au plus connaissait-il la rage par quelque traité. En tout cas, il avait bien de la peine à se souvenir.

— Alors, je vois, dit-il. Il faut beaucoup de repos... peu manger... dormir le plus possible...

Il s'en alla, promettant de revenir dans la journée avec un confrère, mais ne leur laissant de doute que sur lui.

## VII

Alors commença pour eux, dans cette triste chambre, éclairée seulement par la lueur d'une veilleuse, matelycée aux fenêtres, à la fois pour empêcher tout courant d'air et retenir la chaleur, et pour assourdir le bruit de la chute, dans l'isolement et l'impatience plus grande encore du dénouement qu'avait faits autour d'eux la connaissance de la vérité, alors commença le drame sans pareil de la rage entre l'enragé et ceux qui l'entourent. Cette attente de la mort d'un être cher, innocent condamné sans espoir de grâce, dont le supplice durera autant que son reste de vie, qui meurt trop lentement par le sentiment de sa situation et par tous les déchirements du cœur, quand le mal physique qui le dévore lui laisse un peu de répit !

Oh ! ceux-là seuls peuvent comprendre ce qui se passait là, qui ont vu mourir ainsi, qui ont connu ces heures de morne silence où l'on redoute jusqu'à un chuchotement qui peut agir sur l'ouïe exaspérée du malade, où l'on n'échange par signes que des pensées d'impuissance ; et cette pesante obscurité où l'on redoute que ces signes n'aient point été assez furtifs, où il faut s'inquiéter sans cesse de l'apparition réconfortante d'un rayon et du reflet possible d'une surface polie, où les contractions du visage du malheureux, fantastiquement démesurées, deviennent plus effrayantes, et qui n'est pas assez profonde pour lui cacher les larmes qu'on ne peut toujours retenir, ces larmes dont la vue l'irrite en le désolant ; et cette répression



forcée de tous les élans vers la couche de torture, aux plus pressants appels, au cri rauque de l'angoisse qui n'est presque plus humain, comme à la voix naturelle retrouvée, aux épanchements de tendresse qui sont une des ardeurs de la maladie, à l'adieu toujours présent dans la pensée du malade ; cette lenteur de mouvement qui doit être toujours observée quand le cœur vole, parce que la moindre agitation de l'air produit la crise, et en même temps l'obligation de se tenir éloigné le plus possible du patient, parce qu'il manque d'air respirable, et parce qu'il se sent dangereux et que les craintes qu'il éprouve pour ceux qu'il aime accroissent ses souffrances ; et ces refus d'embrassements auxquels il se condamne sans faiblesse, et la douleur très visible de la répulsion qu'on surmonte près de lui ; et ces plaintes douces par lesquelles il déplore sa fin, et par moments, plus que son sort, celui de ceux qui l'assistent et le souvenir horrible qu'ils garderont de sa mort ; et ces recommandations funèbres, auxquelles il faut se tenir de pleurer ; ces crises enfin qu'un rien produit, qu'amènent cependant le plus souvent la soif, l'horrible soif qui lui brûle la gorge, l'effort pour boire, l'impossibilité de boire. Car boire est pour lui un besoin incessant, une inexorable espérance. S'il pouvait boire, il serait guéri : il le croit du moins ; il le croit toujours, malgré les crises répétées, et toujours il revient à vouloir essayer. Qu'on l'encourage ou qu'on lui résiste, on l'irrite : on ne lui a le plus souvent cédé, qu'en partageant un instant son illusion. Boire, pour lui, le voir boire, pour ceux qui l'entourent, c'est l'unique préoccupation, c'est une passion. Boire, c'est sa délivrance, c'est leur folie, c'est le raidissement de sa volonté et de tous ses muscles, c'est son effort inutile, c'est leur désespoir, c'est

sa terreur, c'est sa torture suprême et la leur, c'est l'accès de rage !

Le médecin inexpérimenté du matin avait eu une hâte toute humaine, d'amener au plus tôt le confrère qu'il avait promis. Celui-ci, sans chercher à donner le change à M<sup>me</sup> Montal et à Edouard, ni même à Charlotte sur la maladie dont elle était atteinte, lui avait trouvé immédiatement un double soulagement, des injections sous-cutanées de morphine, dont la jeune fille avait cru ressentir un apaisement si rapide, qu'elle l'en avait aussitôt remercié, et de la glace, qu'on lui donnait, en très petits morceaux, bien essuyée, qu'elle parvenait à supporter dans sa bouche, et dont sa soif était diminuée.

Non seulement il n'avait pas conseillé de transporter Charlotte dans une autre chambre, mais encore il s'était formellement opposé à ce qu'on le tentât. Si enveloppée qu'elle eût pu être, elle eût nécessairement subi du contact de l'air, dans la traversée du corridor, une véritable aggravation de tortures. Et cela sans profit : la chambre où le mal l'avait prise bien matelassée, le bruit de la chute ne devait plus être perçu distinctement comme un bruit d'eau.

La frêle constitution physique de Charlotte et son énergie morale concouraient au même résultat, de modérer les crises et de hâter sa fin. Il osa le leur dire.

C'était véritablement une consolation, une consolation qui donna bien à Charlotte sa première crise de strangulation, une strangulation de quelques secondes, mais qui la fit aussitôt après pleurer avec un sentiment voisin de la joie, avec des mains tendues à Édouard et à sa mère, dans la sérénité d'un paisible adieu et d'une douce espérance.

Eux pressaient ces mains tout à l'heure crispées, maintenant abandonnées, brûlantes, enfiévrées, mais humaines, cherchant une étreinte ; ils étouffaient leurs sanglots.

— Docteur, demanda-t-elle posément, combien de temps puis-je vivre encore ? Parlez-moi franchement.

— Deux jours, mademoiselle.

— Est-il utile de m'attacher ?

— Oh ! Charlotte, protesta Édouard, éclatant malgré ses efforts.

— Si je dois être comme une bête...

— Non, mademoiselle, non !...

Non, reprit le docteur d'une voix altérée, étranglé lui-même par l'émotion, non, vous mourrez sans cesser d'être la noble créature que Dieu a faite... et que je vois si tendrement aimée...

Elle lui tendit une main, à lui aussi.

— Alors, je suis résignée, dit-elle.

Et elle fut un moment suffoquée.

M<sup>me</sup> Montal, Edouard et le médecin ne l'étaient pas moins qu'elle.

— Oh ! mon Edouard, disait-elle bientôt après, quel destin que le tien !... Quel souvenir !... Car pourras-tu oublier ceci ?... Quel drame à l'aurore de ta vie ?...

Il faut cependant que tu l'oublies... il le faut, répétait-elle.

Et sa voix n'était plus douce. Elle avait des éclats impérieux, mêlés de sons rauques qui faisaient frissonner Edouard, et qui étaient moins affreux cependant dans ce moment d'irritation, que lorsqu'ils détonnaient dans des paroles caressantes. Et des contractions violentes parcouraient son visage baigné de sueur.

Edouard croyait sentir ces contractions courir sur



son propre visage ; il avait une épouvante qu'il n'en éprouvât réellement, et que Charlotte ne les aperçût.

— Oh ! j'oublierai, ma Charlotte, murmurait-il faiblement... j'oublierai...

— Nous avons eu du bonheur, mon Edouard, reprit-elle apaisée, nous avons eu bien des jours heureux !... Oh ! de cela tu ne perdras rien, n'est-ce pas ?... Ce voyage, ce n'était pas une joie de la terre !... Cela ne pouvait pas durer... c'était une fin...

Elle s'arrêta.

— Mais pour toi la vie n'est pas finie...

Et elle se pencha vers lui, et le faisant approcher tout près d'elle, comme si elle n'eût voulu qu'un serrement de main, à demi-voix elle lui dit : — Épouse Louise...

Il ne put répondre que par l'étreinte qu'elle avait paru demander, une étreinte où était toute son énergie à retenir son sanglot.

Pauvre Charlotte ! en cet instant elle craignait de blesser sa tante, elle craignait de lui laisser apercevoir qu'elle avait connu son projet. Cette parole : « Épouse Louise » devait être un mystère entre elle et lui.

— N'est-ce pas, ma tante, ma mère, dit-elle, nous avons été bien heureux tous trois...

Vous avez eu une complaisance !... Mais vous avez eu du plaisir aussi ?...

— Oh ! oui, Charlotte, j'étais aussi heureuse que vous !...

— N'est-ce pas que c'était une joie toujours renouvelée ? continua-t-elle avec un singulier réveil d'enthousiasme... Que c'était beau, ces montagnes, ces neiges, ces glaciers, ces vallées !... Oh ! notre séjour à Sarnen !... et puis le lac des Quatre-Cantons... Oh ! ce

lac... quelles merveilles!...

Mais?... mais?... ce lac!... mais... c'est de l'eau!!...

De l'eau!... de l'eau!!... Oh! mon Dieu!... il y a de l'eau partout!!... Il faut que je voie toujours de l'eau!!...

Elle demeurait râlante, la bouche entr'ouverte, les dents découvertes, les yeux fixes, injectés, pleins de terreur. Elle écoutait.

— Oh! ces flots... ce mugissement d'eau!... criait-elle avec un spasme qui lui renversa la tête en arrière, pour la lui courber ensuite sur ses draps qu'elle mordit, avec le cri rauque d'un chien en colère.

Ils avaient cru que tout était fini.

Cependant Charlotte n'était pas morte : elle releva péniblement sa tête et la laissa rouler sur l'oreiller... L'accès était passé. Mais elle semblait épuisée.

— Quel spectacle, mon Dieu!... quel spectacle je viens de vous donner... murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Et ses larmes coulèrent, se mêlant à la sueur qui lui inondait tout le visage.

Edouard s'élança vers elle, la prit dans ses bras, et la serra sur son cœur. Mais elle détourna la tête, et s'efforça de se dégager.

— Non, non, ne m'embrasse pas, gémit-elle avec un pénible souffle.

— Non, Edouard, non, tu la tourmentes.., tu lui fais du mal, gémit aussi M<sup>me</sup> Montal.

Et elle tirait Edouard par son habit, pour le retenir.

La plus poignante angoisse alors de cette malheureuse mère était sa terreur pour ce fils... l'affreux danger sur lequel son amour l'aveuglait.

Mourrait-il, lui aussi, après elle?... comme elle!...

Le docteur était revenu. Il avait trouvé visiblement

sa malade moins calmée, moins abattue, moins usée qu'il ne l'avait cru. Il avait recommencé ses injections de morphine, dont Charlotte l'avait remercié comme la première fois.

Malgré ce narcotique absorbé ainsi à haute dose, elle avait encore un étonnant besoin de mouvement. Elle se retournait sans cesse sur son lit, s'y asseyait, s'y agenouillait, en descendait même et marchait quelques pas avec un raidissement convulsif de tous ses membres, qui cédait bientôt à une défaillance accompagnée d'une recrudescence de sueurs. M<sup>me</sup> Montal et Edouard la soutenaient et la recouchaient presque inerte. Sa soif diminuait, mais l'embarras de sa poitrine et de sa gorge augmentait d'instant en instant. Sa respiration était maintenant presque constamment bruyante et par sanglots.

Avant le soir elle demanda un prêtre.

M<sup>me</sup> Montal songeait dès longtemps à l'appeler, ce prêtre, seul secours vraiment utile en une telle conjoncture. Elle s'était informée des moyens de l'avoir, de l'avoir parlant français; et elle savait qu'il n'y avait qu'à envoyer à Schaffhouse. Vingt fois elle avait voulu en parler à Charlotte, et vingt fois elle avait faibli en essayant de commencer. La pure jeune fille avait sans doute gagné le ciel par ses tortures; mais la piété de M<sup>me</sup> Montal n'en fut pas moins délivrée d'un grand tourment.

— Oui, ma fille, dit-elle avec un véritable rayonnement de joie, tu vas le voir ce prêtre, que tu désires. . J'y avais pensé pour toi... Il sera bientôt ici... Tranquillise-toi, mon enfant... On va courir le chercher... Il n'est pas loin...

Et elle courut elle-même donner un ordre attendu. Edouard cependant s'asseyait silencieux, morne,



sans larmes, se prenait la tête dans les mains, et semblait comme en proie à une sourde colère.

— Edouard, dit Charlotte, il faut te résigner... Il faut te résigner, mon ami... C'est affreux pour toi de me perdre... Comme c'est affreux pour moi de te quitter... Mais, nous nous retrouverons... Oh! oui... nous nous retrouverons... Nous avons l'éternité!...

Mais épouse Louise... Tu contenteras ainsi ta mère, ta mère et ma mère...

M<sup>me</sup> Montal rentrant alors, elle se tut.

Edouard ne lui avait pas répondu : il demeurerait abîmé dans un sentiment violent, qu'il comprimait à peine.

— Nous nous retrouverons, nous nous retrouverons, dit-elle encore maintes fois...

Nous nous retrouverons tous, nous tous qui nous sommes tant aimés...

Car nous avons été ici-bas beaucoup à nous aimer... Nos divisions, nos haines, pour dire le mot, n'ont été qu'erreurs et malentendus... orgueil aussi!...

Et nous les avons cruellement expiées... tous!...

Ici, quelle expiation, pour vous comme pour moi!... Oh! si nous avons été coupables, nous avons gagné notre pardon!...

Espérons donc, mon Edouard, ma mère...

Oh! peut-être, dans le monde où je vais revivre, retrouverai-je tout à l'heure quelqu'un de ceux que j'aime... Ne me plaignez pas trop...

Je vous quitte... Mais c'est peut-être pour ma mère... pour ma mère Rafaëla!... pour mon père!..

Oh! oui, je veux renaître... je vais renaître, répétait-elle.

Mais que ce mystère est grand et terrible!...

Je me souviens cependant de la paix de notre grand-

père, en la voyant venir, cette mort si redoutée... Pourquoi ne serais-je pas calme comme lui?...

Mais il n'avait peut-être pas essayé de soulever le voile... cherché à savoir, comme moi...

Je crois que j'ai trop osé... et c'est ce qui me tourmente...

Oh ! orgueilleuse !...

Je mourrai du moins dans ma religion... dans la religion si douce de mon enfance... dans le sentiment de ma faiblesse, et dans la joie de mon espérance.

Puis, elle leur parlait de ses funérailles, de sa tombe.

— C'est là où je meurs qu'il faut m'enterrer... N'em-menez pas avec vous ma dépouille... Que votre supplice finisse le lendemain de ma mort... au bord de ma fosse, ici-même...

Je serai dans ce cimetière que nous avons aperçu ensemble, Edouard, par-dessus son mur bas... C'est un asile paisible et charmant...

Je peux y penser sans souffrance... C'est un lieu plein de fleurs, d'où l'on ne voit que les sommets des coteaux boisés, et le ciel !...

Oh ! que j'ai de douceur à me représenter cela !... là il n'y a rien qui blesse mon regard... Il me semble que je mourrais tranquille, si je pouvais y tenir ma pensée attachée...

Vous viendrez quelquefois me voir sous mon manteau de fleurs... Mais après être venus près de ma tombe, vous vous en irez... tout de suite... de peur de vous ressouvenir...

Il faut que vous vous trompiez sur ma mort, il le faut !...

Et elle répétait : il le faut ! avec sa voix irritée, éclatante ou rauque.

Tandis qu'elle leur parlait ainsi, sa parole avait été coupée plus d'une fois par des crises, dans lesquelles elle renversait toujours sa tête en arrière, crispait ses doigts et en grattait furieusement ses couvertures, se soulevait et se laissait retomber en se jetant de côté, à droite et à gauche, comme pour s'assommer, et en saisissant même entre ses dents les bords de son oreiller.

Et eux, qui l'écoutaient tout à l'heure avec un cœur si gonflé et une si grande attention à recueillir ses dernières volontés, s'emportaient alors. Edouard s'efforçait de s'emparer d'elle, de l'embrasser autant que de la préserver des chocs trop violents; et M<sup>me</sup> Montal enlaçait Edouard, s'attachait à Edouard, pour le lui arracher, pour le sauver d'elle. Et elle les repoussait doucement, avec l'effroi du danger qu'elle sentait en elle.

Sa confession fut une scène touchante et navrante, tout ensemble l'apaisement attendri d'une âme sous l'étreinte de la mort, et la plus épouvantable révolte de l'animal contre l'âme dans la prière, le triomphe un instant de l'animal.

Elle fut longue, cette confession, maintes fois interrompue.

Edouard et sa mère s'étaient retirés jusqu'au fond de la chambre, laissant Charlotte aussi libre que possible avec le prêtre sans la quitter, se refusant à écouter, et entendant pourtant, d'une oreille irrésistiblement tendue, les chuchotements du confesseur et de la pénitente.

C'était un murmure grave, monotone, ferme si on peut le dire d'un murmure, suspendu par moments par la défaillance d'une poignante pitié, pour se relever en paroles presque distinctes dans



l'ardeur de l'exhortation et l'enthousiasme de la foi ; et un autre murmure plus faible, saccadé comme par des sanglots, la plainte douloureuse d'une poitrine râlante, à travers laquelle passaient cependant la douceur d'une résignation et jusqu'à des accents de joie, quelque chose de désolant et de charmant, qui était marqué tout à coup affreusement d'un éclat strident ou d'un cri rauque.

Alors elle étendait les bras pour éloigner le prêtre, et elle attendait l'accès, pleine de terreur ; et quand quelques secondes s'étaient écoulées sans qu'il se produisît, sa terreur ne passait pas : eile rappelait l'homme de Dieu avec violence et en hésitant, avec une autre terreur, celle de sa confession inachevée, et peut-être d'une envie nouvelle de mordre.

Et lui, avec une bravoure calme, lui obéissait, et revenait chaque fois vers elle avec un dévouement qui ne s'épuisait pas.

Edouard souffrit cruellement pendant le long temps que le prêtre demeura près de Charlotte. Il n'était pas résigné, lui. Il voyait moins l'adoucissement apporté à Charlotte que sa mort ainsi toute manifeste. Pour M<sup>me</sup> Montal, elle priait, et elle trouvait une force dans sa piété.

Charlotte avait fait de grands efforts pour aller jusqu'au bout de ce qu'elle voulait dire à son confesseur ; elle avait comme usé tout ce qui lui restait de forces physiques et morales. Elle demeurait inerte, anéantie, peut-être aussi plus résignée, avec un mieux dans son horrible mal.

Puis, dans la nuit, les crises revinrent, longues maintenant, des crises dans lesquelles elle avait un tremblement de tout le corps, de la tête aux pieds, et où la suffocation semblait devoir la tuer à chaque mou-

vement de sa poitrine. Elle ne put plus prendre de glace, et elle demeura de longues heures silencieuse, immobile, ne semblant plus avoir dans l'âme qu'une terreur fixe comme ses regards, des regards tristes, tristes, de cette tristesse qui ne paraît que dans les yeux de l'enragé.

Ils se demandaient alors si elle n'allait pas s'éteindre ainsi, et, retenant leurs souffles dans le silence plein de la bruyante respiration de Charlotte, ils se regardaient avec des yeux fixes aussi.

Et, leur pensée se détendant à la longue, par moments il avaient l'illusion d'une mort ordinaire, d'un répit encore possible de la mort ; et ils se montraient ce qui leur paraissait un repos.

Tout à coup un aboiement éclata dans le corridor.

Charlotte en l'entendant, comme poussée par un ressort, se releva de son anéantissement. Elle se redressa, regardant et écoutant avec un redoublement de terreur, souleva violemment ses couvertures, les mordit avec fureur, fit un effort pour se jeter hors de son lit, n'en trouva pas la force, retomba la tête renversée, la poitrine déchirée par un râle qui semblait la disloquer, poussant son affreux cri rauque, qu'elle prolongea en aboiement, un aboiement auquel le chien du corridor répondit.

Tiré ainsi de l'apaisement de son désespoir, Edouard s'élança en quelques bonds vers Charlotte, sans se souvenir plus du calme qui leur avait été imposé, et qu'il avait pu garder jusque-là, tout à sa passion, tout à son amour, ne pensant qu'à presser sur son cœur sa Charlotte adorée, sa Charlotte qui mourait, à recevoir son adieu avec son dernier souffle, à la disputer à la mort avec ses baisers.

M<sup>me</sup> Montal avait suivi son mouvement. Elle se

cramponnait à lui, s'efforçait de l'enlacer de ses faibles bras et de ses supplications de mère...

— Edouard!... de grâce!... songe à moi!... Aie pitié de moi!...

Mais il ne voyait que Charlotte, la mort de Charlotte.

Il se précipita sur elle avec un sanglot, avec toutes les larmes qu'il avait si longtemps contenues, lui saisit doucement les bras, et essaya de lui déjoindre les mains qu'elle serrait encore crispées, retournées au-dessus de sa tête, en les lui baisant, en lui baisant les cheveux, en lui baisant le front. Mais elle lui résistait, et le repoussait avec un renversement du corps qui ressemblait à un recommencement de la crise. Et quand il vou'ut lui passer un bras sous les épaules et la baiser sur la joue, elle eut son cri rauque; et il recula, terrifié.

M<sup>me</sup> Montal alors fut un instant victorieuse de l'emportement de son fils; mais ce ne fut qu'un instant.

Charlotte mourait : sa bouche s'ouvrait horrible, la défigurant, avec un long effort d'aspiration, semblant presque chercher à mordre.

Édouard se délivra des bras de sa mère, la repoussa, sans entendre son cri d'angoisse, et se rua sur Charlotte en l'appelant, à travers ses sanglots, de tous les noms les plus tendres.

Il la tenait maintenant étroitement serrée contre sa poitrine; il la serrait de toutes ses forces, de toute la puissance de son amour et de son désespoir; et il collait ses lèvres sur sa bouche, sur sa bouche d'enragée, murmurant avec folie :

— Je t'aime.... je t'aime...



— Edouard!... Edouard!!... cria encore M<sup>me</sup> Montal, sans qu'il l'entendit.

Et elle tomba inanimée...

— Non... non... Edouard... gémit Charlotte, expirant, et mettant avec la langueur de son dernier regard, dans le regard d'Edouard son angoisse suprême et son amour.

— Je t'aime, je t'aime ! répétait-il furieusement... Je veux mourir avec toi!... je veux mourir comme toi!...

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu!... je l'ai étouffée!... Charlotte!... Elle est morte!... elle est morte!...

Oh ! mon Dieu ! Charlotte ! Charlotte!...

On accourut à ses cris.

Il était fou. Il allait et venait, sanglotant et se démenant, invoquant le ciel, s'accusant, appelant Charlotte, appelant sa mère, sans la relever, sans l'apercevoir gisant sur le parquet, en la heurtant presque du pied.

## VIII

Dieu cependant avait fait une grâce à Charlotte : elle était morte, avant que la hideuse écume vint augmenter, pour elle-même comme pour ceux qui étaient torturés près d'elle, l'horreur de ses derniers moments. A peine cette écume avait-elle paru dans l'accès qui l'avait tuée. Edouard ne l'avait pas aperçue dans son délire, emporté bientôt à courir par toute la maison.

Les gens de l'hôtel, en pénétrant dans la chambre, avaient aussitôt vu que la jeune fille était morte : ils

s'étaient empressés à secourir la mère. Les fenêtres, débarrassées à la hâte de leurs matelas, avaient été grandes ouvertes. Le jour naissait; et l'air frais de cette heure, mieux que les sels qu'on lui avait fait respirer, avait ramené la connaissance chez M<sup>me</sup> Montal.

Alors, dans la blêmeur de cette aube, une lumière qui la faisait passer comme d'un cauchemar à une réalité, elle demeura un instant dans une poignante stupeur, entre la mort de sa fille et l'absence de son fils, en face de ces étrangers.

Puis, s'armant de courage, elle demanda au ciel son inspiration. Et elle congédia ces étrangers, en leur recommandant de s'occuper de son fils, de le distraire dans le premier moment.

Puis elle alla sans faiblesse à Charlotte, au cadavre de Charlotte. Elle mit la main à ce cadavre chaud, immobilisé dans une contorsion : elle le plaça dans une attitude de calme. Elle recula d'effroi, d'un pas, en regardant le visage de ce cadavre, ces yeux fixes qui ne voyaient plus, cette bouche affreusement ouverte ; mais elle retrouva aussitôt son énergie : elle abaissa les paupières de ces yeux ; elle ferma cette bouche. Elle eut bien un frémissement, en reconnaissant quelle en était la souillure ; et pour l'essuyer, elle eut besoin de s'y reprendre à deux fois.

Mais quand elle eût accompli ce devoir, elle contempla avec une âpre complaisance cette belle tête endormie, sa fille, la fiancée adorée de son fils, qui du moins ne verrait sa Charlotte qu'admirable sur sa couche funèbre ; et dans un remords de la répugnance de tout à l'heure, aussi des efforts qu'elle avait faits pour écarter Edouard, elle l'embrassa avec ardeur, en sanglotant : — O Charlotte, pardonne-moi !

Puis elle lui peigna les cheveux, elle la coiffa comme

elle se coiffait elle-même dans sa vie, et elle l'habilla de blanc.

La jeune fille ainsi vêtue, avec sa pâleur mate, les mains jointes, un crucifix sur sa poitrine, avait maintenant, dans sa beauté glacée par la mort, quelque chose du repos de marbre d'une figure sculptée sur un tombeau, quelque chose d'idéal et d'apaisant, dont le sentiment gagnait heureusement M<sup>me</sup> Montal.

Edouard était revenu. Il s'était assis, morne, silencieux, à une certaine distance du lit, comme de sa mère. Il demeurait la tête basse, prise entre ses mains. Par moments il regardait, regardait, avec une curiosité stupide, les meubles, le plafond, le papier bleu des murs, la malle de Charlotte et le tapis du guéridon, une gravure pendue au-dessus du lit sans rideaux, et le piqué blanc de la couverture de ce lit, et Charlotte elle-même et sa mère.

Celle-ci avait détaché ses yeux de Charlotte pour lui. Elle n'avait pas voulu s'approcher de lui, essayer de lui faire violence : elle reconnaissait le caractère d'Edouard dans cette douleur sauvage ; mais ce n'était pas cette douleur qui l'occupait. Avec une ardeur toujours croissante à lui examiner le visage, le cou, les mains, elle s'efforçait d'apercevoir s'il n'avait pas été mordu par Charlotte.

Charlotte était morte : cette mort, il lui semblait qu'elle était déjà loin : elle l'avait acceptée, mon Dieu oui, elle l'avait acceptée... Mais Edouard mourrait-il comme elle?... Les terreurs qu'elle avait pour son fils avaient comme desséché en un moment son cœur pour sa fille... Son fils c'était tout ce qui lui restait !.. Oh ! plutôt qu'ils eussent à craindre seulement cet affreux mal, que le ciel à l'instant les foudroyât tous les deux!...



C'était un dimanche. Toute la paroisse, arrivée pour l'office du matin à Laufen, connut aussitôt l'événement de l'hôtel du château. Et les jeunes filles revinrent bientôt de tous les villages, d'Uhwiesen, de Flurlingen, de Dachsen, jusque de Nohl, de l'autre côté du Rhin, apportant à l'inconnue, avec leurs prières, leurs plus belles fleurs. Elles entraient dans la chambre par petits groupes; elles s'avançaient, serrant d'une main des branches de géraniums, de glaïeuls, de lauriers-roses, de myrtes, de grenadiers, de tubéreuses, d'hortensias, et relevant de l'autre leur tablier plein de tout ce qu'elles avaient trouvé à cueillir à la hâte, de corolles éclatantes ou humbles, au jardin, au verger, dans le pré, le long du chemin; elles s'agenouillaient et priaient un moment, puis elles s'approchaient du lit, y plaçaient leurs belles branches fleuries, répandaient dessus et autour la moisson de leur tablier, et se retiraient pour faire place à d'autres. Il y en avait qui suspendaient avec des épingles quelques petites branches à la couverture pendante.

M<sup>me</sup> Montal regardait avec attendrissement ces jeunes filles, pleine de reconnaissance pour ces hommages, mais sans cesser d'être surtout occupée de son examen d'Edouard, qui tournait à l'idée fixe.

Quant à lui, toujours morne et taciturne, il s'agitait : il sortait, rentrait, sans apercevoir qu'il froissait ainsi ce pieux pèlerinage, ou parfois semblant s'en irriter et comme aller voir si cela ne finissait pas.

M<sup>me</sup> Montal, seule enfin avec lui auprès du corps de Charlotte, avait cependant secoué des larmes de cette sombre douleur. Il s'était laissé presser sur le cœur de sa mère; il l'avait étroitement étreinte lui-même; ils avaient mêlé leurs pleurs, dans leurs regrets de Charlotte, dans leurs embrassements de Charlotte.

Ils étaient assis en face l'un de l'autre, près du lit, les pieds dans la jonchée de fleurs, la tête alourdie par l'odeur des tubéreuses, anéantis, n'ayant plus qu'un rêve dans leurs yeux fixés sur la morte.

Edouard se redressa tout à coup en s'écriant :

— Mais ce n'est plus Charlotte !... non, non !...

O Charlotte, où es-tu ? où es-tu ?...

Et il répéta son cri : « où es-tu ? où es-tu ? » auquel sembla répondre le fracas de la chute du Rhin, apporté plus violent par un coup de vent, cet horrible fracas qui avait tué Charlotte.

Il s'enfuit complètement fou.

Cette exclamation et cette fuite avaient été pour sa mère plus qu'un pressentiment : avec son idée que ce n'était plus Charlotte, son idée de retrouver Charlotte, il était capable de tout. Il suffisait qu'il l'oubliât, elle, un instant. Aussi quelle ne fut pas son angoisse, lorsque, courant aussitôt à travers les corridors et les appartements des deux étages, à toutes les fenêtres, regardant dans toutes les directions, elle ne l'aperçut pas.

L'hôtelier alla voir aux alentours, et ne rapporta aucun indice : Edouard était déjà loin, s'il n'était dans le Rhin.

Tous les habitants de la maison se mirent alors à la recherche du malheureux. Les Anglais de Neuhausen, seuls voyageurs demeurés à l'hôtel, se dévouèrent. Miss Lucy et sa mère, malgré la nuit qui venait, s'aventurèrent sur un chemin, tandis que le gentleman en prenait un autre. On alla tout d'abord avec des lanternes explorer, plus minutieusement qu'on ne le voulait avouer à la mère, les bords du fleuve, ainsi que ceux du chemin de fer, et interroger ceux qui

auraient pu remarquer le désordre du jeune homme, ou l'entendre crier.

M<sup>me</sup> Montal était revenue dans la chambre de Charlotte ; elle s'était appuyé la tête au lit funèbre, oubliant la morte, n'ayant que cette idée qui l'avait ramenée là, que c'était là qu'Edouard reviendrait, s'il revenait jamais ; elle y demeurerait rivée comme à son idée fixe, se frappant le front par moments, à demi-asphyxiée par les fleurs, glacée par le vent de la nuit, sans s'en laisser arracher.

Ce fut dans cette situation que le président d'Uh-wiesen vint la trouver pour dresser l'acte de décès de Charlotte, et qu'elle s'entendit parler des funérailles de la jeune fille.

Mais on n'obtint d'elle qu'un seul mot : — Edouard ?

Et il fallut bien attendre.

Chaque fois qu'on entrait près d'elle, qu'on s'efforçait de lui faire prendre un vrai repos, qu'on lui faisait des offres de services, elle n'avait que ce mot : — Edouard ?

Ainsi passa la nuit.

Un cantonnier du chemin de fer croyait avoir vu celui qu'on cherchait errer au lever de la lune sur le pont des rapides : c'était le seul renseignement qu'on avait pu recueillir.

Avec le jour M<sup>me</sup> Montal eut une espérance bien légère, mais une espérance enfin. Le pasteur de Laufen s'était fait un devoir de venir la voir : il lui suggéra l'idée qu'Edouard avait pu aller à Schaffhouse, trouver le prêtre qui avait confessé Charlotte, et que peut-être ce prêtre était occupé à l'apaiser, et qu'il allait le lui ramener.

A cette heure même, le corps d'un jeune homme,



affreusement déchiré, était trouvé flottant entre deux eaux auprès du château de Woerth; et un batelier le pouvait reconnaître pour celui d'un Français, qu'il avait conduit avec une jeune fille au rocher de la chute, trois jours avant. On savait facilement que la mère de ce jeune homme était à l'hôtel du château de Laufen. Et M<sup>me</sup> Montal, se berçant encore de son illusion, entendait bientôt le bruit de l'émotion causée par le cadavre rapporté de son fils.

Elle avait compris ce que c'était.

Elle se précipita vers la rumeur qui s'assourdissait au fond d'une salle. Elle repoussa les bras de ceux qui voulaient l'arrêter, l'empêcher de voir les plaies saignantes de ce cadavre, elle se laissa tomber à genoux devant le divan sur lequel on l'avait étendu, et y demeura abîmée dans son désespoir.

## IX

Il n'y eut qu'un convoi pour Edouard et pour Charlotte.

Le pasteur de Laufen, dans le plus beau sentiment de charité, avait, pour la triste cérémonie, fait appel à tous ses paroissiens; et le confesseur de Charlotte y avait convoqué toutes les jeunes filles de la confrérie de l'église catholique de Schaffhouse, et beaucoup de ses fidèles. Bien des curieux étaient venus encore, des oisifs de petite ville, que l'événement de ces deux morts, racontées diversement déjà, avait passionnés, et des touristes, auxquels les hôteliers avaient offert cet enterrement de deux enfants comme une incomparable

animation du paysage. Aussi y avait-il foule au hameau ce matin-là.

Il était tombé une petite pluie dans la nuit, assez pour abattre la poussière des chemins, pas assez pour faire de la boue. Et les paysans qui formaient la masse de cette foule, attendant en se racontant l'histoire, chacun à sa manière, ces paysans venus à pied en habits de fête, ces hommes en guêtres de peau et en gilets de couleurs claires, ces femmes en souliers plats, en bas blancs, en jupons courts, en corsage de velours noir liseré d'argent, en manches blanches bouffantes et en chapeaux de paille blanche, avaient une propreté exquise qui semblait encore ajouter à l'hommage apporté aux morts.

Le ciel était maintenant bleu, pommelé cependant au levant d'assez de petits nuages pour que les rayons du soleil fussent intermittents; et le vent soufflait en tournant, tiède mais assez fort: c'était comme une remise de mauvais temps d'un moment pour ces funérailles.

Il était neuf heures, quand le cortège sortit de l'hôtel, prenant par le jardin. Le porte-croix marchait en tête entre deux enfants de chœur, sans suisse. Puis venait le prêtre officiant, le confesseur de Charlotte, suivi des diacres et des chantres, et les cercueils, leurs draps blancs couverts de fleurs flottant. Celui de Charlotte était porté le premier, sur les épaules de six jeunes filles de la confrérie en robes blanches et en longs voiles blancs. Celui d'Edouard l'était de même par six jeunes gens en noir, leur large chapeau à la main. Toute la confrérie suivait.

Derrière marchèrent, se rangeant sur plusieurs files, comme ils pouvaient, à travers les groupes stationnant, tous ceux qui avaient plus particulièrement à

cœur d'honorer ainsi les infortunés étrangers ; ils marchèrent, formant leurs rangs en se pressant, à mesure que les premiers s'écoulaient ; jusqu'à ce que le court chemin de la porte de l'hôtel à la fosse, rempli de monde, suspendit un instant tout mouvement.

Le silence dans cette foule régnait solennel. Le clocher se taisait. Seule la voix des chantres traversait l'air en intonations lugubres, accompagnée par moments d'un faible écho du Rhin.

Les cercueils avaient été déposés l'un à côté de l'autre, sur des tréteaux, auprès de la fosse unique où M<sup>me</sup> Montal avait voulu que ses enfants fussent ensevelis ensemble. La croix était tenue inclinée au-dessus de leurs têtes, en face du prêtre. Derrière celui-ci, et parmi les diacres et les chantres, s'étaient placés quelques-uns de ses amis catholiques de Schaffhouse, venus là par dévouement pour représenter la famille absente. Les jeunes filles de la confrérie étaient rangées en demi-cercle, de la croix à l'officiant.

La foule des assistants fut bientôt massée tout autour. Et le prêtre commença à réciter ses prières, tout l'office des morts qu'il dit sous la voûte du ciel, seul temple des catholiques enterrés là.

Il y rendit aussi l'honneur, cet éloge prononcé d'habitude au retour des convois devant la maison mortuaire, qui n'eût point été à sa place à la porte d'un hôtel. Ce discours, ordinairement banal, dont plus d'un auditeur n'attend pas la fin, cette fois le prêtre le fit avec la chaleur de son admiration des caractères qu'il avait connus en un moment au chevet de Charlotte, et avec la poignante sympathie que lui inspirait cette union de deux fiancés. Il trouva alors, pour parler de la destinée de l'homme, des paroles qui secouè-



rent tous les cœurs, et firent pleurer tous les yeux.

Mais il y avait là un cœur surtout que ce discours agitait, un cœur auquel il apportait la tempête : c'était celui de cette mère, seule maintenant sur la terre, ce cœur qui saignait d'une douleur à jamais sans espoir.

M<sup>me</sup> Montal avait été recueillie dans la maison du pasteur. Gardant dans son anéantissement quelque chose de l'excitation aiguë de son attente d'Edouard l'autre nuit, elle avait entendu les chants s'approcher ; et elle n'avait pu résister à aller voir. Soutenue par la femme du pasteur, elle s'était traînée jusqu'à une fenêtre donnant sur le cimetière, devant laquelle elle était tombée à genoux. De là son sanglot, rejeté en bas par les persiennes fermées, avait plus d'une fois fait passer un frémissement dans la foule. Elle était hors d'état de suivre le développement de la pensée de l'orateur, et elle n'eût guère mieux saisi l'allocution en français qu'en allemand. Mais si elle ne comprenait pas les paroles, elle entendait l'émotion de la voix, elle voyait l'attention haletante et les larmes de l'auditoire. Et ce qui pouvait à ce point remuer les larmes de ces indifférents était pour elle à la fois une torture et un ravissement. A mesure même que le prêtre parlait et que les larmes coulaient, elle se laissait envahir par le sentiment doux.

Mais ces moments d'abandon ont des retours terribles chez les vrais désespérés. Avant que l'honneur fût fini, M<sup>me</sup> Montal s'affaissait mourante dans les bras de la femme du pasteur, pour n'être qu'à grand'peine rappelée à la vie.

Les cercueils avaient été cependant descendus dans la fosse ; ils y étaient placés, serrés l'un contre l'autre. Le prêtre récita une dernière prière, et fit sa dernière

aspersion d'eau bénite. Tous les assistants catholiques vinrent ensuite l'un après l'autre, se passant le goupillon, donner l'adieu d'un signe de croix à ces morts inconnus. Puis, la foule lentement écoulée, le fossoyeur se hâta de jeter sur eux la terre, qu'il eut bientôt tassée au niveau des autres fosses.

On crut quelques jours que M<sup>me</sup> Montal, elle aussi, mourrait à Laufen. Peu à peu cependant les soins intelligents qui lui étaient prodigués par la famille du pasteur la relevèrent, et le travail de la résignation se fit dans son âme pieuse, hâté par les exhortations du pasteur lui-même.

L'ardente catholique, dans l'excès de sa douleur, ne distinguait plus entre les cultes.

Il suffisait qu'on lui parlât d'une autre vie, de l'espérance de se revoir, d'immortalité, pour qu'elle écoutât avec reconnaissance. Elle qui était attachée à toute la rigueur de sa religion, et qui avait été souvent intolérante, elle entendait maintenant avec un profond recueillement la parole d'un protestant. Elle n'en était pas moins émue, pas moins consolée que de celle de ce confesseur de Charlotte, qui n'avait pas de scrupule à venir parler de Dieu sous le toit d'un pasteur.

Elle voulait espérer, et elle espérait véritablement. Elle avait trouvé une sorte de raison, pour modérer ses poignants regrets, et la force de vivre encore pour ses enfants, en attendant de les rejoindre. Et ce fut avec la confiance ferme, que ces corps morts se relèveraient un jour pour une vie sans fin, qu'elle s'approcha de la fosse où ils étaient couchés ; et comme avec une idée de préparer à leurs âmes, venant les ressusciter, la douceur d'un souvenir toujours vivant, qu'elle y voulut à jamais des fleurs, et qu'elle s'occupa d'y faire planter les premières.

Quand elle partit de Laufen pour s'enfermer dans sa maison de Besançon, elle avait une résolution énergique d'occuper sa vie. Tout en accomplissant avec un redoublement d'ardeur ses exercices de piété, elle remplit maintenant ses journées d'actes d'obscur bienfaisance.

Une fois chaque année elle interrompt un moment ce labeur qui la soutient : au cruel anniversaire, elle revient au cimetière de Laufen, s'agenouiller sur la tombe de ses enfants.

## X

J'ai vu cette tombe de fleurs, dessinée par un encadrement de buis, au bord de la pente du cimetière vers le Rhin, auprès de la barrière qui le sépare du jardin du pasteur.

Rien ne la distingue des autres, fleuries comme elle, et comme elle encadrées de buis. Seulement elle est un peu plus large, et quoiqu'elle ne porte qu'une croix et un numéro, on a vite le soupçon qu'elle couvre le mystère de deux morts étroitement liées. On n'y voit qu'un numéro sans nom : on ne voit là que des numéros sans noms. C'est que dans ce pays on n'aime pas à faire, sur une épitaphe, étalage des mérites de ceux qu'on a perdus. Chacun y retrouve la place des siens sans en livrer le secret au passant indifférent. Le numéro du registre du pasteur y est encore de trop. Jalousie du culte de ceux qu'on pleure, qui dut répondre à un besoin de cœur de M<sup>me</sup> Montal.

Je l'ai vue, cette tombe, sous le même ciel et dans la même saison, qu'Edouard et Charlotte étaient venus



à Laufen. Un laurier-rose branchu du jardin du pasteur l'ombrageait du soleil couchant, et y secouait ses fleurs au vent du soir. Il y avait, dans le frissonnement de l'heure, une mélancolie qui me pénétrait profondément, qui évoquait pour moi, en en remplissant en quelque sorte toute la nature, les ombres de ces enfants dont la mort m'a fait chercher la vie, et qui allait faire de mon voyage, à la chute du Rhin, comme un pèlerinage à des lieux consacrés par eux.

J'ai visité ces lieux longuement, plein d'eux, passant là où ils avaient passé, m'arrêtant là où ils s'étaient arrêtés, associant leur admiration à la mienne, me réjouissant de leur joie, souffrant de leurs angoisses, les regrettant comme s'ils m'avaient aimé.

J'ai entendu, à Neuhausen, le piano qu'avait touché Charlotte, et j'ai vu de là comme eux briller un pur clair de lune ; je me suis arrêté, à l'aube, au petit pavillon au-dessous de la fabrique de wagons ; j'ai suivi le sentier dans les vignes aux premiers feux de l'aurore, je me suis suspendu sur l'abîme au soleil levant, à la place de la grande émotion de Charlotte ; j'ai parcouru longtemps, descendant et remontant, le chemin taillé dans le flanc du rocher de Laufen, y cherchant leurs traces, les trouvant toujours dans mon admiration de chaque point de vue, me complaisant à me les représenter jouant là avec insouciance ; j'ai vu la chambre bleue du drame ; je me suis penché sur le balcon de Charlotte ; je me suis promené sur le pont des rapides au même vent frais du matin qu'eux ; j'y ai erré dans la nuit, cherchant dans les flots noirs la place où Edouard s'était précipité ; j'ai traversé le Rhin entre Dachsen et Nohl ; je me suis arrêté dans ces villages à regarder dans les jardins, par-dessus les haies, les fleurs qui remplaçait celles qu'on avait appor-

tées à Charlotte ; j'ai cru reconnaître au seuil des maisons, au milieu de leurs enfants, quelques-unes des jeunes filles qui étaient venues prier près d'elle ; j'ai demandé qu'on me montrât, près du château de Wœrth, l'endroit où avait été découvert le cadavre d'Edouard ; j'ai pris là enfin un batelier, pour suivre encore leur émotion sur ce rocher qu'ils avaient gravi, qui se dresse dans la tempête du fleuve.

Et comme ce batelier causait volontiers en ramant, j'ai cherché en lui le sentiment populaire sur ceux qui m'occupaient tant. Et il m'a fait un récit, à sa façon, de leur fin. Elle serait morte folle de la beauté de la cataracte, et lui se serait noyé, fou à son tour, de sa mort.

Le jour n'est peut-être pas loin, où ce récit deviendra sur ces bords, qu'habite un peuple ami du merveilleux et conteur, la légende des fiancés de Laufen.

FIN

